






41762 A
F. x. f
18

TRAITÉ
DES AFFECTIONS VAPOREUSES DES DEUX SEXES;

Où l'on a tâché de joindre à une théorie solide une pratique sûre, fondée sur des observations;

Par M. POMME, Docteur en Medecine de l'Université de Montpellier, Medecin consultant du Roi & de la Fauconnerie.

QUATRIEME ÉDITION,

DANS laquelle on trouve le recueil des pieces publiées pour l'instruction du Procès que le systême de l'Auteur a fait naître parmi les Médecins, & la Réponse à toutes les objections des Anonymes.

TOME SECOND.



A LYON,

Chez BENOIT DUPLAIN, Libraire.

M. DCC. LXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE DES TITRES

Contenus dans le second Volume.

Fin de la Table.

TRAITÉ



TRAITÉ
DES AFFECTIONS VAPOREUSES
DES DEUX SEXES.

DIFFÉRENTES PIECES sur l'usage des humectants dans les affections hystériques & hypocondriaques.

POUR n'être pas accusé de partialité dans le jugement du procès que mon systême a fait naître parmi les Médecins, je me fais un devoir de rapporter

ici toutes les pieces qui ont été publiées à ce ſujet ; & je dirai d'après notre Journaliſte que cette queſtion, une des plus importantes qu'on ait agité depuis long-temps, ne ſauroit être diſcutée avec trop d'exactitude, afin que les Médecins inſtruits puiſſent en déduire la pratique la plus ſalutaire dans ce genre de maladie qui n'a juſqu'ici que trop réſiſté à leurs efforts.

LETTRE

DE M. COSTE,

Docteur en Médecine à Ville en Bugey, ſur les affections vulgairement connues ſous le nom de Vapeurs.

MONSIEUR,

JE crois que le Médecin obſervateur, comme celui qui théoriſe, ne peuvent employer leurs veilles plus utilement, qu'en s'appliquant à con-

noître la nature des maladies qui deviennent de plus en plus fréquentes ; afin de parvenir aux moyens d'en rendre la curation familiere. Celles qui sont connues dans le monde sous le nom de Vapeurs (terme impropre, usité en Médecine par droit de prescription) se rencontrent aujourd'hui si communément, que, sans doute, sur le résultat combiné des différentes observations des gens de l'art, on ne tardera pas à en établir clairement la théorie, & à réduire à quelques indications simples & évidentes la multitude de celles qui semblent présenter un nombre de symptomes si variés, & en apparence si peu univoques. Je ne sais si le Mémoire, que j'ai l'honneur de vous adresser, y contribuera : les deux faits qui y sont rapportés, méritent certainement quelque attention.

Premiere Observation. Madame C..., ma proche parente, âgée alors de vingt-trois ans, & mariée depuis deux mois seulement, éprouva pour la premiere fois, le 20 Octobre 1764,

au retour de la promenade, un paroxiſme hyſtérique aſſez violent. Baillements réitérés, mal de tête, reſpiration laborieuſe, étouffements, douleurs au creux de l'eſtomac, maux de reins, tremblements univerſels.... A tous ces ſymptomes, je crus reconnoître le friſſon fébrile & les avant-coureurs d'une fievre dont j'ignorois encore le caractere, mais qui m'inquiétoit déjà : le craquement de dents alloit juſqu'au *ſtridor* : le pouls, quoiqu'embarraſſé & inégal, avoit cependant le ton fort au-deſſus de celui qu'un pareil état a coutume de produire ; & loin de ſe plaindre du ſentiment de froid, la malade au contraire reſſentoit une chaleur incommode & très-vive. Une légere ſueur ſuccéda au bout d'une demi-heure à l'oppreſſion qui avoit toujours été en augmentant, & la malade revint à ſon état naturel. La réunion de ces circonſtances ne me laiſſa plus en doute ſur la nature du mal. Il prit les jours ſuivants une intenſité viſible, qui, avec la connoiſſance

des cauſes dont je vais faire mention, confirma de plus en plus mon diagnoſtic.

Les derniers adieux d'une fille unique à une mere tendre & chérie, qu'elle quittoit pour s'expatrier au loin ; le cahot de la route & les chaleurs exceſſives qu'elle eut à éprouver dans un voyage aſſez long, la variété des objets qui ſe préſenterent à ſa vue, les nouvelles liaiſons qu'elle eut à former, l'abus du café & des liqueurs, les veilles, les fêtes, les premieres & vives jouiſſances d'un hymen aſſaiſonné par l'amour ; tout ce conflit de peines & de plaiſirs, trop alternativement ſucceſſifs, ne pouvoit que porter des atteintes fâcheuſes au genre nerveux, chez une femme vive, délicate & ſenſible à l'excès, tant au phyſique qu'au moral. Les cauſes qui avoient diſpoſé, je les reconnus dans celles dont je viens de faire l'énumération ; elles furent rendues déterminantes par quelques chagrins domeſtiques dont le ſujet importe peu ici.

Au second accès, la violence de l'oppression & les convulsions énormes, qui élevoient la malade de deux pieds au dessus de son lit, m'engagerent à la faire saigner. Je dois rendre justice à la dextérité du Chirurgien qui en eut assez pour saisir l'instant d'un entre-acte : un clin d'œil en faisoit la durée. La saignée produisit du calme. Le Chirurgien, homme habile dans sa profession, & qui a de l'expérience en Médecine, me fit, & aux assistants, un récit si avantageux des grands effets de la mélisse en pareil cas, que, malgré ma répugnance, j'en laissai donner une tasse. A peine la malade l'eut-elle avalée, que les convulsions reprirent encore avec plus de force qu'auparavant : je fis rouvrir la veine, & bientôt elles se dissiperent.

Deux mois se sont ainsi passés dans des paroxismes presque continuels, & accompagnés des mêmes symptomes. Les moindres disparoissoient, à l'aide de simples lavements émollients : j'étois obligé d'employer la saignée pour les

plus considérables ; & alors le calme duroit deux fois vingt-quatre heures ; mais tout au plus, & souvent il y avoit jusqu'à deux & trois accès dans un seul jour ou dans une seule nuit. Il est arrivé certaines fois que la malade a perdu entiérement connoissance, & que l'ouverture de la veine a seule été capable de la rappeller. Revenue à elle-même, elle avoit bon visage & bon appétit, se ressouvenant parfaitement de tout ce qui avoit précédé, & sembloit goûter avec volupté la satisfaction d'être débarrassée de son tourment. Cependant bientôt après, un certain fourmillement lui passoit dans tous les membres, ce qu'elle nommoit ses avant-coureurs, & avertissant les assistants de ce qui alloit lui arriver : souvent elle n'a pas eu le temps d'achever la phrase qu'elle avoit commencée, & elle entroit dans des convulsions & dans un état qui auroit intéressé en sa faveur les plus insensibles. Une grande abondance d'urines claires & limpides lui annonçoit encore souvent le paroxysme ;

mais c'étoit pour elle un pronostic de quelque temps de calme, lorsqu'elles revenoient à leur quantité & à leur couleur naturelle. C'est avec raison que M. *Sydenham* appelle ce symptome le signe pathognomonique des affections vaporeuses. Les crampes prenoient successivement tous ses membres : tantôt un bras & la jambe du côté opposé, l'un fléchi, l'autre étendu, avec un roidissement que mes efforts ni les frictions n'ont pu vaincre ; & j'ai éprouvé plus d'une fois qu'il eût été plus facile de les casser que de leur faire perdre la situation qu'ils avoient affectée. Un demi-bain partial, ou quelques fomentations émollientes étoient les seuls secours dont on éprouvoit l'efficacité.

Dans le courant de Janvier suivant, l'état des premieres voies me parut exiger une évacuation. Les laxatifs les plus doux produisirent purement & simplement l'effet auquel ils étoient destinés, sans apporter le moindre changement, ni en bien ni en mal, à la maladie principale.

Les bains tiedes furent enſuite mis en uſage pendant une quinzaine de jours, & ils furent ſuivis d'un calme qui dura près d'un mois. On crut avoir ville gagnée; &, ſans oſer m'en flater hautement, j'éprouvois en moi-même, avec volupté, l'eſpérance du ſuccès le plus complet, lorſque je fus déſabuſé par les troubles & les dérangements étranges qui ſurvinrent. Les accidents ſe renouvellerent avec plus de violence que jamais: c'étoit vers le milieu du mois de Mars. Je fus forcé de reconnoître, contre le ſentiment de *certains modernes*, l'inſuffiſance des aqueux & des humectants. Ils étoient, à la vérité, efficaces dans le temps du paroxiſme; mais la cauſe de ce ſoulagement momentané devenoit la cauſe diſpoſante de nouveaux accès, en affoibliſſant la fibre de plus en plus, & augmentant par-là ſon irritabilité; de ſorte que le moyen de parvenir à une cure radicale étoit encore un problême pour moi.

Les vomiſſements fréquents, les rap-

ports aigres, dont la malade étoit tourmentée, joints à une constipation opiniâtre, tout annonçoit des vices de digestions ; & le quinquina ne me paroissoit point contre-indiqué. J'étois chancelant néanmoins, & je l'avouerai, à ma honte, le préjugé reçu étoit pour moi une barriere que je n'aurois osé franchir sans guide : en pouvois-je choisir un meilleur que ce Médecin célebre que l'Angleterre a produit, & que toute l'Europe a admiré, M. *Sydenham*, cet observateur exact, & aussi fidele dans l'histoire de ses malheurs que dans celle de ses succès ? J'appris de lui (*a*) que le quinquina, donné à petites doses & long-temps continué, méritoit le nom d'anti-spasmodique, à plus juste titre que tant de fameux remedes, dont l'expérience dément si souvent les annonces. Jen fis prendre à la malade un scrupule, matin & soir,

(*a*) Th. Sydenh. dissert. Epist. ad Guill. Cole, M. D. tom. I. pag. 273.

pendant quinze jours d'abord : le vomiſſement devint moins fréquent, l'appétit fut meilleur & les digeſtions meilleures, les accidents moins vifs & plus éloignés ; elle goûta la douceur du ſommeil dont elle avoit perdu l'habitude depuis plus de quatre mois. Tout ceci m'enhardit d'autant plus, que ma malade eut lieu deux ou trois fois de ſe convaincre, que c'étoit bien ſûrement à ce remede qu'elle étoit redevable du calme qu'elle éprouvoit, puiſque le paroxiſme reparoiſſoit chaque fois qu'elle avoit négligé d'en faire uſage. Elle l'a continué à la même doſe, pendant trois mois, avec un ſuccès que je n'aurois oſé me promettre. A part la conſtipation que ſon état de groſſeſſe favoriſoit, & à laquelle les lavements d'eau tiede remédioient ſur le champ, les trois mois & demi qui ont précédé ſon accouchement ſe ſont paſſés d'une maniere ſi avantageuſe & ſi peu attendue, que chacun s'empreſſoit de l'en venir féliciter. Les couches ont été heureu-

ses pour la mere & pour le fils qu'elle a mis au monde, bien portant, vers le milieu du mois d'Octobre. Depuis lors elle n'a eu qu'un léger ressentiment de vapeurs, occasionné par un petit chagrin, & qui s'est dissipé par le sentiment contraire. Elle jouit maintenant (j'écris en Décembre 1765) de la meilleure santé, & d'une force de tempérament qu'elle n'avoit pas éprouvée encore (*a*).

« On voit, dans cette premiere Observation, que le plus léger antispasmodique (la mélisse) a irrité » considérablement les symptomes. On » y voit aussi que les bains & les » autres humectants les ont fait cesser; » & si l'on s'apperçoit que cette attaque nerveuse a été primitivement » produite par une matiere fébrile, » on ne sera pas surpris, qu'après » avoir puissamment relâché les solides, le quinquina ait produit

(*a*) Journ. de Méd. mois de Mai 1766. pag. 388.

» de bons effets ; lequel remede au-
» roit été très-contraire, s'il eut été
» employé au commencement des at-
» taques hystériques, & s'il n'y eut
» eu chez cette malade une matiere
» febrile à domter. „

Seconde Observation. Le 13 du mois d'Aout dernier, je fus appellé auprès de M. Violaud, Curé de Leaz, un des plus respectables ecclésiastiques du Diocese de Geneve. Dans la nuit précédente, à la suite d'une nouvelle fâcheuse, il avoit éprouvé trois accès très-forts d'affection hypochondriaque. Le symptome le plus fatigant avoit été un tournoiement involontaire de la tête, de droite à gauche qui duroit une demi-heure & plus : les yeux étoient ardents & gorgés, le visage rouge & allumé, la voix altérée, & la connoissance obscure. Ces apparences d'apoplexie, qui firent prendre le change au Chirurgien Major du Fort de l'Ecluse, qui lui donnoit ses soins, l'avoient engagé, avant mon arrivée, à faire au malade une saignée du pied qui avoit ap-

porté du ſoulagement. L'hipécacuana, qu'il jugea à propos de donner enſuite, eut bientôt détruit ce calme; enſorte que les ſymptomes les plus alarmants, qui ſe renouvellerent en ma préſence, m'engagerent à faire réitérer la ſaignée du pied qui, jointe à une ample boiſſon adouciſſante, fut ſuivie de tout le ſuccès que j'en pouvois attendre. Le malade fut purgé, le lendemain, avec des minoratifs. Dès le jour ſuivant je le mis au quinquina, à la doſe de trente grains, matin & ſoir; & je lui preſcrivis un pediluvium d'une heure par jour, aidé du régime le plus adouciſſant.

Pendant les quinze premiers jours, mon malade eut encore quelques accès, mais bien moindres & moins fréquents que ceux dont il avoit été ſi fort alarmé; ils céderent à quelques lavements d'eau tiede. Il a continué pendant ſix ſemaines, & ſe trouve actuellement dans un état de ſanté & d'embonpoint qu'il n'auroit jamais eſpéré, puiſqu'aux premiers accès il n'avoit pas cru avoir de temps

à perdre pour recevoir les Sacrements & mettre ordre à ſes affaires : il ne lui reſte que quelques nuages & de légers étourdiſſements, dont il eſt affecté chaque fois que le zele de ſon état l'oblige de s'écarter tant ſoit peu de ſon régime. Deux ou trois bains de jambes, & une ou deux priſes de quinquina qu'il ſe preſcrit alors, ont bientôt ramené le calme ; il n'y a pas huit jours qu'il me l'a aſſuré lui-même, en me témoignant toute ſa reconnoiſſance (*a*).

« Cette ſeconde Obſervation de M. » Coſte ne prouve pas clairement » que la maladie de M. le Curé de » Leaz fut ſimplement ſpaſmodique ; » mais elle nous apprend que le quin- » quina n'a eu de ſuccès que par le » ſecours de deux ſaignées, des boiſ- » ſons délayantes, du pédiluve & » du régime le plus adouciſſant ; l'ef- » fet de l'hipécacuana chez ce même » Curé nous en fournit la preuve con- » vaincante. »

(*a*) Idem. pag. 394.

Réflexions.

Voilà les faits. Me sera-t-il permis, Monsieur, d'y joindre quelques conjectures sur la maniere dont je conçois que le quinquina agit en pareil cas ?

1°. Plus une fibre est forte, moins elle est irritable.

2°. Toute force est relative, & consiste dans le juste équilibre des solides & des fluides.

3°. Il suit évidemment de ces deux principes incontestables & avoués de tous les Physiologistes, que le seul moyen de remédier aux maladies qui reconnoissent pour cause l'irritabilité & par conséquent la foiblesse de la fibre, est de rétablir cet équilibre lorsqu'il est détruit.

Les affections vaporeuses reconnoissent deux especes de causes procatarctiques : elles sont, d'un côté, tout ce qui peut irriter une fibre naturellement délicate, comme les poisons, les mercuriaux, l'abus des vomitifs & des

des purgatifs, les cordiaux & les stomachiques, les épices, les liqueurs fortes, les passions vives... de l'autre, tout ce qui constitue ou favorise cet état de délicatesse, & conséquemment rend plus susceptible d'irritation, l'abus des bains & du régime aqueux, les saignées trop fréquentes, les évacuations excessives, la vie molle & voluptueuse, le défaut d'exercice.

Ceux qui ont les fibres délicates, mais dégagées, développées & élastiques, ont le sentiment bien plus subtil, puisque, toutes choses d'ailleurs égales, une moindre impulsion suffit pour communiquer à leurs nerfs un ébranlement plus considérable. Les objets sensuels impriment chez eux des images bien plus vives, le sentiment de la volupté chatouille mieux leurs organes; mais celui de la peine les agite plus désagréablement, & c'est pour cela que, si les plaisirs, surtout ceux de l'amour & de la table, ont plus d'attraits pour eux, les déplaisirs de l'ame comme ceux du corps

leur laissent aussi des impressions plus fâcheuses, & ils sont plus sujets que les autres aux funestes maladies dont l'ame est le principe.

C'est donc une chose démontrée que plus les fibres sont foibles & délicates, plus aussi elles sont susceptibles d'irritation; & l'irritation actuelle, en rompant l'équilibre des vaisseaux avec les liqueurs qu'ils contiennent, produit des secousses inégales dans les nerfs, & une distribution inégale du fluide qui les fait agir; c'est ce qui constitue les maladies spasmodiques. Il s'ensuit que, pour les traiter sans inconvénient, il s'agit de trouver quelque moyen d'augmenter la force sans produire l'irritabilité: or il me semble que ceux que l'on met communément en usage sont moins propres à remplir cette indication qu'à former la contre-indication.

Les anti-phlogistiques & les délayants dont on use dans le temps du paroxisme, ce n'est pas leur choix que je blâme, ce sont les abus & le trop d'intensité qu'on donne à cette méthode.

Quand les ſymptomes l'exigeront, ſaignez; mais ne tirez de ſang que ce qu'il faut pour diminuer le volume des humeurs & baiſſer le ton des ſolides. Le léger relâchement qui ſuit ne peut être qu'utile, en rétabliſſant l'égalité & l'uniformité dans la circulation; la ſaignée alors eſt un vrai tonique. Si au contraire vous opérez une déplétion trop grande & trop ſubite, l'affaiſſement de toute la machine en ſera l'effet; l'épaiſſiſſement qui en eſt la ſuite augmentera la viſcoſité des humeurs; les ſecrétions languiront; les excrétions ne ſe feront point, & les ſolides, relâchés outre meſure, n'attendront qu'une légere ſurcharge des humeurs pour en être agacés & produire un nouvel accès.

Les lavements d'eau tiede remédieront à la conſtipation; mais ſi vous en injectez une trop grande quantité, dans un cas de groſſeſſe ſur-tout, c'eſt ajouter un nouveau poids au poids déſavantageux des gros excréments ſur la matrice. Si vous injectez trop ſouvent, c'eſt vouloir macérer

cet organe dans un bain perpétuel, lui procurer un relâchement nuisible, & priver une femme d'aller naturellement à la garde-robe.

Dans une suppression de regles ou un mal de tête rebelle, le *pediluvium* fera une révulsion avantageuse; dans tout autre cas, la dérivation des sucs à la matrice y produira congestion, & la vacuité des vaisseaux supérieurs amenera le spasme à la tête & aux extrêmités d'en haut.

Le bain tiede & entier fait engorger le cerveau, gêne les poumons & tous les visceres, & par-là produit tension à l'intérieur, tandis qu'il relâche trop les parties externes.

Puisque, dans le temps du paroxisme, les vues du Médecin sont de diminuer la rigidité de tout le systême fibreux, il se gardera sans doute, *cane pejus & angue*, de toutes ces odeurs, vapeurs ou fumées, de drogues & compositions solides, de toutes ces eaux spiritueuses, ces élixirs, ces teintures, tant célébrées par leurs auteurs respectifs, mais dont l'observation

exacte & réfléchie a ſi peu confirmé les vertus prétendues, & que la ſaine phyſique démontre diamétralement contradictoire aux effets que l'on s'en promet.

Je ne dis rien des opiatiques ni des ſomniferes ; l'atonie qu'ils laiſſent après eux eſt ſi fort oppoſée à l'indication naturelle qui ſe préſente, qu'il faudroit avoir peu de notions en bonne Médecine pour en faire uſage.

Pour les applications de glace, les bains, lavements & boiſſons d'eau froide, la ſaine raiſon me dicte qu'ils ſont ſi peu analogues à l'intention à laquelle on les adapte, que je ne peux concevoir comment des Médecins oſent faire trophée de pareils ſecours. L'expérience démontre que de tous les aſtringents il n'en eſt aucun qui agiſſe avec plus d'efficacité que l'eau froide. Comment donc détruira-t-elle le ſpaſme actuel, immédiatement produit par une tenſion contre nature ? En vérité, vouloir nous donner pour remede éprouvé avec

ſuccès (*a*) l'aſperſion d'eau froide dans une attaque d'épilepſie hyſtérique, accompagnée de ſuppreſſion de lochies, *c'eſt abuſer de la licence du Paralogiſme.* Je ne trouve dans cette obſervation, autre choſe, ſinon des ſymptomes aggravés par les premiers moyens qu'on a mis en uſage, traités efficacement enſuite par l'eau de poulet & les autres délayants tiedes, qui, aidés du bon tempérament de la malade, lui ont permis d'échapper à une auſſi rude épreuve.

J'en viens aux moyens de cure radicale : le bain froid qu'on a propoſé, quoi qu'on en diſe, me paroît plus propre à produire des congeſtions à l'intérieur qu'à les diſſiper. Le poids de l'eau ſera nuiſible ; & d'ailleurs il eſt certain qu'en rétréciſſant le diametre des plus petits vaiſſeaux ſurtout, il en doit réſulter dans la circulation une inégalité & une difficulté

(*a*) Journal de Médecine, Décemb. 1765, page 545.

que les Médecins rencontrent ſouvent dans les maladies aiguës produites par de pareilles cauſes.

La thériaque, les ſels volatils, les différentes préparations de ſuccin, tous ces élixirs anti-ſpaſmodiques, qui, bien analyſés, ne ſont autre choſe que des ſtimulants, comment remédieront-ils au ſpaſme, qui eſt une tenſion involontaire de la fibre, eux qui n'agiſſent qu'en lui procurant une tenſion encore plus grande? Cette tenſion artificielle ne peut ſe faire ſans que la fibre éprouve une diſtraction contre nature qui rompt ſon élaſticité, & la fait retomber enſuite dans un état d'affaiſſement proportionné à la diſtraction antécédente.

La conſtipation opiniâtre n'eſt pas une raiſon d'admettre la méthode des purgatifs réitérés : on ſait qu'ils ſont plus propres à l'entretenir qu'à la faire ceſſer. Lorſque l'état des premieres voies l'exigera, les laxatifs les plus doux, tant ſoit peu aiguiſés de ſel d'epſone ou de ſedlitz, y ſeront employés avec

bien plus de ſuccès. En évacuant les glaires & les matieres acides inſéparables de cet état, ils ne contribueront pas peu à l'expulſion des vents & à la ceſſation des rapports aigres ; deux ſymptomes ſi familiers aux hyſtériques & aux hypocondriaques ; ſymptomes qu'on voit céder rarement à l'uſage des carminatifs & des abſorbants. Les premiers procurent une tenſion nuiſible ; ceux-ci un ſentiment de peſanteur, par la ſorte de colle qui réſulte de leur mêlange avec les acides. Si l'on a ſoin d'accompagner leur uſage de celui des évacuants appropriés, ce n'eſt qu'une charge de plus pour l'eſtomac.

Cherchons donc quelque moyen de fortifier la fibre ſans produire l'irritabilité, & nous remplirons l'indication qui ſe préſente dans les maladies ſpaſmodiques. Quel ſera-t-il, ce moyen ? celui par lequel cette harmonie, ſi célebre parmi les Médecins, ce juſte équilibre entre les fluides & les ſolides ſera rétabli. Pour cela a fibre doit avoir un degré de ten-

ſion proportionnée à la qualité & à la quantité des liqueurs. Si celles-ci ſont trop aqueuſes ou en trop petit volume, leur effort ne ſera pas capable de faire contracter le vaiſſeau qui les contient ; ſi elles ſont trop âcres, elles les irriteront ; ſi elles ſont trop abondantes, elles les diſtendront outre meſure, lui feront perdre ſon élaſticité. Si l'action du vaſe ſur la liqueur à trop d'intenſité, les ſucs feront portés çà & là avec une juſte impétuoſité & une accélération qui portera le trouble dans toute l'économie animale ; ſi elle n'en a pas aſſez, ils croupiront, s'épaiſſiront, & les différentes obſtructions en feront la ſuite. Toutes les cauſes de maladies vaporeuſes ſe réduiſent à celles-ci, & il n'eſt pas difficile de voir qu'elles ne ſont dues qu'au défaut d'équilibre dont j'ai parlé. Dans tous ces divers cas, rétabliſſez-le par les voies connues & appropriées, & le calme renaîtra. Pourquoi ? parce que vous aurez rendu la circulation plus uniforme, favoriſé une diſtribution plus égale

des humeurs & des esprits, en augmentant ou diminuant la force en raison réciproque de l'augmentation ou de la diminution de la résistance : car toute force est relative, & consiste dans ce juste rapport ; tellement que, si la surabondance du sang distend avec violence les parois des vaisseaux & les met en érétisme, une saignée faite à propos, en rendant moindre la force absolue, rend plus grande la force relative. Avant ce secours, la distraction menaçoit de rupture ; après son effet, la réaction est libre & entiere.

Si nous considérons la façon dont le quinquina agit à l'intérieur, ne sera-t-on pas obligé de convenir que de tous les secours proposés, c'est celui qui est plus propre à remplir ces indications ? Nous voyons, en effet, que les battements de l'artere, qui, dans le paroxysme des fievres intermittentes sont irréguliers, se changent, après l'usage de ce spécifique, en un pouls plein, entier, égal & uniforme. Ce changement a

peut-il être dû à autre chose qu'à cette propriété qui est dans l'écorce du Pérou, de rassembler en une masse égale & uniforme les particules du sang, si inégales auparavant ? Les humeurs les plus lentes & les plus épuisées, unies aux plus vives & aux plus fluides, forment ensemble une liqueur homogene, propre à concilier aux fibres le ton & l'élasticité qu'elles avoient perdus. Elles sont alors en état de réagir sur les fluides avec beaucoup plus de liberté : les mouvements sont plus vifs, mais plus légers ; les humeurs bien atténuées n'éprouvent aucune difficulté à couler, même par les plus petits canaux : en vertu de cette aisance, la circulation se fait mieux, & d'une maniere plus uniforme.

Le quinquina, disent les Médecins, agit en assimilant le levain fébrile à nos humeurs, & le rendant dès-lors moins nuisible.

Cette assimilation n'est autre chose que ce dont j'ai parlé ; cette égalité qu'il rétablit, en atténuant la ma-

tiere morbifique, la rendant nuisible aux humeurs saines; ensorte qu'après certain nombre de circulations, elle leur soit égale, qu'elles soient confondues, & ne fassent plus qu'un tout parfaitement semblable à lui-même. Que le quinquina agit par assimilation, c'est encore une chose prouvée par les mauvais effets desquels est suivi son usage dans les fievres intermittentes, si auparavant l'on a bien nettoyé les premieres voies, que les plus habiles Praticiens de nos jours reconnoissent unanimement pour le foyer de ces fievres. Le levain étant contenu dans les matieres crues & indigestes qui sont dans l'estomac & les intestins, l'action du remede est en raison inverse de l'augmentation du volume sur lequel il agit, l'assimilation ne peut donc être opérée qu'à la longue; ce qui prolonge la fievre. L'assimilation ne sera pas non plus si parfaite, parce que le levain passera dans les secondes voies, sans que son volume ait permis au spécifique de le tra-

vailler au point de le rendre nuisible aux autres humeurs ; & comme les digestions imparfaites seront une cause toujours renaissante, on ne sera pas surpris que le quinquina dans ces sortes de cas-là, au lieu de bannir la fievre, la rend au contraire, plus longue & plus rebelle.

L'ouvrage, par lequel l'estomac réduit en chyle les aliments, nous offre l'image de ce méchanisme. Le petit frisson, qui accompagne la digestion, ne reconnoît pas, je crois, d'autre cause que celle de celui qui précede l'accès fiévreux. Tant que l'assimilation n'est pas faite, l'hétérogénéité subsiste dans les humeurs : les solides en sont diversement excités ; delà le spasme : bientôt les sucs digestifs développent leur énergie ; les efforts augmentent dans tous les agents du systême de la chylification & de l'hæmatose ; l'action réitérée du poumon, du cœur & des vaisseaux opere ce mêlange desiré par la nature ; le chyle est converti en sang ; l'assimilation est parfaite, & le calme renaît.

Le quinquina n'a rien d'âcre ; puisqu'on le donne dans le cas de gangrene, à dessein de corriger l'acrimonie (*a*), (pour me servir de l'expression d'un des plus célebres Médecins de ce temps), & de séparer le mort du vif. Comment s'opere cette séparation ? sinon par l'assimilation de la matrice sphaceleuse au reste des humeurs ; car l'usage du quinquina n'est suivi d'aucune évacuation sensible. Les humeurs ont coutume de se porter où elles trouvent moins de résistance, ou bien, ce qui est le même, le plus de facilité à se déposer. Celle qui forme la gangrene, se portera donc plus aisément à la partie affectée, à cause de l'analogie : les premieres doses de quinquina ne la bornent pas sur le champ ; elles n'en bornent que l'intensité, parce que l'assimilation n'a pas encore eu lieu parfaitement, & que

(*a*) Storck, Libell. de Cicutâ ; edit. alt. pag. 84.

l'humeur gangréneuſe n'a perdu que la moitié de ſa cauſticité. Mais, dès que le remede aſſimilant a achevé ſon effet, il ne circule plus dans les vaiſſeaux qu'un tout homogene, & d'une qualité bénigne ; & la gangrene ſe borne par défaut de matiere propre à l'entretenir : alors la ſéparation du mort & du vif a lieu.

Ce n'eſt pas autrement, MONSIEUR, que ce ſpécifique opere des effets auſſi merveilleux dans les affections hyſtériques & hypocondriaques : c'eſt en favoriſant une diſtribution plus égale du fluide nerveux ; c'eſt en rectifiant les digeſtions ; c'eſt en aſſimilant toutes les humeurs qui circulent chez nous, & qui ne produiſent ces différents ſymptomes d'irritation que par leur hétérogénéité, en vertu de laquelle les filaments, ſoit nerveux, ſoit muſculaires, ſont diverſement & inégalement excités. Je crois au moins que c'eſt la façon la plus naturelle d'expliquer comment il agit. C'eſt mon idée : je la livre tout uniment par la voie de votre Journal, dans

lequel je vous prie, Monsieur, de vouloir bien l'insérer : je la livre, dis-je, aux gens de l'Art, sans prétendre qu'elle fasse autorité, & dans la résolution la plus sincere d'y renoncer pour en adopter de plus heureuses, dès que mes Confreres y auront substitué les leurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE
DE M. BRUN,

Médecin à Pignans en Provence, à M. Coste, Médecin à Ville en Bugey, en réponse à celle qu'il a publiée, dans le Journal de Medecine du mois de Mai, sur les affections vaporeuses.

MONSIEUR,

L'Examen d'une question problématique, relative à quelque art, en favorise les progrès ; c'est donc un très-grand avantage d'en discuter toutes les difficultés. L'éclaircissement de la vérité étant le but de pareilles disputes, personne ne doit jouir du droit exclusif de nier un fait, parce que ce fait n'a pas été opéré sous ses yeux ; encore moins doit-on imputer à un honnête homme une fausseté, le rendre même ridicule,

en voulant faire passer pour apocryphe une cure merveilleuse, qui sauva la vie à la femme accouchée dont il est fait mention dans le Journal du mois de Décembre dernier, que vous rejetez avec tant de dédain.

Nous sommes l'un & l'autre préposés pour conserver les jours de ceux qui ont confiance en nous : ce seroit prévariquer dans notre profession, que de passer sous silence l'imputation odieuse d'une opération fausse qui, pratiquée ailleurs, pourroit induire à erreur ceux qui, sous l'autorité d'une observation consignée dans un Journal fait pour instruire, prescriroient, sur l'assertion d'un imposteur, le remede indiqué à quelque affligée, qui seroit la victime de la crédulité.

Vous regardez comme un paradoxe en Médecine, que l'aspersion d'eau froide dans une attaque d'épilepsie hystérique, accompagnée de suppression de lochies, ait eu un heureux succès. Vous me regardez comme un empirique qui applique, à tort

& à travers, un remede éprouvé: je n'abuſe pas aſſurément de la *licence du paralogiſme*; je connois les principes de la méthode que j'emploie, & je ne ſaurois en déduire des applications fauſſes. L'illuſtre Auteur du Traité des Vapeurs, par amitié & par bonté, m'en avoit expliqué clairement tout ce qui pouvoit échapper à mes foibles lumieres, lorſque j'avois le bonheur de le ſuivre dans ſa pratique pendant mon ſéjour à Arles : avec un tel guide puis-je m'égarer ? voici tout uniment mon procédé dans cette cure.

Le 15 Juillet dernier, à une heure après midi, étant dans ma chambre, j'entends les femmes de mon voiſinage, qui alloient, revenoient, en criant continuellement : elle eſt morte. A deux heures, le Chirurgien de l'accouchée vint m'appeller. Je me rendis chez la malade que je trouvai expirante, roide comme une barre de fer, le pouls preſque éclipſé, les vuidanges ſupprimées, ſon ventre qui groſſiſſoit à vue d'œil, ſa gorge

resserrée, dans des accidents épileptiques qui se succédoient les uns aux autres. Me voyant dans l'impossibilité de rien faire pénétrer, ni par le haut, ni par le bas, toutes ces parties étant en convulsion ; ne pouvant me procurer une baignoire sur le champ, vu le cas pressant, fondé sur l'autorité de l'Auteur respectable déjà cité, je trempai des linges dans l'eau froide, dont je couvris le corps de l'accouchée mis à nud, & l'en arrosai : je les renouvellois d'un moment à l'autre. Après plus de deux heures d'un travail si laborieux, n'appercevant aucun mieux, je me fis apporter de l'eau du puits d'un Particulier, froide en été presqu'au degré de la glace. J'y trempai un drap de lit plié en quatre, dont je couvris le corps de l'accouchée depuis la tête jusqu'aux pieds. A l'instant, elle desserra un peu les dents : je profitai de cet avantage pour la faire boire; je fis en même temps injecter un lavement de cette eau froide, qu'elle retint, & j'annonçai aux

aſſiſtants ſtupéfaits la guériſon. Tout le Bourg fut témoin de cette opération ; bien des gens vinrent par curioſité voir, enveloppée de linges trempés dans l'eau froide, une nouvelle accouchée que, dans ce pays-ci comme ailleurs, on abreuve de liqueurs & de cordiaux, leſquels avoient procuré à ma malade les étranges paroxiſmes mentionnés ; car je ſus qu'on l'avoit gorgée d'eau des Carmes.

Par mon narré vous devez comprendre, Monſieur, que je n'ai point aggravé les ſymptomes par les premiers moyens que j'ai mis en uſage, l'accouchée ayant déjà eu deux où trois accès d'épilepſie, lorſque je ſuis arrivé auprès d'elle ; que l'eau de poulet ne fut employée que vers les neuf heures du ſoir : quoique preſcrite à mon arrivée, on ne penſa à la faire, dans le trouble où étoit la famille, qu'à ſept heures, parce qu'étant retourné chez elle à cette heure-là, je la trouvai attaquée d'une violente toux, que je caractériſai de convulſive. Les parens s'y

refusoient, ayant fait prendre un bon & gras potage à l'accouchée, un moment après que je l'eus quittée. Cette boisson calma la toux dans la nuit. Mr. Tissot n'est pas éloigné de cette méthode. Voyez l'Avis au Peuple sur sa santé, de ce célebre Médecin, au Chapitre : *Suites des couches.*

Je ne veux pas contester l'authenticité de vos deux Observations; mais je crois pouvoir vous dire hardiment, que si, dans votre procédé curatif, vous n'aviez employé que les humectants, tels que les bains, demi-bains, pédiluves, lavements, fomentations, l'eau de poulet, & non les stimulants & les toniques, tels que le quinquina, & même la saignée, souvent meurtriere en pareil cas, vos malades auroient été beaucoup plutôt guéris; on ne sauroit même attribuer leur entiere guérison à l'usage du quinquina, puisque vous réunissiez les deux contraires, & qu'il se peut fort bien que les humectants l'aient emporté sur les stimulants : ainsi vos

deux Obſervations ne me forceront pas de reconnoître, *contre le ſentiment de certains modernes*, l'inſuffiſance des aqueux & des humectants ; il me paroît qu'un Médecin devroit parler avec un peu plus de ménagement d'un Confrere qui travaille comme lui à ſoulager les hommes dans leurs infirmités.

Je laiſſe à M. Pomme le ſoin d'analyſer & de répondre aux autres articles de votre lettre. Je l'ai promis en ſon nom, dans ma Réponſe à l'Anonyme de Lyon : il ne m'en dédira pas. J'ajouterai ſeulement que les applications de glace, les bains, lavements & boiſſons d'eau froide, que vous trouvez ſi oppoſés à la ſaine raiſon, ont été employés ſous mes yeux avec un ſuccès éclatant. Vous n'êtes pas éloigné de Lyon, informez-vous des guériſons miraculeuſes de Madame de Cligny, & de Monſieur de Franchelins, Préſident à Mâcon, vous verrez quel uſage on a fait, dans leur traitement, des toniques & des ſtimulants ; & pour vous convaincre de

leur inutilité, la premiere fois que, dans vôtre pratique, vous rencontrerez quelque femme attaquée de suffocation hystérique ou de quelqu'autre accès de pareille nature, appliquez, sur son corps nud, un linge trempé dans l'eau froide, & vous verrez si, comme par enchantement, le paroxisme ne cesse pas aussi-tôt.

Je traite actuellement une maniaque hystérique, qui a passé trois mois sans dormir, mangeant & buvant très-peu, & qui aujourd'hui mange & dort par l'application constante, sur le cerveau, d'un linge trempé dans l'eau froide, renouvellée de temps en temps ; des lavements & des fomentations d'eau froide sur l'abdomen : n'ayant pas été possible de lui faire continuer les bains froids, les parens refusant d'employer la force pour l'y contraindre, elle n'en a pris que cinq qui lui ont été pourtant salutaires.

Si vous doutez de la vérité de tout ce que j'ai avancé, tout le pays vous l'attestera : donnez-vous

ſa peine d'en écrire aux Magiſtrats ; & après leurs réponſes, peut-être pourrez-vous concevoir comment *des Médecins ont pu faire trophée de pareils ſecours.* Je ſais que l'expérience démontre que, de tous les aſtringents, il n'en eſt aucun qui agiſſe avec plus d'efficacité que l'eau froide. Comment donc détruira-t-elle, dites-vous, le ſpaſme actuel, immédiatement produit par une tenſion contre nature ? liſez ſans prévention l'excellent ouvrage de M. Pomme, vous y trouverez vos difficultés applanies & expliquées avec autant de netteté que de préciſion.

J'ai l'honneur d'être, &c.



RÉPONSE

DE M. COSTE,

Docteur en Médecine à Ville en Bugey, à la lettre de M. Brun, Médecin a Pignans en Provence.

... Veniam petimusque damusque vicissim,
Sed non ut placidis coëant immitia.
Hor. art. poet.

MONSIEUR,

LA lettre, à laquelle vous venez de répondre, me servira d'apologie contre les imputations que vous me faites : je sais trop me respecter moi-même pour m'être exprimé, aussi indécemment que vous le supposez, vis-à-vis d'un Confrere que je n'ai pas l'avantage de connoître, & dont le procédé n'auroit en aucune sorte excusé celui que vous me prêtez aussi gratuitement.

En effet, sur quoi eût tombé ma

critique, ſi j'avois eu l'imprudence de nier le fait cité dans votre Obſervation, tandis que mes reproches ne ſe fondent que ſur la façon dont vous l'avez enviſagée, en attribuant la guériſon à ce qui avoit augmenté l'intenſité du mal, par une métaſtaſe déſavantageuſe : car, ſoyez-en perſuadé, l'aſperſion d'eau froide n'a ſuſpendu les mouvements ſpaſmodiques à la périphérie du corps qu'aux dépens de l'organe de la reſpiration, dont la texture délicate offroit moins de réſiſtance à l'action violente du répercuſſif ; & croyez-vous que la toux convulſive, qui ſurvint, ne fut pas un ſymptome plus grave que ceux qui avoient précédé? c'eſt celui-là que vous avez fait heureuſement diſparoître, à l'aide de l'eau de poulet & d'un régime convenable, mieux adapté, ſans doute, aux indications qui ſe préſentoient.

Vous voyez, Monſieur, combien je ſuis éloigné de regarder le ſujet de votre Obſervation comme un fait apocryphe qui ait beſoin d'être au-

thentiqué par les Magiſtrats locaux, auxquels je ne m'adreſſerai certainement point : ce n'eſt pas au fait, c'eſt à votre induction que j'en veux; elle ne me paroît pas dans les bonnes regles de Phyſique (*a*); & c'eſt cette induction qu'il s'agiſſoit de juſtifier, plutôt que de repéter l'hiſtoire de la maladie qui y a donné lieu.

Démontrez-moi comment le ſpaſme actuel, immédiatement dû à une tenſion contre nature des organes érétiſés, peut être détruit par l'application d'un corps propre à augmenter l'érétiſme de la maniere la plus active, & *eris mihi magnus Apollo.* Vous me renvoyez, pour la ſolution de cette difficulté, au livre de M. Pomme, que je viens de revoir attentivement & ſans prévention; & je ſerois fort embarraſſé de dire

---

(*a*) " M. Coſte me permettra de lui dire „ que ſa Phyſique eſt une lanterne ſourde „ qui n'éclaire que lui. „

à quelle page il entreprend de la résoudre (*a*). Les avantages des

---

(*a*) " M. Coste a lu & relu, dit-il, „ sans prévention la seconde édition du „ traité des vapeurs, & il n'y a pas trou- „ vé la solution de la difficulté qui l'em- „ barrasse. Il faut en vérité qu'il soit bien „ aveugle pour n'y avoir pas vu l'expli- „ cation physique de l'action du bain „ froid & de celle du bain chaud, que „ je répéterai ici toute entiere pour la „ satisfaction de nos lecteurs.

„ Tant de merveilleux effets seront dus „ à l'action puissante du bain tiede, & „ le plus souvent encore à celle du bain „ froid; & ce sera par le degré de cha- „ leur & de raréfaction interne que nous „ mesurerons le degré de tiédeur ou de „ froidure de l'eau que nous y opposons. „ On conçoit aisément que dans le cas où „ la raréfaction des liqueurs est extrême, „ & le racornissement des nerfs est porté „ à son plus haut degré, on ne pourra „ parvenir à la détente des solides, sans „ qu'au préalable la raréfaction des liqueurs „ ne soit tout à fait appaisée; ce que l'on „ ne pourra jamais obtenir que par le bain „ froid. Aussi verrons-nous en pareil cas „ tiédir l'eau par le seul effet de cette cha- „ leur interne qui se communiquera à l'eau „ du bain, par le seul contact immédiat

humectants tiedes, dans le temps même du paroxisme, y sont discutés avec netteté & précision ; la raison physique en est claire, simple, intelligible ; la cause prochaine argue la tension immoderée : il est évident que l'indication la plus naturelle est de relâcher ; mais que l'eau froide, que l'eau glacée soit propre à la remplir, permettez-moi de vous dire hardiment que vous ne le persuaderez à personne, & que l'observation de tous les siecles déposera contre vous. Quelle cause plus fréquente d'accès hystériques, que la suppression des menstrues ou celle des lochies ? & quelle imprudence y donne lieu plus souvent, que l'im-

---

„ de l'eau sur toute l'habitude du corps, „ & nous serons alors forcés de renouveler cette froidure de l'eau, pour absorber „ cet excès de chaleur, & pour nous procurer l'efficacité que nous cherchons dans „ la température du sang & des autres „ humeurs. *Voy. la seconde édit. pag.* 175. „ *& la troisieme, pag.* 207. „

mersion des pieds ou des jambes dans l'eau froide , & quelquefois bien moins encore? Je ne sais comment, en pareil cas , un lavement à la glace ou une aspersion d'eau glacée seroit capable de rétablir le flux supprimé : si la cause procatarctique d'un mal en est aussi le spécifique ; certes la Logique est ici en défaut , & c'est à tort qu'elle proscrit les deux contradictoires. L'eau glacée , je crois , & l'eau tiede different entr'elles ; & les qualités différentes n'ont pas coutume de produire des effets semblables : voilà mon objection presque en forme. Vous connoissez , dites-vous , Monsieurs , les principes de la méthode que vous employée ; ayez la générosité de m'en faire part ; dissipez les nuages qui m'offrent un paradoxe insoutenable où vous n'appercevez qu'une vérité évidente.

J'ai vu, il y a deux ans , à Lyon , deux Dames qui usoient de la méthode dont vous vous déclaré le défenseur : elles m'avouerent n'en

avoir éprouvé aucun bien (*a*); mais j'ai été témoin oculaire de ses funestes effets sur le fils de M. Emery, riche Fabriquant, rue de la Comédie à Lyon. Je fus à portée de le voir souvent, étant à la campagne, chez un de mes oncles, voisin & ami de la maison. Ce jeune homme avoit eu à Paris une attaque d'apoplexie, à laquelle il avoit échappé. Une affection spasmodique, due à une peur qu'il éprouva pour avoir été volé en route, fut traitée par les bains froids & l'application quotidienne de quelques livres de glace sur la tête, qu'on avoit soin de raser bien exactement : je n'y faisois que des visites de bienséance; on ne me demanda point mon avis, & je l'eus proposé en pure perte, parce que la confiance aveugle est une barriere inaccessible. Le malade devint

(*a*) " On peut, sans indiscrétion, demander à M. Coste, si ces deux Dames étoient dans le cas d'y avoir recours. "

paralytique

paralytique de la moitié du corps : on insista sur les applications ; & il mourut au bout de quelques mois, perclus de tous ses membres (*a*).

Il est certain que le traitement des paroxismes exige des secours différents de ceux qui conviennent à la cure prophilactique. Les humectants tiedes, sous quelque forme que ce soit, procureront le relâchement qui fait cesser l'accès ; mais il faut ensuite fortifier la fibre pour diminuer son irritabilité : peut être seroit-ce le cas du bain froid ; mais les raisons que j'ai dites, & le bon succès de l'expérience me feront toujours préférer

(*a*) "L'application de la glace sur la tête, „ devenue funeste chez un homme qui „ avoit été frappé quelque temps auparavant d'apoplexie, n'a rien de surprenant. „ Je trouve, comme M. Coste, cette ordonnance bien hardie ou bien aveugle ; elle „ nous prouve que les meilleurs remedes „ deviennent des poisons entre les mains „ des ignorants, & de tous ceux qui les „ emploient sans connoissance de la maladie „ qu'ils traitent. „

le quinquina, auquel ma premiere malade a dû si certainement sa guérison, qu'elle a eu une attaque chaque fois qu'elle avoit manqué d'en faire usage. Ce remede n'agit pas avec moins d'efficacité sur les autres maladies intermittentes, que sur les fievres de ce nom : c'est une raison d'analogie pour l'employer dans l'affection la plus sujette aux paroxismes multipliés. Je viens, dans l'instant même, depuis ma lettre commencée, de trouver une occasion favorable d'en faire une nouvelle épreuve. Ne trouvez pas mauvais que j'aie jugé à propos de la préférer à celle que vous me proposez si obligeamment, & que je ferai volontiers, quand la maniere dont votre remede opere des merveilles, ne sera plus une énigme pour moi (*a*).

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Jour. de Méd. mois d'Octobre 1766. pag. 326.

OBSERVATIONS

Sur l'uſage des humectants dans les maladies ſpaſmodiques, adreſſées à l'Auteur du Journal, par M. Brun, Médecin à Pignans en Provence, pour ſervir de réponſe à la Lettre de M. Coſte.

MONSIEUR,

VOus annoncez que vous recueillerez avec ſoin les pieces qui pourront ſervir à l'inſtruction du procès que le ſyſtême de M. Pomme à fait naître parmi les Médecins praticiens : cette promeſſe, engageant les gens de l'art à produire tout ce qui pourra éclaircir une queſtion qui paroît encore problématique à pluſieurs, je vais fournir les obſervations que j'ai faites dans l'eſpace d'environ deux ans, ſur l'uſage des humectants,

pour la guérison des maladies dont le spasme m'a paru être la premiere cause.

En 1762, M. l'Abbé Cauvet, Primicier du Chapitre royal de ce Bourg, âgé de quarante-sept ans, d'un tempérament bilieux & hypocondriaque, fut attaqué, l'après midi d'un jour du mois d'Août, d'une grande douleur à la tête; le soir du même jour, la douleur fut si violente, qu'elle l'obligea de se mettre au lit. Dans la nuit, il lui survint une forte fievre qui continua avec des redoublements. Il fut saigné deux fois du bras, & une fois du pied; il fut purgé trois fois. La fievre dégénéra en tierce; on la guérit avec le quinquina: la douleur de tête subsista pourtant toujours; les reins, l'estomac étoient quelquefois douloureux. Le café & les liqueurs étoient employés pour adoucir ses tourments: & cette manœuvre fut continuée pendant deux ans. A la mi-Janvier de 1765, il parut dans ce pays un Charlatan; le malade ne manqua

pas d'aller consulter cet Oracle, qui lui promit une guérison radicale : il lui fit frotter la tête rasée avec des drogues, & lui en fit avaler quelques doses. Leur effet fut si violent que ses entrailles sembloient être en feu : les douleurs en devinrent plus insupportables ; il ne dormoit plus ; son estomac étoit gonflé & douloureux. Allarmé de sa situation il m'appella. Le récit de ses maux & les remedes employés me montrerent d'abord un hypocondriaque dont le genre nerveux souffroit. L'état fâcheux du malade demandant de prompts secours, je lui fis quitter le café & les liqueurs dont il s'abreuvoit, pour tempérer, me disoit-il, les ardeurs de son estomac. Je le mis à l'usage d'une tisane rafraîchissante, & on lui servit tous les jours un lavement d'eau commune. Un mois après, il prit pendant vingt-quatre jours une prise de petit-lait distillé : une partie du mois d'Avril, il trempa ses pieds dans l'eau ; & tous les matins, on lui donna un bouillon

rafraîchissant. Il finit par les bains domestiques. Ce traitement, continué jusqu'à la mi-Juillet, calma ses douleurs considérablement ; & si, de temps en temps, elles reparoissent, c'est que ce malade ne veut pas observer un régime convenable : il les adoucit toujours néanmoins avec des lavements & des pédiluves.

Dans le mois de Mai, même année, Christine Gauthier, femme d'un Tisserand de ce lieu, âgée de vingt-sept ans, sujette aux vapeurs, eut un violent accès de fievre, dont la durée fut de trente-six heures : elle étoit nourrice. Son Chirurgien la saigna & la purgea avec un simple minoratif. Ce purgatif irrita si fort ses entrailles, qu'elle y ressentit des douleurs aiguës, & les vapeurs s'en mêlerent. Je fus appellé pour remédier à une pressante suffocation jointe à fievre une ardente : je prescrivis une tisane de poulet dont la malade se gorgeoit, & trois à quatre lavements par jours. Le troisieme jour, je fis mettre ses jambes dans l'eau

jusqu'aux genoux : le cinquieme jour, bien loin d'avoir du soulagement, la suffocation augmenta au point qu'on la crut perdue. On vint m'appeller à la hâte ; je la fis entrer dans le bain : ce traitement continué une vingtaine de jours emporta radicalement la fievre & les douleurs qui n'ont plus eu de retour.

Dans le mois de Juillet, même année, le Sr. Antoine Amieil, Fayancier de ce même Bourg, âgé de cinquante-quatre ans, ressentit des douleurs au bas-ventre : l'Apothicaire du lieu, en qui il avoit grande confiance, le fit saigner & lui donna une médecine ; le purgatif n'apporta aucun soulagement. Quelques jours après le même Pharmacien le resaigna & le repurgea : les douleurs en devinrent plus vives, plus continues, & s'étendirent tout autour de l'ombilic ; le malade perdit le sommeil & l'appétit. Dans ces circonstances on m'appella. Je trouvai un homme fort inquiet sur son état, enseveli dans la plus noire mélancolie, s'ima-

ginant qu'il alloit tomber dans la phthiſie ; je le raſſurai de mon mieux. Reconnoiſſant une tympanite naiſſante, j'employai la tiſane de poulet, les fomentations, les lavements & les bains domeſtiques : ce traitement, qui dura environ un mois, détruiſit ſans retour, le germe d'une maladie qui alloit devenir ſérieuſe & mortelle.

Dans le mois de Septembre, même année, Louis Martel, jeune homme vigoureux & robuſte, âgé de vingt ans, exerçant à Brignolles ſa profeſſion de garçon Foulonnier, y fut attaqué de la fievre d'accès, qu'on guérit à la maniere accoutumée ; ſaignée, médecine & quinquina. Après la guériſon de ſa fievre, il lui ſurvint des douleurs d'eſtomac ſi atroces, qu'il fut obligé de diſcontinuer ſon métier. Le Guériſſeur voulut fortifier ſon eſtomac avec les confections, les opiats & autres remedes de cette eſpece. Son état empira, on le déclara pulmonique, & on lui conſeilla de venir reſpirer l'air natal. Arrivé à Pignans vers la fin d'Oc-

tobre, on me le confia. La cauſe du mal étant connue, j'employai les humectants & les rafraîchiſſants. Dans l'eſpace de trois ſemaines, je le renvoyai à ſon travail. Les douleurs reparurent quelques jours après; on le renvoya ici. Je repris le même traitement que je continuai pendant un mois : tout fut emporté, & depuis ce temps il jouit d'une parfaite ſanté.

Dans le courant de 1764, Madame Fabre, ma parente, âgée de quarante huit ans, ſtérile & hyſtérique, mariée à la Celle, village près Brignolles, fut ſoupçonnée d'être groſſe : après plus de neuf mois d'attente, ce ne fut plus la groſſeſſe, mais un œdeme, qui ſe diſſipoit & revenoit périodiquement, qu'un Chirurgien de Brignolles voulut détruire à force de ſaignées & de purgatifs. Ce traitement, peu analogue au tempérament de la malade, réduiſit cette pauvre femme au point qu'elle ne pouvoit plus ni aller à la garderobe ni uriner que par les

purgatifs. Indigné de cette manœuvre, ne pouvant quitter des malades que j'avois alors, je dis à ses parents de la faire venir ici : on l'amena au commencement de Novembre 1765. Elle souffroit horriblement par des douleurs aux reins & à l'estomac, qui l'empêchoient de dormir ; l'enflure étoit universelle. Elle étoit obligée de se lever, de se recoucher plusieurs fois dans la nuit. Celle qui suivit son arrivée, fut plus tranquille : elle reposa, (effet de l'exercice) ce qui contribua à me faire connoître sa maladie. Je fis espérer à la famille d'en tirer bon parti. Je commençai par la tisane de poulet & les lavements : quelques jours après, j'en vins aux bains ; & à la fin du mois, je la renvoyai à la Celle en parfaite santé. Je ne dissimulerai pas sa rechûte : je l'attribuai aux froids rigoureux que nous ressentîmes dans les mois de Janvier & de Février, auxquels nos corps ne sont pas accoutumés dans ces climats tempérés ; mais la belle saison, sans

aucun remede, ramena, ainsi que je lui avois dit, la sérénité & la santé.

A Gonfaron, village dans notre voisinage, Mlle. Minjaud, fille ainée, âgée de vingt-deux ans, d'un tempérament sanguin & mélancolique, fut attaquée, dans le mois de Mars de cette année, d'une fievre continue avec des redoublements & une violente douleur à la tête. Son Chirurgien la saigna trois ou quatre fois: la saignée n'ayant pas diminué la vivacité du mal, je fus appellé. Je prescrivis une tisane rafraîchissante qui, prise pendant six ou sept jours, diminua la fievre & calma la douleur de tête. Il lui survint cependant, tous les jours après midi, une petite fievre & une assez vive douleur de tête. Appellé de nouveau, & en examinant les différents symptomes, je crus reconnoître un fond d'hystéricité dans cette Demoiselle : je lui fis faire usage de bouillons rafraîchissants; les indispositions subsisterent toujours, mais avec moins de violence. Voulant dé-

truire ce germe de fievre qui occasionoit le mal de tête, & craignant qu'un purgatif ne vint déranger mon projet, en portant l'incendie dans les entrailles, je lui fis prendre l'eau de poulet : son usage diminua la maladie, mais ne la guérit pas. Ne sachant plus de quel côté me tourner pour appaiser cette douleur de tête, & anéantir une fievre quotidienne qui desséchoit la malade, pour les jours de laquelle ses parents étoient dans l'alarme (car ils appréhendoient, & moi aussi, que cette fievre opiniâtre ne la conduisît à la phthisie ;) je prescrivis le quinquina, quoique j'en redoutasse l'effet. Mais la constance du mal me força d'y avoir recours. Vers la fin du mois de Mai, j'en ordonnai, quoiqu'à regret, une once à prendre en différentes doses ; mais quel fut mon repentir ! La malade fut saisie d'une fievre ardente & d'un mal de tête insupportable. Le Chirurgien, sans attendre mon avis, fit faire prudemment usage à la malade de la tisane de poulet : averti du danger,

Je fis ajouter les demi-bains qu'elle prit pendant quinze jours ; ce qui arrêta la fievre & la douleur de tête. Elle suspendit alors les remedes, & quelques jours après une petite fievre & une légere douleur de tête reparurent. Je lui fis user d'une tisane rafraîchissante & des pédiluves qui, continués pendant plus de deux mois sans interruption, ont tout emporté ; & des graces animées, répandues sur toute la personne de cette Demoiselle, sont un sûr garant de son entier rétablissement.

Dans le même Village, au mois de Juin 1765, Rose Pissot, femme d'un travailleur, agée de vingt-cinq ans, fut attaquée d'une vive douleur de tête, sans fievre. Son Chirurgien la saigna plusieurs fois au bras & au pied sans aucun soulagement. Il employa infructueusement les anodins & les anti-hystériques : il appliqua une emplâtre vésicatoire à la nuque, & quelques jours après un cautere au bras ; le tout fut sans succès. Cette infortunée étoit clouée dans son lit,

ne pouvant ſoutenir ſa tête, n'ayant de repos ni jour ni nuit: la durée du mal me fit appeller. Sur l'exposé & après l'examen de la malade, je preſcrivis une tiſane rafraîchiſſante & les bains; je fis raſer ſa tête ſur laquelle on appliqua des linges trempés dans l'eau froide, qu'on renouvelloit de temps en temps. Ce traitement, continué une huitaine de jours, ſoulagea la malade; de façon qu'elle reprit ſes travaux ordinaires de la campagne. Comme ſes facultés ne lui permettoient pas d'obſerver le régime néceſſaire, elle eſſuyoit de quinze en quinze jours de légeres douleurs de tête, dont la durée de quelques heures n'interrompoit pas ſes occupations journalieres. A la fin d'Octobre, elle appella ſon Chirurgien qui la trouva preſque dans le premier état. Ne pouvant lui faire prendre les bains, attendu les obſtacles inſéparables de la pauvreté, il la ſaigna à la jugulaire. La malade fut ſoulagée : la douleur de tête diſparut; elle retourna à la campagne. Il lui ſurvint

cependant une oppreſſion de poitrine, qui ne l'empêcha pas de vaquer à ſes affaires, de laquelle oppreſſion elle guériroit parfaitement, ſi elle pouvoit prendre quelques bains domeſtiques & uſer d'un régime convenable.

Dans le même Village, au mois de Janvier de la préſente année, Thérefe Marthe, femme d'un Tonnelier, âgée de trente-quatre ans, fut attaquée de cruelles douleurs à l'eſtomac, avec dégoût & un vomiſſement continuel. Elle n'avoit point de fievre : ſon Chirurgien employa les anodins & les anti-hyſtériques, le tout inutilement; ces derniers augmentoient même les douleurs. Je fus mandé : je preſcrivis l'eau de poulet & les demi-bains. Dans l'eſpace de huit jours, les douleurs ceſſerent : le vomiſſement fut arrêté, l'appetit revint; & depuis ce temps-là cette femme n'a plus reſſenti de pareilles incommodités.

Au même Village, le mois de Juillet dernier, une Payſanne accou-

cha très-laborieusement : pendant le travail, on la gorgea de cordiaux & de liqueurs. Quelques jours après son accouchement, les vuidanges se supprimerent; & elle eut un flux d'urine extraordinaire, de couleur blanchâtre & d'une âcreté si grande, que les parties naturelles en étoient excoriées, avec des vives douleurs. Sur l'avis qu'on me demanda & le récit que l'on me fit, je prescrivis une simple tisane adoucissante & rafraîchissante. Cette boisson seule rétablit les vuidanges, calma les douleurs, fit cesser le diabètes, & les urines reprirent leur couleur naturelle.

Je prie les Antagonistes du systême de Mr. Pomme d'examiner scrupuleusement l'observation où j'ai employé le quinquina.

Je crois devoir joindre ici un mot de réponse à la lettre que M. Coste, Médecin à Ville en Bugey, m'a adressée dans le journal d'Octobre dernier. En reconnoissant la vérité de mon Observation qu'il avoit paru

nier

nier dans sa premiere lettre, il se contente maintenant de reprocher à M. Pomme, de n'avoir pas donné l'explication physique de la maniere d'agir du bain froid. Cet Auteur seroit sans doute inexcusable, s'il avoit omis une chose aussi essentielle; mais ne le condamnons pas trop légérement. J'ouvre la seconde édition de son Ouvrage, & je trouve, à la page 173, une explication de la maniere d'agir des différentes especes de bains, dans laquelle le bain froid n'est pas oublié. Si ce qu'il dit, dans cet endroit, ne suffit pas, je prie Monsieur Coste de se donner la peine de lire la relation de la fameuse cure de Madame de Cligny, insérée dans la réponse au Journaliste de Trévoux, page 478 de la même édition; j'ajouterai à tout cela ce que j'ai dit moi-même dans ma réponse à l'Anonyme de Lyon, insérée à la fin de cette seconde édition : voyez surtout les pages *493, 94, 95* & *96.* J'espere que Monsieur Coste trouvera dans ces différents morceaux de l'Ou-

vrage de M. Pomme de quoi se satisfaire, & qu'il conviendra que les reproches qu'il a faits à cet Auteur, ne sont pas plus fondés que le Pyrrhonisme qu'il avoit d'abord montré sur mon Observation (*a*).

(*a*) Journ. de Méd. mois de Jan. 1767. pag. 52.



RÉFLEXIONS

Sur l'usage des humectants, par M..... Docteur en Medecine de l'Université de Montpellier (a).

MONSIEUR,

J'AI lu dans votre Journal du mois dernier une Observation de M. Pamard fils, Chirurgien, sur un strabisme connivent, accompagné de l'affaisement de la paupiere supérieure de l'œil droit; maladie secondaire, traitée sans succès, guérie ensuite par l'usage continu des humectants.

Ce Chirurgien, aussi ingénieux qu'habile dans son Art, prétend que

(*a*) " L'intérêt de la matiere que je „ traite & la décence exigent que je sup„ prime ici le nom de cet Auteur; mais je „ divulguerai volontiers ce qu'il a voulu „ taire, c'est qu'il exerce avec moi sa pro„ fession à Arles.

c'est le seul remede qui convient aux maladies spasmodiques ou convulsives, *& que les succès qui en résultent, prouveront toujours plus la nécessité où nous sommes de nous ranger sous les loix du généreux Auteur* (a) *à qui nous en sommes redevables.* Presque tous les Médecins anciens & modernes ont conseillé & mis en usage les humectants dans les Maladies spasmodiques : Hoffman, autorisé par Hippocrate, Galien, & plusieurs Auteurs anciens, ont conseillé cette pratique, de même que Stahl, Riviere, Zacutus, Luzitanus, &c. Mais quoique M. P. ne soit point le premier Auteur de cette pratique, comme il l'annonce lui-même dans son Ouvrage, il n'est pas moins louable de l'avoir renouvellée : il est vrai que cette maladie, de même que toutes les autres, reconnoissant plusieurs causes différentes, on ne s'en est pas tenu au seul usage des humectants, pour les combattre

(*a*) M. Pomme.

toutes. M. Pomme ne differe donc de tous les autres Médecins, qu'en ce que, n'admettant qu'une ſeule & même cauſe pour cette maladie, il n'admet auſſi qu'un ſeul moyen curatif : trois réflexions ſe préſentent naturellement à la vue de ce ſyſtême.

1°. La cauſe des affections vaporeuſes eſt-elle toujours l'érétiſme des nerfs ?

2°. L'uſage continu des humectants eſt-il le ſeul moyen curatif ?

3°. Peut-on employer ces remedes ſans danger ?

1°. Il eſt démontré que pluſieurs cauſes, très-oppoſées les unes aux autres, peuvent produire la même maladie ; celle qui fait le ſujet de mes réflexions eſt peut-être ſelon moi celle qui en reconnoît un plus grand nombre : on ne peut donc aſſurer que l'érétiſme des nerfs ſoit toujours la cauſe des affections vaporeuſes.

La connoiſſance parfaite de la véritable cauſe qui procure une maladie parmi pluſieurs autres compliquées, étant la pierre d'achoppement

de la plupart des Médecins, il n'y a qu'une profonde théorie, soutenue par l'obſervation, qui puiſſe nous en faire diſtinguer la vraie cauſe auprès de chaque malade. Car, dit M. Raulin (*a*) on ne ſauroit jamais guérir une maladie vaporeuſe compliquée, ſans avoir une connoiſſance parfaite de la cauſe des vices d'où elle dépend, des parties ou des viſceres qui ſont affectés : il faut encore ſavoir diſtinguer la cauſe vaporeuſe de celle de la maladie compliquée ; car ſi les vapeurs dépendent de celle-ci, on pourroit l'irriter en donnant des remedes pour l'autre.

Le même Auteur ajoute, en un autre endroit, que la délicateſſe qui rend les nerfs ſuſceptibles d'irritation ne doit point être confondue avec la débilité diatonique ; celle-ci eſt occaſionée par le relâchement (*b*) : il

(*a*) Traité des Vapeurs.

(*b*) " Cette idée de relâchement eſt ſi " profondément gravée dans l'eſprit de

faut pour la guérir des remedes toniques, actifs, qui donnent de l'action aux solides.

Les Médecins reconnoissent plusieurs différentes especes de vapeurs produites par des causes également différentes. Les affections de l'ame, par l'étroite connexion de celle-ci avec l'économie animale, suffisent quelquefois pour produire cette maladie ; quelquefois aussi elle doit son existence à une trop grande rigidité ou à un relâchement excessif des solides. Les bornes que je me suis prescrites

---

„ quelques Médecins, qu'on les voit donner dans les plus grands écarts. J'ai actuellement entre mes mains une malade qui a été traitée pendant un an par un Médecin célebre avec du pain grillé, des truffes, des œufs, & du vin pur dont elle faisoit sa boisson ordinaire, sans qu'il lui fût permis de boire une goutte d'eau ; ce qui a réduit cette Demoiselle dans un état si déplorable, qu'il sera bien difficile de l'en tirer. Ce sont là des extrêmes que l'enthousiasme seul peut tolérer ; mais que la saine raison condamne à haute voix. „

ne me permettant pas d'entrer dans le détail des différentes causes qui peuvent produire cette maladie (*a*), il me suffit de prouver qu'elle n'est pas toujours la même : un Praticien de bonne foi, qui emploieroit toujours les mêmes remedes (soit toniques ou humectants) en seroit bientôt convaincu par leur peu de succès.

2°. Le Médecin ne sauroit trop s'arrêter à la variété des causes qui exigent des remedes ptoportionnés à leur nature ; l'usage continuel des humectants ne peut donc être ce seul moyen curatif, puisque la cause de la maladie n'est pas toujours la même.

On doit distinguer les remedes qui conviennent dans le paroxisme, d'avec ceux que la sagacité du Médecin doit prescrire après le paroxisme. Presque tous les Auteurs con-

(*a*) " Il est bien fâcheux pour nous que M**
" se prescrive des bornes après un si beau
" début, puisqu'il nous prive d'un extrait
" tout entier de l'ouvrage de M. Raulin.

viennent que dans le paroxiſme il faut donner des remedes propres à faciliter la circulation du ſang, qui ſe trouve rallentie ou interceptée en différents endroits par les convulſions ou les érétiſmes.

M. Imbert, Chancelier de l'Univerſité de Montpellier, dit dans une de ſes Theſes : *In paroxiſmo hyſterico ad caſtorea tanquam ad ſacram anchoram confugimus, variaque fœtida admovemus naribus, ſpaſmos ſedamus narcoticis quæ optimè cardiacis permiſcentur, dum conſtricta à ſpaſmo vaſa humores coercent, fluxumque eorum prohibent, quod expulſu, dejectis omninò ægri viribus, membrorum frigidale novimus.*

Etmuller, Riviere, Haller, Sydenham, & une infinité d'autres recommandent le *caſtoreum & le laudanum* pour calmer les douleurs, s'il en eſt de conſidérables : ils ont obtenu de bons effets, dans de pareils cas, des potions calmantes anti-vaporeuſes. Quand le paroxiſme eſt fini, dit M. Aſtruc, on ne doit plus s'occuper

que d'en prévenir les retours ; & pour cet effet, il faut tâcher de reconnoître quelle en est la cause antécédente, pour le combattre le plus efficacement qu'on pourra par les remedes convenables. Si le mal vient de la rétention où de la suppression des regles, des vuidanges ou des fleurs blanches, il faudra employer des emménagogues & les autres remedes destinés pour ces maladies (*a*).

Si l'âcreté seule des fleurs blanches y donne lieu, on aura recours aux délayants, aux tempérants & aux adoucissants : si c'est à l'âcreté ou à l'abondance de la semence qu'on doive attribuer le mal, on profitera des secours ordinaires pour y remédier, dont le plus sûr, & peut être l'unique, est l'usage du mariage ; en tout cas on emploiera les anti-aphrodisiaques qui conviennent dans la fureur utérine : enfin, s'il y a quelque tumeur ou quelque obstruction dans la matrice,

(*a*) Maladies des femmes, tom. iij, pag. 270.

dans les ovaires, dans les trompes ou dans les environs, on travaillera à les resoudre par l'usage des apéritifs. Les remedes qu'il conseille, sont les apéritifs martiaux, les apéritifs mercuriaux, les resines anti-histériques, telles que le *castoreum*, le *galbanum*, &c.

La troisieme réflexion consiste à savoir si l'usage continuel des humectants est sans dangers.

Il n'est point de remede dont l'usage trop continué soit exempt de danger : les humectants sont moins à l'abri de ce reproche que bien d'autres ; car les fibres de l'estomac & du canal intestinal étant débilitées, on doit craindre les effets des mauvaises digestions & du chyle mal conditionné : si l'on relâchoit trop les solides, on prépareroit les voies à des coagulations, à des concrétions des liquides, qui seroient enfin une nouvelle maladie. Les observations exactes, très-répétées, & les sentiments des Auteurs sur ces mêmes observations, en donnant plus de

poids à ce que j'avance, confirment mon avis (*a*).

M. Raulin dit, quand on a exercé la Médecine avec assez de lumiere pour faire des observations utiles, on connoît, par l'expérience, que la compression que l'eau d'un bain fait sur le corps, cause, si elle est de trop grande durée, sur-tout à des personnes délicates, des douleurs de tête, des vertiges & d'autres incommodités qui proviennent de ce que l'eau forme une athmosphere beaucoup plus pesante que celle de l'air dont elle tient la place. Comme la tête n'est pas submergée, les vaisseaux en sont moins comprimés que dans les autres parties; le sang y trouve moins de résistance qu'ailleurs, s'y porte en plus grande abondance, & sa circulation y est gênée à cause de la compression des autres parties qui s'opposent au retour de ce liquide

---

(*a*) Eclaircissement sur la seconde édition de M. Raulin, pag. LXXIV, & Sect. 5, Chap. iij, page 355.

par les veines qui doivent le conduire au cœur : ce ſont des faits qu'un Médecin ne peut pas ignorer.

L'uſage trop répété des bains & des humectants ne peut donc être que pernicieux ; & dès qu'on voit qu'ils affoibliſſent & ne conviennent point aux malades, les amers ſont fort utiles. Il faut les choiſir & les varier ſelon les indications : les amers céphaliques ſont à préférer, parce qu'étant toniques, ils font leurs effets ſans irriter, rapprochant ſans violence les fibres de l'ordre de la nature, & les rendant plus propres à faire leurs fonctions. Je pouvois citer bien des obſervations de différents Auteurs, pour prouver combien l'uſage continuel des humectants peut être dangereux ; mais il n'eſt perſonne (pas même l'Auteur des affections vaporeuſes) qui, dans le cours de ſa pratique, n'ait été à même de ſe convaincre de cette vérité : quoique l'ingénieux Telliamed diſe que l'eau étant un élement ſi favorable pour nous, il doit nous être naturel ; & que ſi

le tempérament s'altere par les maladies ou s'il s'affoiblit, nous n'avons point de moyen plus sûr & plus prompt pour rappeller la nature à ses devoirs, & pour bannir ses foiblesses, que de la réunir à son principe (*a*).

On ne sauroit cependant se refuser aux éloges que mérite l'Auteur des affections vaporeuses : son attention continuelle à observer sur l'usage des humectants, en éclairant certains Médecins systématiques, qui ne veulent ordonner après le paroxisme que des remedes toniques actifs, propres à augmenter l'incendie, peut contribuer dans certains cas à soulager l'humanité ; & quoique son sentiment soit trop étendu, il n'en est pas moins louable.

(*a*) De l'origine de l'homme & des animaux.

RÉPONSE

Aux réflexions de M.... Docteur en Médecine, ſur l'emploi des humectants dans les maladies ſpaſmodiques, par M. Pamard fils, Chirurgien à Avignon, &c.

MONSIEUR,

SI vous voulez que je réponde aux réflexions critiques que vous venez de publier dans le Journal de Médecine du mois Septembre, page 258, au ſujet de mon Obſervation ſur le ſtrabiſme, inſérée dans celui de Juillet paſſé, page 63, qui conſtate l'efficacité des humectants dans les maladies ſpaſmodiques, je prendrai la liberté de vous repréſenter que toutes ces diſcuſſions théoriques ne ſont guere du goût des Médecins praticiens & qu'elles leur ont déjà paru très-inſipides. Tous ces raiſonnements contradictoires de tenſion des ſolides

& de relâchement, que vous voulez également admettre pour cause immédiate des affections vaporeuses, d'après ce nombre d'Auteurs que M. Pomme combat, sont amplement discutés dans la seconde édition du Traité des vapeurs, à laquelle je vous renvoie : lisez-la, & vous y trouverez des arguments & des réponses aussi solides qu'ingénieuses à des Médecins de grande réputation (*a*) qui ont vieilli dans la pratique, & qui par conséquent datent de plus loin que vous & moi.

Je crois donc, Monsieur, que nous ferons beaucoup mieux de laisser, à ces Auteurs célebres, le soin de défendre leur cause ; nous travaillerons, en attendant, à nous éclaircir sur ce point, par notre propre expérience : la mienne m'a appris jusqu'ici que M. Pomme étoit fondé dans son systême, puisque le malade, qui a fait

(*a*) MM. Astruc, Raulin, Fizes, & Macquart, Auteur du Journal des Savants.

le sujet de l'observation dont il s'agit, déjà victime des remedes que notre Auteur proscrit, a été enfin radicalement guéri par ceux qu'il préconise. Je communiquerai successivement plusieurs observations du même genre : il en paroîtra une des plus intéressantes même avant que ma réponse paroisse. Opposerez-vous aux faits les plus authentiques une théorie vétilleuse? Je crois aujourd'hui, par le peu que j'ai vu, qu'il n'est aucun Médecin & Chirurgien qui de bonne foi ne fussent à même de fournir nombre d'exemples de la même espece : quelques-uns sont assez généreux pour avouer la méprise ; & les autres corrigent tacitement leur pratique.

Si vous avez des observations contraires qui vous soient propres, vous êtes obligé de les publier promptement, je vous en prie, au nom de M. Pomme ; il vous le demande avec instance, à vous premiérement comme citoyen d'Arles, & par-là son collegue, & à tous les Médecins, ses confreres : je lui ai entendu plusieurs

fois tenir ce langage, & je suis persuadé qu'il ne me dédira pas ; il s'explique assez clairement, ce me semble ; ne l'auriez-vous pas bien compris, ou bien auriez-vous interprété faussement sa demande ? Relisez son Ouvrage ; vous trouverez par-tout la science & la prudence d'un Praticien éclairé, vraiment digne du rang qu'il occupe aujourd'hui dans le Royaume ; & en le méditant sans prévention, vous y trouverez encore les sages précautions qu'il nous indique pour fixer les justes bornes à l'emploi des humectants; & alors vous vous reprocherez d'avoir voulu redresser votre maître, en exposant avec emphase le danger évident que procureroit l'abus de ces remedes, si on s'avisoit de les employer sans connoissance & sans choix.

N'auriez-vous cité l'ingénieux Telliamed, que pour vous écarter des éloges qu'il donne à l'eau ? A Dieu ne plaise, Monsieur, que je voulusse accuser votre démarche d'être déplacée ; je suis fermement persuadé que votre

zele pour le bien de l'humanité vous a séduit : seriez-vous fâché qu'un Chirurgien se fût avisé de traiter une maladie spasmodique & de la guérir ? Vous voyez que je ne sors pas de ma sphere : attaché par goût aux maladies des yeux, voudriez-vous que je méconnusse celles qui dépendent de cause interne, & que, comme un empirique, j'eus tout de suite recours aux opérations les plus bizarres ? Je vous rends plus de justice ; & en ce cas, la méprise est pardonnable & très-aisée à réparer : une observation bien constatée, qui autorise votre façon de penser, raccommodera tout ; elle justifiera votre démarche, décidera la question, & terminera la dispute. M. Pomme, je le répete, la demande depuis longtemps cette expérience contraire (je veux dire une cure de cette espece opérée par les stimulants) ce qui sera favorable au relâchement des solides que l'on veut admettre pour cause des vapeurs ; & ses prosélytes consentent bien volontiers que vous vous char-

giez du soin de la faire vous-même. Je tiens à l'honneur d'être du nombre, vous le savez ; & en cette qualité, je vous prie de croire que rien n'égale l'impatience que j'ai de vous voir prononcer définitivement sur ce systême.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE

A M. PAMARD, Fils,

Chirurgien à Avignon, par M..... Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, sur l'usage des humectants dans les vapeurs.

OUI, Monsieur, j'ai dit, & j'assure hardiment que les vapeurs, reconnoissant plusieurs causes différentes, exigent des remedes proportionnés à leur nature (*a*). La trop grande rigidité, le relâchement excessif des solides peuvent produire la même maladie dans différents sujets; & quoique ces causes soient opposées, mon sentiment n'est cepen-

" (*a*) Le ton tranchant de cet antagoniste „ ne nous donne qu'une foible idée de sa „ témérité; on en jugera bientôt par ses „ emportements.

dant point contradictoire. Oserois-je vous prier de lire le savant & célebre Tralles qui dit : (*a*) *Omnibus hypocondriacis non convenient omnia remedia anti-hypocondriaca vocata, illaque quæ verè juvant rigidos atrabilarios, debili nervorum compage prædîtos offendere poterunt facillimè.* L'excellent Ouvrage de M. de Sauvages vous seroit-il connu ? & ignorez-vous qu'il démontre que toutes les maladies reconnoissent non-seulement des causes différentes, mais même opposées ? voyez les especes différentes d'hystérie qu'il décrit, les causes opposées qu'il assigne (*b*) : *Et pauca sunt genera morborum quos hic proteiformis affectus non mentiatur : hinc tot morbi hysterici dicti, quod commune est syphilidi, febri putridæ, scorbuto, &c.*

(*a*) Usus opii salubris & noxius in morborum medelâ, solidis & certis principiis superstructus Lud. Tralles. Sect. 3, cap. xj, pag. 30.

(*b*) Nosologia methodica, tom. II, pars 2, classis IV, XX; hysteria, pag. 101.

ita ut ſi morborum genera à principiis & cauſis peterentur, immenſa foret claſſis hyſtericorum morborum. Réfléchiſſez ſans prévention, ſur les écrits auſſi ſages que lumineux de Sydenham, dont toute la théorie n'eſt fondée que ſur une pratique des plus prudentes ; liſez Hippocrate, Galien, Paracelſe, Rodericus à Caſtro, Riviere, Willis, Pitcarn, Lanciſi, Haller, Hartman, Wedel, Richter, Fuller, Stahl, Etmuller, Sennert, Werthof, Falchius, Ridlin, Tencke, Hecquet, Hoffman, Gorter, Boerhaave, Van-Swieten, Cheſneau, Hunauld, Raulin, &c. vous y verrez combien ces maladies reconnoiſſent de cauſes différentes.

Les conſtitutions ne ſont certainement pas toutes les mêmes ; & un remede univerſel eſt impoſſible & contradictoire. « J'en appelle hardiment, dit M. Tiſſot (*a*), à » tout homme ſenſé qui voudra bien

(*a*) Avis au Peuple, chap. 33.

» réfléchir un moment ſur les dif-
» férentes cauſes des maladies, ſur
» l'oppoſition de ces cauſes, & ſur
» l'abſurdité de vouloir les combat-
» tre toutes avec le même remede :
» quand on ſera bien rempli de ce
» principe, on ne s'en laiſſera pas
» impoſer par des tiſſus de ſophiſmes
» deſtinés à prouver que toutes les
» maladies viennent d'une cauſe, &
» que cette cauſe eſt de nature à
» céder au remede vanté, &c. »

Parmi la vaſte énumération des cauſes qui peuvent produire la maladie hyſtérique, les affections de l'ame, par l'étroite connexion de celle-ci avec l'économie animale, ne ſuffiſent-elles pas quelquefois ?

La réponſe eſt affirmative par tout homme vrai & exempt de préjugé ; mais pour éviter toute diſpute à cet égard, & vous convaincre d'un fait auſſi évident, je vais étayer ma façon de penſer, des ſentiments de pluſieurs Auteurs reſpectables qui ont vieilli dans la pratique, & qui par conſéquent datent de plus loin que vous & moi.

M. de Sauvages dit : *Principia* (a) *hujus morbi ſunt mollis, effeminata conſtitutio ... Animæ negotia faceſſunt pathemata, ira, invidia, zelotypia, amor, tædium, lites, ærumnæ, &c. principium* (b) *proximum hyſteriæ eſt ſumma philantia, ſeu amor effrænis vitæ & voluptatum, undè minimorum incommodorum intolerantia, exageratio propoſiti inſtabilitas.* Il décrit auſſi un tremblement qui reconnoît la même cauſe : *Tremor* (c) *à pathemate, metu, irâ, gaudio, libidine... ab irâ etiam ſæpius nec non à gaudio; à libidine idem accidit, imò quandoque periodicè revertitur ſine pyrexiâ.*

M. Tiſſot dit : « que les effets » de la triſteſſe (*d*) ſont le relâ- » chement des fibres, le ralentiſſement » de la circulation, l'imperfection des » digeſtions, le manque de nutrition,

---

(*a*) Noſolog. l. c. pag. 100.
(*b*) Ibid, pag. 101.
(*c*) Ibid. l. c. pag. 58.
(*d*) Traité de l'Onaniſme, tome XXIV.

» les obstructions occasionnées par
» ces resserrements qui paroissent
» être l'effet le plus particulier de la
» tristesse. Ces épanchements d'hu-
» meurs, qui sont une suite de ces
» resserrements. Les couloirs du foie
» se ferment, dit M. de Senac, &
» la bile se répand par tout le
» corps; les spasmes, les convulsions,
» les paralysies, les douleurs, l'aug-
» mentation de l'angoisse à l'infini,
» tous les accidents qui peuvent être
» une suite de ceux-ci. Il n'est point
» au monde, en effet, d'état pire
» que celui de la tristesse : la douleur
» n'est rien en comparaison; & quand
» elle se joint à une foule d'autres
» maux, il n'est pas étonnant qu'un
» malade desire la mort comme son
» plus grand bien, & regarde la vie
» comme un malheur réel, si l'on
» peut appeller vie un état aussi
» triste. La joie au contraire aide
» les digestions, anime la circula-
» tion, favorise les forces & les sou-
» tient. »

Riviere, un des plus grands Pra-

ticiens, n'entreprenoit la cure d'aucune maladie de cette efpece, qu'il n'eût éloigné, autant qu'il pouvoit, les idées défagréables qu'il regardoit comme la fource de leurs maux : « Ainfi peut-on appeller rares les in- » fluences de l'ame fur l'économie » animale, dit M. Raulin (*a*); peut- » on former quelque doute fur leur » réalité conftante? l'économie ani- » male exifteroit-elle fur l'ame? l'in- » terruption de ce concours ne feroit- » elle pas l'époque décifive de l'a- » néantiffement de notre être? Ces » connoiffances à tout inftant fe » préfentent à la raifon, fe dévelop- » pent à nos fens; elles devroient » nous convaincre par leur évidence. »

Vous voyez, Monfieur, par l'expofé des fentiments de ces grands maîtres, combien les vapeurs peuvent reconnoître de caufes.

M. Tiffot (*b*) attribue, dans

(*a*) Traité des vapeurs, pag. xciij.

(*b*) Difcours préliminaire, pag. 26, 27.

certains cas, les affections hystériques à une trop grande irritabilité, & prétend, avec le célebre Zimmerman, qu'elles dépendent du gluten des fibres; de sorte que les différents degrés de cette maladie tirent leur origine de son plus ou moins de consistance. Pour rendre ces parties moins irritables; il faut donner une consistance nécessaire à ce gluten. Les remedes toniques peuvent seuls opérer cette cure, parmi lesquels l'expérience a regardé le quinquina mêlé avec les apéritifs, comme les plus spécifiques. Sydenham, ce Praticien éclairé (*a*), le loue pour guérir le relâchement des fibres : Rydley, Werthof, Ridlin, Lancisi, Méad, & autres le conseillent aussi.

La plupart des Médecins combattent cette maladie par les fortifiants; & les Auteurs, vous ne l'ignorez peut-être pas, sont unanimes sur cet article, parce qu'ils regardent la foiblesse

(*a*) Page 507.

comme l'apanage ordinaire de ces malheureux.

M. de Sauvages recommande tout ce qui peut fortifier le corps, récréer l'esprit & éloigner l'idée de la maladie ; le mariage à une fille libidineuse, à un mari tendre & fidele, à une femme jalouse (*a*) : *Huic morbo sanando prosunt quæ corpus roborant, &c.* Il proscrit les évacuants trop répétés, parce qu'ils affoiblissent : *Nihil magis nocet, quàm repetita evacuantia quæ debilitant. Riviere* (*b*) donnoit avec succès, dans le paroxisme le plus violent, des pilules faites avec *l'assa fœtida*, le castor, le *laudanum* ; & M. Chesneau (*c*), fondé sur l'expérience, le prône comme un spécifique.

Le célebre Boerhaave (*d*) prônoit hautement la rue, le *castoreum*, les esprits volatils avec les opiats, pour la

---

(*a*) Nosol. l. c. pag. 101.
(*b*) Oper. page 382.
(*c*) Observation, page 371. Obs. 2. & 3.
(*d*) In comment. ad aph. 634, opiata.

cure des anxiétés & des spasmes des femmes hystériques.

Hoffman (*a*) regardoit comme un grand hystérique la liqueur de corne de cerf, de succin avec le *laudanum* liquide ; & retiroit un secours extraordinaire des pilules faites avec la myrrhe, les gommes fétides, le sel volatil de succin, le camphre & le *laudanum.*

Le savant M. Tralles dit enfin (*b*) qu'il a souvent vu des cures faites à la faveur du petit lait chalybé, loué par l'illustre Werthof; par les vins amers, les résines, les gommes balsamiques, & les teintures hystériques, comme le succin ; & que, selon le conseil de Boerhaave, les femmes hystériques, débiles, languissantes, avoient été guéries par ces fortifiants : *De vinis amaricantibus, de resinis deque tincturis talibus E. G.*

(*a*) Méd. syst. tom. iij, page 117. & tome IV. part. iij, page 172.

(*b*) Usus opii, loc. cit. page 64.

ſuccini, quam (Boerhaavio) (a) ſuaſore in hyſtericis, languentibus, frigidis, non rarò roborandi fine pulchrè prodeſſe vidi.

Etmuller adopte une emplâtre de *galbanum*. Dans la plus grande violence du mal, j'ai coutume (dit-il) de donner le *caſtoreum*, le *laudanum*, qui ſoulagent promptement les malades.

M. J. Hallen, Médecin Anglois, recommande auſſi le *caſtoreum*, le *laudanum*, les anti-ſpaſmodiques.

Le Célebre Storck dit (*b*) : *Remediis anti-hyſtericis & nervinis ſedulò exhibitis omnis recidiva præcaveri poteſt.*

Tous ces ſentiments des Auteurs ſont appuyés ſur des faits vrais & très-bien circonſtanciés ; mais M. Pomme dit (*c*) dans ſon eſſai ſur les vapeurs que j'ai lu, de même que la ſeconde édition : pourquoi les Mé-

---

(*a*) Chem. tom. ij. pag. 202

(*b*) Anni medic. pag. 78.

(*c*) Page 6.

decins se sont-ils fait une loi de ne rien innover dans le traitement que nous en ont laissé nos aïeux.

Je sais qu'il (*a*) est des erreurs qui ne sont pas moins des erreurs pour être généralement répandues; l'antiquité où l'universalité d'un sentiment n'est nullement le sceau de la vérité, & ne conclut rien dans le fond, sinon que de tout temps on a été crédule; que le nombre des sots & des ignorants étant sans contredit infiniment plus grand que celui des personnes sages & éclairées, la vérité n'est pas toujours le partage du grand nombre; que plus l'origine d'une opinion est ancienne, plus elle approche des temps fabuleux, & que par conséquent il n'y a point de sentiment moins recevable que celui qui n'a point de plus solide fondement que celui de la multitude. La Médecine n'est pas plus à l'abri de ce reproche que les autres sciences; mais nous

---

(*a*) Telliamed. Préface.

ne devons point ici tirer la même conſéquence ſur le traitement que nous ont laiſſé nos aïeux, puiſque ce n'eſt qu'après un mûr examen ſur des Obſervations très-ſures, ſur des faits dont on ne peut conteſter la vérité, que les plus grands hommes ont ſuivi la route que l'expérience leur a tracée : car autant des Obſervations faites avec exactitude ſervent à guider ſurement dans l'exercice de la Médecine, autant des Obſervations faites avec négligence ou dans un eſprit de ſyſtême, ſont-elles capables d'induire en erreur.

Tels ſont, Monſieur, les ſentiments des Auteurs; ils décident tous qu'il faut fortifier les malades, & non pas les affoiblir. Je finis cette courte, mais exacte enumération, par le ſentiment de M. Tralles, qui dit (*a*) : La ſource des maux hypocondriaques ne vient que d'une foibleſſe

(*a*) Uſus opii, l. c. page 42.

du ventricule & des inteſtins, du peu d'énergie & de force du mouvement périſtaltique. *Ipſa radix à quâ omnia incommoda hypocondriaca prognaſcuntur, eſt tonus dejectus ventriculi & inteſtinorum, motuſque horum viſcerum periſtalticus, ſegnis & inordinatus.*

Quoique telle ſoit la pratique des Auteurs les plus célebres, je conviens, Monſieur, avec vous, qu'il ſeroit imprudent, & même dangereux, de donner les mêmes remedes à tous les malades : la conſtitution particuliere, l'âge, les forces, le ſexe, & ſur-tout la cauſe qui produit la maladie, & qui eſt ſouvent très-oppoſée, exigent des remedes différents. N'ayant rien avancé de contraire aux regles de la Médecine, je ne me démens point, & je ſoutiens que le même remede ne peut jamais être le ſeul moyen curatif chez tous les hommes, même attaqués de la même maladie, & à plus forte raiſon aujourd'hui où preſque toutes les maladies ſont rangées dans la claſſe des vapeurs; mais on

peut dire, en général, que la plupart de ces malades ont beſoin des fortifiants: l'expérience eſt trop ancienne, trop commune, & elle dépoſeroit contre nous.

L'uſage continué des humectants & ſur-tout des bains ne peut qu'être pernicieux, je vous le répete encore: combien de poitrines délicates, d'eſtomacs foibles, de digeſtions abolies ne voyons-nous point par leur uſage trop répété? Le nombre des victimes eſt devant nos yeux (*a*); elles doivent nous convaincre: je l'ai vu, & je vous l'aſſure par ma propre expérience, à laquelle je joins celle des plus grands Praticiens. L'amour du vrai me domine plus que perſonne, & je crois qu'il me ſeroit plus glorieux de me rétracter pour la vérité, que de ſoutenir l'erreur. Mais,

(*a*) " Notre Médecin d'Arles s'égare juſqu'au point de ne pas craindre d'avancer qu'il a des victimes de la nouvelle méthode ſous ſes yeux; mais il ne les cite pas. Croira-t-on cette impoſture ſur la parole de celui qui la profere? "

puisque vous me demandez des Observations, rappellez vous celle que cite M. Raulin (*a*) : Il n'y a que peu de temps, dit-il, que je faisois des remedes à une Dame, pour des vapeurs qui la fatiguoient cruellement : je lui ordonnai une certaine quantité de bains ; elle avoit la précaution de demeurer deux heures dans chacun, pour abréger le temps de leur usage. Elle se persuadoit qu'en doublant le temps ordinaire pour chaque bain, un en vaudroit deux, & que par ce moyen, elle seroit plutôt délivrée de cette sujétion. Peu de jours après, cette Dame m'écrivit qu'il lui étoit survenu des douleurs de tête, de poitrine, & une toux fréquente avec fievre ; je la priai de m'instruire de quelle façon elle avoit pris les bains : elle m'avoua sa faute, j'y portai les remedes convenables ; elle guérit peu de temps après.

Les bains peuvent être quelquefois utiles, j'en conviens ; mais il seroit

(*a*) Sect. 3. chap. iij. page 355.

toujours très-dangereux de les porter trop loin. Combien de malades, en effet, dont on adoucit les maux, ſans eſpérer de les guérir jamais, qui ne doivent les triſtes jours qu'ils coulent, qu'au long uſage des bains & des humectants ? Je n'ignore cependant point, Monſieur, que l'eau froide ou à la glace ſoit un tonique, & que chaude elle ſoit le plus grand humectant ; mais ce tonique eſt dangereux. Comment d'ailleurs concilier la cure du racorniſſement ou de l'éréthiſme des nerfs qui exigent des humectants, à la faveur de ce terrible tonique ; & comment guérir les malades foibles & languiſſants avec des humectants ? Cette ſolution eſt au-deſſus de ma ſphere ; & vos lumieres, je crois, me feroient d'un grand ſecours.

Vous avez peut-être lu l'Ouvrage de M. Lorry ; les ſages précautions qu'il recommande dans l'uſage des bains & des humectants ; les cas où les toniques ſont d'un grand ſecours, où les humectants feroient dangereux : cet Ouvrage, auſſi ſavant qu'exempt de

préjugé, mérite la plus grande attention de la part des Médecins.

Vous me demandez des cures faites à la faveur des ſtimulants ; je n'ai point parlé des ſtimulants hors du paroxiſme : j'ai recommandé des toniques, des remedes qui fortifient & non pas qui irritent puiſſamment ; je vous rends trop de juſtice, pour vous ſoupçonner d'ignorer les qualités différentes des toniques, des ſtimulants, des attractifs, &c.

Je n'ai pas cru devoir vous donner des obſervations qui me ſoient propres, quoique l'expérience m'en ait fourni, même pendant que j'exerçois la Médecine en Province (*a*) :

(*a*) " Notre jeune Médecin veut ici nous „ faire entendre qu'il écrit de la Capitale où „ il pratique ; ce fait eſt auſſi inconnu que „ ceux que ſon expérience pourroit fournir : car depuis cinq ou ſix ans qu'il eſt „ ſorti de l'Ecole, il n'eſt connu à Arles „ que pour le correſpondant du ſieur Keiſer ; „ &, puiſqu'il faut tout dire, c'eſt avec „ regret que je révele ici qu'il a eu trois

les cures des Auteurs que j'ai cités ſont trop authentiques, & ces grands maîtres ſont trop reſpectables, pour avoir beſoin de mon ſuffrage. Permettez donc, Monſieur, que je vous y renvoie; vous ne les ſoupçonnerez peut-être point de partialité.

L'étendue & l'importance d'une profeſſion auſſi noble & auſſi utile doivent exciter l'émulation, intéreſſer la conſcience & la probité de tout homme religieux & bon citoyen. J'ai beaucoup loué le zele de M. Pomme dans mes réflexions; je le loue encore aujourd'hui: il eſt glorieux de voir des Médecins Obſervateurs. Pluſieurs voient les malades ſans voir les maladies: l'humanité doit beaucoup au zele, à l'attention & aux recherches de mon Confrere; ainſi, je le répete encore aujourd'hui, que,

---

„ adjoints pour la compoſition de ſes deux „ lettres, dont l'un des trois eſt un Apo- „ thicaire d'Arles. On ſaura auſſi que l'éloge „ du *caſtoreum* & du *galbanum* appartient à „ ce dernier. „

quoique sa méthode soit trop générale, elle n'en est pas moins louable.

Telles sont, Monsieur, les raisons que j'avois à vous alléguer : je vous prie de croire que ma façon de penser est permanente, les Auteurs & l'expérience m'autorisent à cet égard ; mais, quoique fondé dans mes réflexions, je vous avertis que je ne reprendrai plus la plume sur cette matiere : le procès est instruit ; c'est au Public à prononcer.

J'ai l'honneur d'être, &c.



RÉPONSE

DE M. PAMARD,

Chirurgien à Avignon, à la lettre de M... Médecin à Arles, insérée dans le Journal de Médecine du mois de Juin de cette année 1766, *page* 526.

VOUS vous trompez, Monsieur, le procès n'est pas encore instruit : votre vaste érudition n'a pas éclairci le point essentiel ; c'est ce qui m'engage de revenir à la charge, & de vous demander une seconde fois des Observations par lesquelles vous puissiez me prouver que, dans les affections vaporeuses, la tension des nerfs & leur relâchement agissent de concert ; ce qui résoudra le problême. J'avois pris la liberté de vous demander pour cela une cure faite par des stimulants ; je me rétracte

aujourd'hui, pour vous faciliter les moyens de me répondre ; car le silence que vous vous proposez de garder dorénavant, semble annoncer que vous renoncez à la victoire. C'est sur les toniques seuls que je me retrancherai : ayez donc la complaisance de présenter au Public impartial une cure bien constatée, opérée par ce double secours, je veux dire (l'humectant & le fortifiant) ; & je dirai ensuite, après vous, *que l'étendue & l'importance d'une profession aussi noble doivent exciter l'émulation, intéresser la conscience & la probité de tout homme religieux & bon citoyen.* C'est en cette qualité que j'ai cru devoir publier les Observations que j'avois faites d'après le système de M. Pomme : l'amour de la vérité m'y a conduit, & le même sentiment m'y soutient, puisqu'une expérience constante & dépouillée de tout préjugé m'en prouve l'excellence chaque jour. Vous me citez des Auteurs respectables ; mais vous passez sous silence tous les moyens de guérison qu'ils emploient,

tant ſoit peu relatifs à ceux que M. Pomme & ſes proſélytes reconnoiſſent pour ſpécifiques dans la cure des affections vaporeuſes, tels que les anodins, les délayants, les bains, les lavements, les fomentations, &c.

Ces remedes ſont cités avec éloge dans tous ces Auteurs : il me ſuffira de vous citer celui qu'Etmuller fait du petit lait, dans ſa diſſertation ſur la douleur hypocondriaque, page 626. L'uſage du lait, dit-il, eſt ſuſpect; mais, ſi on en ſépare la partie butyreuſe & caſéeuſe, le *ſerum* ou petit lait, qui reſte, ſera un remede admirable pour le mal hypocondriaque.

Qui de nous deux, Monſieur, procede plus réguliérement? vous donnez des raiſons, & moi des faits; c'eſt à regret que vous vous obſtinez à fermer les yeux, tandis que, ſuivant à la lettre la théorie & la pratique de M. Pomme, non-ſeulement je vois clair, mais je rends l'uſage des yeux à pluſieurs perſonnes qui en étoient malheureuſement privées : en voici une nouvelle preuve.

L'épouse de M. Bagnoly, Docteur en Droit & Juge de notre ville, âgée d'environ trente ans, pâle en couleur, d'un tempérament délicat, & sujette aux vapeurs, fut attaquée à la suite de sa premiere couche de maux d'estomac, de coliques, de suffocations, de tiraillements dans tous les membres, avec des douleurs à lui faire jeter les hauts cris; des frissons, la fievre par intervalle, & des insomnies cruelles. Ces accidents dépendoient de la nourriture trop succulente dont elle fit usage par préjugé, pour réparer plutôt ses forces, autant comme du lait qui, mal élaboré, dans les premiers temps, par l'érétisme, & dont le cours avoit été suspendu par les premiers accès, infectoit encore la masse des humeurs après un mois, & concouroit au désordre général. Tel étoit son état, lorsque je fus appellé auprès d'elle dans le mois d'Août 1764 : les yeux étoient affectés, elle ne pouvoit plus supporter la plus foible lumiere sans douleur & sans trouble ; l'axe de la

vue étoit inégal ; une des deux prunelles montoit, & l'autre descendoit ; les objets paroissoient doubles & confus ; & enfin les deux paupieres supérieures étoient tout à fait affaissées sur le globe des yeux : c'étoit bien un strabisme hystérique, d'inégale hauteur, des plus compliqués. Mais l'exemple de la guérison de M. Boin, Secretaire de l'Intendance de Lyon, dont j'ai fait l'histoire (Journal de Juillet 1765, page 63) & qui par parenthese est l'objet de la dispute ; cet exemple étoit, dis-je, trop satisfaisant pour ne pas porter le pronostic le plus assuré de guérison, si la malade étoit docile au même traitement. L'eau de poulet froide devint sa boisson ordinaire, elle en buvoit douze ou quinze livres dans les vingt-quatre heures : les lavements froids furent souvent répétés, elle en prenoit au moins cinq ou six par jour, & surtout dans le temps qu'elle se sentoit le plus fatiguée par des accès de vapeurs ; j'ajoutai à cela quarante bains domestiques dans l'eau de rivie-

re, agréablement froide, & que l'on rafraîchissoit encore peu à peu, dans l'espace de trois heures qu'elle y restoit chaque jour. Dans le même temps on lui appliquoit sur la tête des linges trempés dans l'eau froide, que l'on renouvelloit dès que le linge s'échauffoit tant soit peu; & ces remedes étoient aidés d'un régime doux & des plus légers: car dans les premiers jours du traitement, la crême du riz, cuite à l'eau, étoit toute sa nourriture; on ne l'augmentoit qu'à mesure que les symptomes perdoient de leur intensité: ces seuls humectants rendirent le véhicule aqueux & mucilagineux qui manquoit aux humeurs; tous les symptomes s'appaiserent dès les premiers huit jours du traitement, les paupieres reprirent leur ressort, le strabisme cessa, toutes les fonctions rentrerent dans leur devoir; & cette Dame recouvra, en même temps, la santé, la vue & l'embonpoint.

Dans le cours de sa maladie, elle eut fantaisie de manger des concombres farcis au gras: s'étant livrée à

ſon appétit, elle eut une indigeſtion & la diarrhée. M. Gaſtaldy, célebre Médecin de notre ville, ne voulut point permettre le moindre purgatif, pour ne pas perdre l'avantage de cette imprudence : ce fut la détente des ſolides qui ſoutint l'évacuation; elle fut tantôt bilieuſe, ſéreuſe, grumelée & de pluſieurs couleurs, ce qui abrégea infiniment la cure : les bains furent ſeulement ſuſpendus pour quelques jours, ainſi que dans le temps des regles qui s'annoncerent & finirent ſans orage; ce qui n'étoit pas arrivé à cette Dame, dans des temps plus reculés.

Voilà deux fois le même cas, c'eſt-à-dire le ſtrabiſme connivent hypocondriaque, & le ſtrabiſme d'inégale hauteur, hyſtérique compliqué : à l'un l'affaiſſement de la paupiere ſupérieure de l'œil droit ſeulement (voyez le Journal de Juillet 1765 cité); à celui-ci, l'affaiſſement des deux paupieres, ſymptomes de paralyſie, & cependant décidés convulſifs & dépendants de l'éréthiſme. A en juger

par le ſeul effet des humectants ; n'eſt-il pas démontré que, par la criſpation ſpontanée des filieres des nerfs, autant que par l'acrimonie des ſucs dans les deux cas, tant dans les nerfs des paupieres, que dans ceux des muſcles oppoſés à l'endroit où tournoient les prunelles, le fluide nerveux ne pouvoit pas y couler ? & delà le relâchement des muſcles, & la privation du mouvement. Croiriez-vous qu'il y eût tant de paralyſies incurables, ſi, ayant égard à la cauſe qui les procure, on avoit recours aux ſeuls humectants ? Je ne ſortirai pas de ma ſphere, je m'en fais une loi ; mais lorſque, dans ma pratique, je reconnoîtrai l'éréthiſme, je le combattrai avec ſuccès, par les ſeuls humectants, juſqu'à ce que le relâchement s'annonce : c'eſt ainſi que je me ſuis expliqué dans le Journal d'Octobre 1765, page 425 : voilà mon ſentiment, & des faits authentiques ; mais que dois-je penſer, quand vous oſez aſſurer que vous connoiſſez *nombre de malheureuſes vic-*

times

times de la nouvelle méthode que nous avons, dites-vous, ſous nos yeux? Pour le coup, Monſieur, c'en eſt trop : il ne ſuffit pas d'indiquer vaguement des faits ; il faut mettre le lecteur impartial en état de les apprécier & ſur-tout d'en reconnoître la vérité.



LETTRE
DE M. DEJEAN,

Médecin à l'Abbaye du Bec en Normandie, sur une affection vaporeuse, guérie par le quinquina.

MONSIEUR,

J'AI lu avec d'autant plus de satisfaction, dans votre Journal du mois de Mai, une Lettre sur les vapeurs, par M. Coste, que j'ai employé avec le même succès sa méthode thérapeutique ; l'Observation ci-dessous en est une preuve non équivoque.

Mlle. M***. âgée de vingt-huit ans, d'un assez bon tempérament, éprouva vers le commencement d'Avril 1762, une toux férine & quinteuse, avec oppression & étouffement : les accès étoient très-fréquents, & si violents, que l'on craignoit à tout

instant pour sa vie. Après un sérieux examen, j'ordonnai la saignée, tant pour prévenir la rupture de quelque vaisseau, que pour rendre la circulation plus uniforme, en diminuant la trop grande tension des solides.

Cette saignée rendit plus supportable les accès, qui se soutinrent cependant à peu-près les mêmes pendant trois mois, malgré l'usage des adoucissants, des délayants légérement diurétiques, & des minoratifs les plus doux, après avoir fait précéder un vomitif, ayant eu lieu de soupçonner le foyer de la maladie dans les premieres voies.

Galien a eu bien raison de dire (*a*) que la passion hystérique n'a qu'un nom, mais qu'elle renferme des symptomes bien différents & en très-grand nombre ; puisqu'à ceux énoncés ci-dessus se réunirent les lassitudes spontanées, les convulsions avec étranglements, le croacement ou cri des Gre-

(a) *Hystericam passionem unum quidem nomen esse, varia tamen & innumera accidentia sub se comprehendere.* Gal. Lib. 6, de Loc. Affect. cap. V.

nouilles, le hoquet, l'aphonie, l'enrouement, l'abdomen météorisé avec tension, des douleurs insupportables dans le creux de l'estomac, & dans les parties précordiales, enfin dans les muscles quarrés situés à la partie postérieure de la tête.

L'intermission de ces redoublements étoient fort prochaine au commencement; elle devint ensuite quotidienne, double tierce, & enfin tierce. Quel remede devois-je opposer? Ce furent les bains, les aqueux, les eaux minérales acidules, le petit lait avec le muguet & le souci, & la liqueur minérale anodine d'Hoffman. Je me suis apperçu d'un assez bon effet du remede de cette bonne femme, dont parle Riviere dans sa Pratique de Médecine.

Je lui permettois une ample boisson d'eau dans les paroxismes; & dès qu'elle se précipitoit par les urines, le calme succédoit aux plus vives angoisses.

Par tous ces remedes suivis & administrés très-scrupuleusement pendant dix mois, n'obtenant qu'une cure palliative, je m'imaginai de tourner mes

vues sur la mauvaise constitution de l'estomac, sur ses crudités & coctions vicieuses, auxquelles Higmore, Galien, &c. attribuent la principale cause de cette maladie. Quel médicament aurois-je pu trouver qui fût plus propre à remplir mon indication que l'écorce du Pérou, sur-tout en rapportant à la contraction spasmodique du genre nerveux, au temps périodique des fievres intermittentes, le paroxisme des affections hystériques? Dans cette perspective, je soumis ma malade à l'usage d'une teinture faite avec trois gros de quinquina que je faisois bouillir dans trois verres d'eau, jusqu'à la réduction de deux verres, à prendre soir & matin. Dès le premier jour l'accès fut moins long & moins violent: ensuite l'intermission, de tierce qu'elle étoit, devint octave; & enfin la déclinaison des symptomes fut toujours en raison réciproque de l'intervalle des paroxismes. J'ose avancer, Monsieur, qu'en moins d'un mois & demi, cette Demoiselle n'eut presqu'aucun ressentiment de sa maladie, & qu'elle fut

guérie en peu de temps ; mais elle continua de faire usage de sa teinture pendant plus de trois mois.

Quoique mon observation n'offre rien de nouveau, j'ai cependant cru devoir vous en faire part (*a*).

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Journ. de Méd. Août 1766. Pag. 135.



LETTRE DE M. POMME, A M. DEJEAN,

Médecin à l'Abbaye du Bec en Normandie, en réponse à celle qu'il a publiée dans le Journal de Médecine du mois d'Août, sur une affection vaporeuse, guérie par le quinquina.

MONSIEUR,

VOUS êtes dans l'erreur, & je présume trop bien de votre façon de penser, pour ne pas me persuader que vous serez bien aise qu'un Confrere aussi zélé que vous paroissez l'être pour le bien de l'humanité, vous l'apprenne. Votre observation en faveur du quinquina ne prouve rien; si ce n'est que les accidents vaporeux, survenus chez le malade que vous citez, sont du caractere de ceux que l'on appelle

accidentels, & pour parler notre langage, symptomatiques; & alors sont-ils soumis à la premiere cause qui les fait mouvoir? Il y avoit chez votre malade une matiere étrangere qui donna lieu primitivement à la toux convulsive. Cette matiere occupoit alors l'estomac & les intestins; agitée & mise en jeu par l'émétique & les minoratifs, elle passa dans le sang, elle procura des accès de fievre quotidienne, tierce & double tierce, qui vicierent toujours plus les sucs digestifs & entretinrent ainsi la fievre, en lui donnant un nouveau foyer. C'est cet émétique & les minoratifs qui compliquerent cette fievre de spasme; aussi avez-vous vu qu'après leur action, il s'ensuivit des *lassitudes spontanées*, *des convulsions avec étranglement, le croacement ou cri de grenouilles, le hoquet, l'aphonie, l'enrouement, l'abdomen météorisé avec tension, des douleurs insupportables dans le creu de l'estomac, dans les parties précordiales, enfin, dans les muscles quarrés situés à la partie postérieure de la tête.*

Ces ſymptomes vaporeux étoient donc ſecondaires : l'activité de la matiere fébrile les a entretenus, juſqu'à ce qu'ayant été fixés, elle a ceſſé de réveiller les ſpaſmes. La méthode aqueuſe devoit donc être ici inſuffiſante, mais jamais inutile & contraire; puiſque vous avez vu que *la copieuſe boiſſon d'eau tiede vous a ſervi pour calmer les ſpaſmes*. Le quinquina étoit très-indiqué : vous l'avez employé en maître de l'art, ce en quoi vous êtes très-louable; mais n'en devenez que plus circonſpect ſur ſon uſage: je prends la liberté de vous donner cet avis, en vous jurant que je recevrai toujours très-favorablement ceux que vous voudrez bien me donner à l'avenir, &c. (*a*)

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Journ. de Méd. 8bre. 1766, p. 324.

RÉPONSE
A LA LETTRE
DE M. POMME,
PAR M. DEJEAN,

Médecin à l'Abbaye du Bec en Normandie.

MONSIEUR,

L'OBJET le plus essentiel de notre profession est le soulagement des miseres humaines : comment ne peut-on pas recevoir favorablement tout ce qui peut y contribuer ? La défiance de soi-même est une vertu, la partialité quelquefois un crime : le vrai Médecin, ou l'ami des hommes, doit donc desirer avec ardeur de s'instruire, ou d'être fortifié dans ses sentiments par les avis d'un Confrere aussi sage & éclairé que vous l'êtes ; vrai imitateur du grand Haller dans la Théorie,

& du Pere de la Médecine dans la Pratique.

A travers du nuage que vous avez cru m'avoir induit en erreur ſur le diagnoſtic de la maladie guérie par le quinquina, perçoit quelque rayon de lumiere ſur les ſignes caractériſtiques d'une affection vaporeuſe.

A un pouls rare, petit & preſqu'égal; à une toux convulſive, avec oppreſſion & étouffement qui ſaiſit tout-à-coup & par accès; à l'occaſion de quelque chagrin auquel ma malade ſe livra entiérement & dans un temps périodique propre à ſon ſexe; à tous ces accidents, dis-je, quel genre de maladie reconnoîtra-t-on? Une affection vaporeuſe.

La réunion aux ſymptomes ci-deſſus, des laſſitudes ſpontanées, des convulſions avec étranglement, le croacement, les hoquets, l'aphonie, &c. qui ſe fit trois mois après, & par un retour de la même cauſe, peut-elle être regardée comme ſymptomatique? Qu'il n'exiſtât un vice ſenſible dans les liqueurs, qui ne concourût avec l'irrita-

bilité du système nerveux à produire ces accidents, je n'en disconviens point : *Quid indè ?*

Vous savez mieux que moi, Monsieur, que les passions de l'ame excitent un si grand désordre dans l'économie animale, que toutes les fonctions en sont dérangées ; delà la ruine des coctions, l'épaississement, l'acrimonie des humeurs, enfin leur action désordonnée sur le genre nerveux : il est donc certain qu'on ne guérira point les vapeurs sans remonter aux causes éloignées qui les produisent, parce que ce sont elles qui déterminent la cause qu'on nomme prochaine, dans le sens des Pathologistes, qui consiste dans l'irritabilité (*a*).

Parce que les paroxismes suivoient l'ordre des fievres intermittentes, s'ensuit-il qu'ils étoient fomentés par quelque levain fébrile ? Rien cependant de plus commun à ces sortes d'affections,

---

(*a*) Journal des Savants, Octobre 1758, page *669*.

& j'avoue n'avoir pas envisagé le quinquina dans cette occasion, comme fébrifuge, mais comme antispasmodique ; en restituant aux solides le ton & l'élasticité, qu'une trop grande tension leur avoit dérobé ; après avoir bonifié les coctions, adouci l'acrimonie, fait succéder à l'épaississement la fluidité, à la perte des mouvements réguliers des organes sécrétoires & excrétoires leur rappel, auquel ma malade est redevable de la santé.

Aurois-je encore pris le change sur le diagnostic de l'affection hystérique qui fait le sujet de la relation suivante ?

Il y a quelque temps que je fus prié d'aller en la Paroisse de Calville, Diocese d'Evreux, voir la nommée Calabray, âgée de quarante-sept ans, qui me dit, dès mon arrivée, qu'elle ne croyoit point que sa maladie fût susceptible de guérison, parce que c'étoit du mal qu'on lui avoit donné ; que depuis quinze jours elle sentoit mouvoir une bouteille dans son ventre, qui changeoit même très-souvent de place, sur-tout vers le soir ; qu'elle

montoit dans son estomac, pour lui causer différentes sensations, comme des ris, des pleurs, des craquements de dents (où le trisme); & quelques moments après, ladite bouteille s'élevoit jusqu'à la gorge pour l'étrangler, & que pour lors elle tomboit en pamoison.

Je ne doutai point un instant, que la sensation de la bouteille ne fût illusoire & qu'elle ne fût produite par une contraction successive de differents muscles. Ayant interrogé cette femme sur son évacuation menstruelle, elle répondit ne pas l'éprouver depuis six mois, & que dès ce temps elle étoit indisposée. Je crus devoir rapporter cette maladie à l'*uterus*, & la caractériser par conséquent d'affection hystérique.

Comme elle jouissoit encore d'assez d'embonpoint, malgré les fâcheux accidents qu'elle éprouvoit journellement, je lui ordonnai une saignée, dans le paroxisme même, & un minoratif des moins actifs le lendemain, pour passer delà à l'usage du quin-

quina incorporé dans du miel; & la soumis, *pro potu*, à l'*hydro-saccharum* farineux du D. Bates, qui se fait en mêlant dans une pinte d'eau bouillante une cuillerée à café de farine de froment & une once de sucre royal: ce traitement simple me procura le plaisir de voir affoiblir de jour en jour les accidents qui accompagnoient cette maladie; & en moins d'un mois & demi, ladite bouteille n'eut plus lieu, & son hôtesse jouit d'une parfaite santé.

En réfléchissant sur les différentes propriétés de l'écorce Péruvienne, je me décide de plus en plus en sa faveur, sans cependant prétendre militer contre la méthode aqueuse qui mérite assurément le suffrage des plus grands connoisseurs, & une vive reconnoissance des spasmodiques.

On doit la regarder, sans contredit, comme le calmant le plus déterminé, par la raison des contraires; mais comme il n'est pas prouvé démonstrativement que les nerfs se livrent toujours aux secousses, sans y être sollicités par les fluides, lorsque ceux-

ci éprouvent une dégénération produite par différentes causes, elle ne sera donc pas toujours suffisante, cette méthode aqueuse, pour remplir toutes les indications. Le *quinquina*, par la même raison, subira le même sort; mais il deviendra d'autant plus indiqué, que la marche des maladies suivra celle des fievres périodiques. C'est mon opinion, sans en être esclave: la commune prévaudra toujours à la mienne (*a*).

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Journ. de Méd. mois de Mars 1767, page 231.



RÉPONSE

RÉPONSE
A LA LETTRE
DE M. DEJEAN,
PAR M. POMME.

MONSIEUR,

JE n'aurois rien à repliquer à votre réponſe, ſi je n'y trouvois une contradiction dans l'effet du *quinquina*, qui à votre avis a agi chez votre malade, *en reſtituant aux ſolides le ton & l'elaſticité qu'une trop grande tenſion leur avoit dérobés.* Comment corriger le vice que vous accuſez (la trop grande tenſion des nerfs) par un remede tonique, qui, par ſon effet phyſique, doit les tendre davantage? C'eſt-là ce que j'appelle une contradiction: je préfere d'attribuer au *quinquina* l'action du plus grand fébrifuge, que perſonne ne lui refuſe, & c'eſt en cette qualité qu'il vous ſervit ſi bien chez

la malade dont il s'agit ; car chez elle la complication humorale n'étoit pas équivoque.

Je ne dirai pas de même de la seconde observation que vous me présentez. En l'envisageant telle qu'elle paroît dans votre Lettre, elle me force d'avouer que le quinquina a été pour cette fois le spécifique d'un paroxisme hystérique ; mais, avant de prononcer définitivement sur une matiere aussi intéressante, j'exigerai de vous, Monsieur, un aveu digne de votre probité & du zele qui vous anime. Je vous demanderai donc combien de fois vous avez vu, dans le cours de votre pratique, employer en pareil cas le quinquina avec succès ? Combien de fois vous l'avez vu insuffisant ? combien de fois, enfin, vous l'avez vu contraire, pour ne pas dire meurtrier ? Je n'irai pas plus loin, dans la crainte de vous paroître indiscret. J'attends réponse, & suis avec une considération distinguée, &c. (*a*)

(*a*) Journ. de Méd. mois d'Avril 1767, page 348.

RÉPONSE
DE M. DE JEAN,
A M. POMME,
Sur l'usage des humectants dans les affections hystériques.

MONSIEUR,

PERMETTEZ que je reconnoisse bien moins ma contradiction sur la façon dont le quinquina agit intérieurement, que le peu d'attention qu'il paroît que vous avez fait à ma précédente. Je ne prétends pas qu'il agisse immédiatement sur le systême nerveux, mais qu'après avoir bonifié les coctions, atténué les humeurs, &c. il procure pour lors cette assimilation qui concilie les solides avec les liquides : au reste, je n'ai rien à ajouter à la raison physique que M. Coste a bien voulu publier sur cette matiere (*a*).

(*a*) Journ. de Méd. Mai 1766. page 366 & la suite.

Perſonne ne refuſe aux affections vaporeuſes l'irritabilité pour cauſe prochaine, ainſi qu'aux fievres intermittentes. Mais n'eſt-elle pas miſe en jeu par quelques humeurs peccantes, cette irritabilité qui dans ces occaſions cede au quinquina par les raiſons ci-deſſus? Pourquoi, dis-je, par analogie, les Spaſmatiques n'en retireront-ils pas le même avantage? Je conçois cependant que ce ne ſera qu'autant que l'intermiſſion ſera marquée, & je crois que l'aſſociation des humectants au quinquina (ſur-tout les bains) procurera toujours un très-bon effet.

Que je vous accuſe, Monſieur, combien de fois ai-je employé l'écorce Péruvienne en pareil cas & avec ſuccès? Deux fois; combien de fois l'ai-je vu inſuffiſante? Une; combien de fois l'ai-je vue contraire? Jamais (*a*).

J'ai l'honneur d'être, &c. (*b*)

(*a*) " M. Dejean reconnoît enfin la complication ,, humorale évidemment caractériſée par l'inter- ,, miſſion des paroxiſmes, & il convient avec moi ,, qu'en employant le quinquina en pareil cas, il ,, faut l'aſſocier aux humectants pour en corriger ,, l'action & prévenir ſes effets. ,,

(*b*) Journal de Méd. mois de juillet 1767. p. 38.

OBSERVATION

Sur une eſpece particuliere de Vapeurs, par M. Dablain, Médecin à Douay.

JE ſuis appellé, le trois Mai de cette année 1766, chez la nommée Delcourt, Lingere en cette Ville de Douay en Flandre, âgée d'environ quarante-quatre ans, d'un tempérament phlegmatique, mais d'une conſtitution grêle, délicate & facile à émouvoir, diſpoſée au ſcorbut dont elle ſembloit menacée depuis long-temps.

Elle me dit être tombée la veille en de grandes foibleſſes, accompagnées de cardialgies & de vomiſſements violents; que depuis quelque temps elle avoit entiérement perdu l'appétit, & ſe trouvoit la bouche mauvaiſe; qu'il lui reſtoit encore des nauſées; que cependant elle étoit bien, en comparaiſon de la veille, & que le beſoin de purger lui ſembloit cauſer toute ſa maladie.

Je lui tâtai le pouls, il étoit foible & mol ; j'examinai l'état de la bouche & de la langue, celle-ci étoit fort chargée : les dents étoient mal-propres, & les gencives, très-pâles, laissoient au moindre attouchement échapper des gouttes de sang ; ce qui ne l'effrayoit point, parce qu'elle les avoit ainsi depuis long-temps. J'examinai le reste de la bouche & du corps, sans y découvrir aucune marque plus décidée du scorbut. Je m'informai de sa maniere de vivre, des maladies auxquelles elle avoit été sujette, & des circonstances qui regardent le flux périodique. Elle vivoit frugalement, usoit d'aliments sains, prenoit quelquefois du café, mais sans habitude & sans excès ; faisoit peu d'exercice, s'étoit bien portée depuis une fievre dont elle avoit été prise il y avoit quinze ans : à l'égard des menstrues, la source sembloit vouloir s'en tarir ; elles souffroient quelque retardement depuis un certain temps, mais il n'y avoit eu aucun dérangement les deux derniers mois, & ce flux venoit de cesser.

Je crus comme elle qu'il suffisoit de nettoyer les premieres voies, pour prévenir les attaques qu'elle venoit d'essuyer. Je l'eus fait le lendemain par un léger vomitif, si sa répugnance invincible pour ces remedes, à cause des accidents qu'elle m'assura lui être survenus, même à la suite des plus foibles, ne m'avoient forcé de faire choix d'un simple minoratif. Elle le prit le 6 : il ne sembla altérer en rien ni la cause ni l'effet du mal ; car, comme l'avant-veille, les cardialgies, les vomissements, les foiblesses parurent à leur type ordinaire.

Je ne la vis pas ce jour-là : on rapporta au purgatif ces tristes accidents, *mais à tort* ; ils n'étoient que le retour d'un paroxisme dont elle avoit subi la premiere attaque deux jours avant ; on le verra par l'histoire de la maladie. Elle fut assez bien le sept, mangea, but avec moins de dégoût ; je ne la vis pas encore, car elle croyoit la maladie vaincue. Le huit, l'hydre reparut : on me rappella pour la combattre. Je fus pour la premiere fois

ſpectateur de l'ennemi que j'avois à vaincre. Les ſymptomes de la maladie étoient, à quelques nuances près, les mêmes que ceux dont elle m'avoit fait la peinture, & qui, au rapport qu'on m'en fit, l'avoient encore vexée le jour de la purgation. La gorge & le viſage étoit conſidérablement enflés, celui-ci étoit de couleur livide; le pouls étoit ſerré, petit & précipité; un ſentiment de froid ſe faiſoit ſentir dans toute l'habitude du corps: ces ſymptomes étoient joints aux cardialgies, aux vomiſſements, aux foibleſſes.

Un peu revenue de cet état, elle ne répondoit que par des ſignes qui marquoient que le principal ſiege de ſon mal étoit l'eſtomac qu'elle frappoit pour en marquer la douleur. Je ſoupçonnai cet état vaporeux; mais heureuſement garantie de ce tourbillon trop répandu, qui ne laiſſe voir à pluſieurs que ce genre de maladies, je ne voulus rien hazarder: je l'interrogeai ſur les ſignes que les Auteurs reconnoiſſent unanimement caractériſtiques de cette maladie; je n'en pu tirer

que des réponſes équivoques, la plupart par ſignes, & quelques *non* mal articulés.

Il falloit cependant du ſecours : quel moyen d'en apporter ſans connoître la maladie ? J'interrogeai les aſſiſtants : je cherchai de ceux avec qui elle vivoit des lumieres que je ne pouvois eſpérer d'elle-même ; j'apprends qu'elle avoit été autrefois ſujette aux vapeurs. J'examine derechef la malade, je redouble mes attentions, je rapproche & rapporte au cas préſent l'image de différentes hyſtériques confiées à mes ſoins ; j'en fais la comparaiſon, je joins à ces réflexions la circonſtance de l'âge ; & après ce mur examen qui ne me laiſſoit plus lieu de douter du caractere de cette maladie, & l'attention réfléchie de ſa complication, de la nature du ſujet, &c. je n'héſitai point de lui faire prendre une potion légérement cardiaque & anti-hyſtérique, compoſée d'eau de tilleul, d'eau de Méliſſe ſimple, de ſyrop de pivoine & d'armoiſe, le tout en proportion convenable à prendre d'heure en heure par cuillerée.

Je suivis ce jour-là la maladie de fort près. J'eus la douce satisfaction de voir les accidents céder manifestement aux remedes que j'employois, l'accès finit vers le soir & fut emporté par une légere sueur, comme il avoit commencé par un simple sentiment de froid. Le lendemain neuf, il ne restoit plus d'autres marques d'incommodités qu'un peu de foiblesse : la malade auroit pu manger, ce qu'elle ne fit pas cependant par précaution ; car elle craignoit n'avoir essuyé ce nouvel assaut du jour précédent que pour l'avoir fait la veille. Elle se contenta pour toute nourriture d'un peu de bouillon corrigé du suc de citron, & de vin trempé de trois parties d'eau. Je fus alors bien assuré que cette maladie avoit une apyrexie marquée ; je la caractérisai du nom de *fievre hystérique intermittente* : je n'employai cependant point encore ce jour-là le remede que je croyois propre à en attaquer le fond ; aussi les accidents reparurent-ils le lendemain dix, avec autant de férocité ; j'ajoutai à la potion que j'avois ordonnée les gouttes

anodines & la teinture du caſtor qui calmerent puiſſamment ; j'en fis faire uſage comme dans l'accès précédent, & ce dernier fut beaucoup plus court : la ſueur y mit fin plus promptement.

Je crus le dix, qui étoit le jour d'intermiſſion, devoir attaquer la ſource du mal. Le quinquina me parut propre à cet effet ; je l'ordonnai à prendre quatre fois par jour à la doſe d'un ſcrupule. Cette pratique fut couronnée du plus heureux ſuccès ; car le onze l'accès ne montra que ſon ombre, & n'annonça, pour ainſi dire, que le jour où il avoit coutume de venir ; ainſi l'uſage du quinquina ne fut-il pas interrompu. J'ordonnai des aliments ſolides ; la malade les digéra parfaitement & ſe trouva très-bien. Le douze, jour ordinaire d'intermiſſion, fut des plus heureux, l'appétit des meilleurs. La digeſtion ſe fit bien, la langue étoit belle, le ventre libre (*a*) : l'urine avoit une couleur citrine, l'excrétion n'en

(*a*) Il faut remarquer que chaque priſe de quinquina lui procuroit une ſelle.

étoit ni trop ni trop peu abondante. J'augmentai alors les doses de quinquina de six grains ; la maladie disparut entiérement, & le treize fut sans aucune trace d'accès.

Comme je cessai de voir la malade, je lui recommandai l'usage du quinquina, continué au moins pendant une quinzaine ; mais rétablie, elle négligea mes conseils, & son indocilité lui coûta, après trois semaines de tranquillité, le retour de quelques paroxismes pour lesquels elle me fit rappeller.

Je courus de nouveau au quinquina ; la malade plus docile en fit un plus long usage : elle jouit depuis ce temps d'une bonne santé (*a*).

(*a*) " L'attaque de M. Dablain paroît vive au „ premier coup d'œil ; mais en l'analysant on y „ trouve des complications réelles & des con- „ tradictions. Ces complications sont un tem- „ pérament phlegmatique disposé au scorbut ; „ la langue fort chargée & une matiere fébrile „ qui procuroit les accès hystériques, que M. „ Dablain appelle avec raison *fievre hystérique* „ *intermittente*. Quant aux contradictions, les „ voici : les émétiques & les purgatifs augmen-

REMARQUES

Sur les mauvais effets de l'abus que l'on fait du quinquina dans le traitement des fievres intermittentes ; maladie endémique à Berre en Provence, avec des observations sur une maladie épidémique qui a régné pendant deux ans dans le même pays ; où l'on a joint une observation particuliere sur une fievre maligne de la même épidémie, accompagnée des accidents les plus terribles, guérie par l'application du bain froid qu'un accident procura. Par M. Goirand, Chirurgien à Berre en Provence.

LES fievres intermittentes, qui sont endémiques dans le pays où j'habite, par les infections que fournissent dans l'air qu'on y respire, le voisinage

„ terent les paroxismes, de l'aveu de M. Dablain ; mais par respect pour ces poisons, il „ prouve *que c'est à tort qu'on leur attribua la* „ *violence des accidents*, lesquels, selon lui, „ n'étoient que le retour d'un paroxisme ; &

d'un étang considérable, & les marécages qui l'entourent, nous ont toujours paru nous préserver de certaines maladies plus fâcheuses (*a*), & des épidémies qui passent quelquefois dans les villages circonvoisins. L'observation semble si bien là-dessus confirmer nos idées, que les fievres intermittentes n'ayant pas été si nombreuses que d'ordinaire, pendant les étés de 1762, 1763, 1764, (par des causes dont la recherche ne doit point m'occuper ici) nous n'avons point été exempts d'une épidémie qui a ravagé certains quartiers de la Provence. Cette épidémie a régné ici pendant environ deux

„ si un autre paroxisme finit ensuite au temps „ prescrit, il en attribue la cessation à la potion „ anti-spasmodique, ce qui est inconséquent, „ puisqu'il faut absolument convenir que, si la „ potion anti-spasmodique a eu raison, l'émétique a eu tort; ou, si l'on veut, ils ne seront „ pas plus capables l'un que l'autre. Quant à „ l'effet du quinquina, il me paroît qu'il étoit „ trés-indiqué, puisqu'il y avoit chez la ma- „ lade citée une matiere fébrile à évacuer & „ à fixer. „

(*a*) Des fievres putrides & malignes.

ans, & ſemble n'avoir pu diſparoître entiérement que par le retour de nos fievres intermittentes, dont le nombre a été ſi grand pendant tout l'été dernier, qu'il y a bien peu de nos habitants qui n'en aient été atteints.

Cette eſpece de fievre, lorſqu'on ne la fixe pas trop tôt par l'uſage du ſpécifique connu, ou qu'elle ne dégénere pas par tout autre mauvais traitement, doit être regardée comme un véritable préſervatif.

Mais malheureuſement, comme elle eſt ici fort commune, tout le monde veut ſe mêler de la guérir, & la mauvaiſe méthode qu'on emploie pour y réuſſir, eſt cauſe que l'on voit ici beaucoup de gens pâles, jaunes, bouffis, cachectiques, obſtrués, hydropiques, &c. Ceux-ci, loin de trouver dans les fievres d'accès un préſervatif de toute autre, elles les précipitent dans des maladies de langueurs, qui, quoiqu'elles ne tuent pas d'abord, ne conduiſent pas moins vers le tombeau, par un chemin un peu plus long, tous ceux qui ſont les victimes de leur mauvaiſe conduite.

L'abus que l'on fait du quinquina, & l'excès contraire où tombent ceux qui veulent le proscrire du traitement des fievres intermittentes, sont les causes de tous ces désordres & de la mauvaise santé dont jouissent nombre de nos habitants.

Les uns précipitent leurs guérisons en se livrant trop tôt à l'usage du quinquina, sans faire précéder les préparations nécessaires : ils ne se purgent qu'imparfaitement, ou ils ne le font pas du tout ; & le quinquina, qu'ils prennent d'abord à grande dose, ne sauroit opérer une guérison durable. Cette admirable écorce fixe d'abord à la vérité les accès de fievre ; mais elle ne les arrête que pour un temps ; elle ne fait qu'assoupir la matiere fébrile sans l'expulser, les malades n'éprouvent qu'un soulagement passager : la matiere fébrile se remet facilement en jeu, dès que l'action du quinquina cesse ; la fievre revient par le moindre écart dans le régime, & les malades recommencent à nouveaux frais l'usage de la poudre spécifique ; ou, ce qui n'est

pas

pas moins ordinaire, il arrive que ceux qui abusent ainsi de ce remede, qui mérite tant d'éloge en Médecine entre les mains de ceux qui savent s'en servir; il arrive, dis-je, qu'il reste aux malades, après leurs guérisons apparentes, une fievre lente qui les mine sans cesse; les digestions se vicient, le chyle qui en résulte n'a plus les qualités requises pour réparer les pertes du corps; la transpiration & quelquefois les sueurs sont abondantes sur-tout pendant la nuit, la partie la plus fine des humeurs se dissipe; la lymphe & le sang s'épaississent ou se décomposent; la circulation se ralentit ou se précipite: delà naissent les stases, les embarras ou la cachexie, les obstructions, les hydropisies, le marasme, &c.

Les autres, ceux qui par un excès contraire proscrivent de leurs traitements cette écorce précieuse (*a*), s'exposent encore à de plus grands dangers, en se livrant avec plus de con-

(*a*) Dans le préjugé où ils sont que le quinquina affoiblit l'estomac,

fiance aux remedes des Charlatans & des bonnes femmes, ou en mangeant sans réserve tout ce que le goût le plus dépravé peut leur faire desirer.

Il n'en est pas de même de ceux qui, en ne voulant pas se soumettre à l'usage du quinquina, ne font pas au moins d'autres remedes, & qui s'en tiennent au seul régime: j'en ai vu parmi ceux-ci guérir par la seule dépuration des humeurs qui se fait pendant la fievre; mais, comme les efforts de la nature ne sont pas toujours suffisants pour se débarrasser de la matiere morbifique, & qu'on a vu nombre de ceux qui suivent cette route tomber dans de grands inconvénients, ce moyen de guérir n'est point à conseiller.

Il est une méthode sure, simple, & qui manque bien rarement: c'est de commencer par faire une ou deux saignées, selon l'âge, les forces, le tempérament du malade, la saison & tant d'autres circonstances; car l'application de ce remede n'est pas toujours nécessaire dans cette maladie, comme se l'imaginent ceux qui font la Médecine

comme un art méchanique, & qui pensent que, pour former un tel ouvrage, il faut toujours & de nécessité appliquer telle piece avant telle autre. On doit ensuite insister sur l'usage des évacuants, & c'est de ces derniers qu'on doit attendre la solidité de la cure; on les choisit parmi la classe des vomitifs & des cathartiques selon les circonstances. Il est rare qu'un seul ne suffise; il n'est jamais indifférent de les pousser plus loin : c'est au Praticien éclairé de les continuer, jusqu'à ce qu'on ait obtenu des évacuations complettes de la matiere fébrile. On peut donner après en toute sûreté le spécifique; & alors une plus petite dose qu'on ne pense suffit pour terminer la guérison des fievres intermittentes. Plusieurs grands Praticiens & les plus fideles observateurs (*a*) ont déjà fait la même remarque. On se trouve toujours bien de faire user aux malades pendant tout le

(*a*) Voyez le précis de la Médecine pratique par M. Lieutaud. *Art. de la Fievre intermittente en général. Page* 55.

cours du traitement d'une tisane délayante, rafraîchissante, prise abondamment : la limonade, par exemple, mérite la préférence lorsque rien ne la contre-indique.

On ne désapprouve point qu'après avoir même fixé les accès de fievre, on prenne pendant trois ou quatre jours une prise de quinquina tous les matins. Cette pratique peut être utile dans beaucoup de cas ; mais je ne puis m'empêcher de m'élever contre ceux qui en recommandent l'usage pendant plusieurs jours, plusieurs semaines & même plusieurs mois, jusqu'à la dose de deux, trois, quatre prises par jour. Ceux qui connoissent les grandes vertus du quinquina, n'ignorent point combien il peut devenir pernicieux, lorsqu'on en prend trop long-temps & en trop grande quantité. Je connois nombre de personnes qui prennent du quinquina depuis trois, quatre, six mois, un an, qui n'éprouvent que des soulagements fort courts : ils portent déjà un teint jaune, pâle ; leurs bas-ventres commencent à durcir ; & il est

à préſumer qu'ils n'obtiendront jamais de ce remede une guériſon radicale, & qu'ils ſubiront le ſort de ceux qui, pour s'opiniâtrer à prendre trop long-temps de cette écorce, meurent obſtrués ou hydropiques, après avoir traîné pendant long-temps des jours triſtes & languiſſants.

Ainſi lorſqu'une once, une once & demie, deux onces tout au plus de ce remede n'ont pas terminé pour toujours la curation des fievres intermittentes, on doit en ceſſer l'uſage, & chercher des reſſources plus efficaces dans les purgatifs réitérés, les diurétiques, les apéritifs; choiſir parmi ces dernieres claſſes ceux qui n'échauffent pas trop; les tempérants, les délayants, les rafraîchiſſants, les dépurants, les amers, tous ceux, en un mot, dont on ſe ſervoit avec ſuccès avant la découverte du quinquina; mais tous ces remedes, quoique bien indiqués, ſont ſouvent infructueux, s'ils ne ſont ſecondés des grands ſecours que l'on tire d'un régime convenable à l'état du malade, ſelon les circonſtances,

dans le détail desquelles les bornes de ces observations ne permettent pas d'entrer.

Le changement d'air, enfin, est quelquefois le seul victorieux, pour tirer des bras de la mort ceux que la mauvaise conduite & l'abus du quinquina ont déja plongés dans les maladies de langueur.

Je ne dissimulerai point que des malades, qui ont été traités par la méthode que j'ai prescrite ci-dessus, n'ont pas été tout à fait exempts de récidive, parce que la cause qui leur avoit procuré les fievres existe dans l'air, jusqu'à ce que nos marécages, inondés au commencement de l'hyver par des eaux fraîches & nouvelles, cessent de nous donner des exhalaisons putrides, âcres, salines. Cette cause, aidée de l'intempérance, peut les produire tant qu'elle existe, lorsque les convalescents s'y exposent un peu trop : ce cas de rechûte est cependant rare, lorsque les malades ont été bien guéris ; & lorsqu'il arrive, il est facile d'y remédier, sans exposer ceux qui ont fait cette faute de régime

aux maladies de langueur où jette la fievre intermittente, abandonnée à elle-même, ou dégénérée par un mauvais traitement : c'est ce que nous tâcherons de montrer dans les suites ; ce que nous aurions actuellement à dire sur les fievres d'accès, ne peut trouver place que dans un traité particulier.

La maladie épidémique qui a régné ici pendant les deux ou trois années, pendant lesquelles nous n'avons pas eu beaucoup de fievres intermittentes, étoit une fievre putride, vermineuse, qui portoit souvent avec elle un caractere de malignité. Elle s'annonçoit par l'accablement de tout le corps, par des frissons, par des maux de tête, d'estomac, par le dégoût, par des envies de vomir ; quelquefois par deux, trois accès de fievre intermittente : j'ai été un de ceux chez qui elle s'est déclarée ainsi. L'insomnie, le délire, l'assoupissement, le météorisme, la constipation, que l'on avoit dans certains cas bien de la peine à vaincre, étoient les accidents ordinaires que nous avions à combattre & le plus à redouter. Elle

se terminoit quelquefois le quatorzieme, mais plus ordinairement le dix-septieme, le vingt-unieme, le trente-unieme; enfin nous en avons vu qui se sont prolongées jusqu'aux cinquantieme jour. J'aurois pu rapporter un exemple de ces dernieres, qui m'auroit fourni le sujet d'une observation bien intéressante, si l'épidémie, qui ne m'épargna point*, ne m'eût fait craindre dans ce même temps beaucoup pour mes jours.

La crise la plus ordinaire par laquelle la nature se débarrassoit le plus avantageusement de la matiere morbifique qui la fomentoit, étoient des déjections séreuses, jaunâtres, bilieuses, vermineuses, extrêmement fétides; elles étoient si abondantes dans certains sujets, qu'elles alloient jusqu'à l'étonnement. Tous ceux, au contraire, chez lesquels le cours de ventre ne se déclaroit pas naturellement, ou auxquels on ne pouvoit pas le procurer par les secours de l'art, étoient exposés aux plus grands dangers. Ceux enfin chez lesquels le cours de ventre

s'arrêtoit après s'être déclaré par quelque écart dans le régime, ou par quelqu'autre cause, étoient enlevés par la mort la plus prompte. Les urines dépo-soient quelquefois sur le déclin de la maladie ; les sueurs étoient rarement critiques. La plupart des malades restoient sourds, imbécilles, stupéfaits sur le déclin de la maladie, & même jusques sur la fin de la convalescence. J'ai vu une femme qui resta folle pendant plus de trois mois après ; l'égarement de son esprit la portoit à dire mille choses ridicules & extravagantes : lorsque je m'approchois d'elle, pour poser ses vésicatoires, elle me disoit qu'elle n'avoit jamais été malade, qu'elle n'avoit point de mal aux jambes, & que je n'avois qu'à sortir de sa maison ; aussi la négligence que nous mîmes dans les pansements de ses vésicatoires les fit dégénérer en ulceres calleux que nous eûmes bien de la peine à guérir, lorsqu'elle eut dans les suites repris l'usage de tous ses sens.

La saignée, dans notre épidémie, ne nous a pas paru être d'un grand

ſecours ; auſſi ne la plaçoit-on que lorſque quelque cas particulier la rendoit indiſpenſable : les émétiques, au contraire, nous offroient des plus grandes reſſources. Le tartre ſtibié en lavage, ou l'ipécacuanha, ſelon les circonſtances, donnés les premiers jours de la maladie, procuroient des évacuations qui nous ont toujours paru fort avantageuſes ; & nous avons conſtamment obſervé que la maladie, dans le cas où il n'étoit pas permis d'en uſer, étoit plus longue & plus orageuſe. Les cathartiques répétés ſouvent dans le courant de la maladie, ſans faire attention ſi la matiere étoit cuite ou crue, nous ont paru indiſpenſables. Le ſéné, la rhubarbe, les ſels neutres, la manne, ſont ceux dont nous avons le plus éprouvé l'efficacité : les tamarins, la caſſe, lorſque la chaleur étoit forte, ou que l'irritation des premieres voies ne nous permettoit pas de nous ſervir des premiers, nous ont été fort utiles ; les contre-vers, donnés ſeuls le ſoir de la veille d'un purgatif, ou aſſociés à ces derniers, produiſoient des bons

effets : le *femen contra*, les fleurs de pêcher, la coralline, l'eau de mercure, font ceux dont nous nous fommes fervis avec le plus de fuccès ; les boiffons délayantes, adouciffantes, telles que l'eau pure, l'eau d'orge, l'eau de riz, l'eau de poulet, prifes abondamment pendant le courant de la maladie, nous ont paru d'une néceffité abfolue ; les lavements toujours néceffaires ; le kermès minéral, donné de quatre heures en quatre heures, à la dofe d'un grain, lorfque la lenteur du pouls, l'affoupiffement & d'autres fignes nous faifoient craindre l'épaiffiffement du fang, nous a produit des effets merveilleux ; l'application des véficatoires, des fang-fues, felon l'exigence des cas, offroient des reffources que nous n'avons jamais rejetées. Nous nous fommes enfin fervis des cordiaux, lorfque la foibleffe nous y forçoit ; mais n'eft-ce pas encore ici en Médecine, fi j'ofe le dire, des remedes dont on abufe un peu trop ? Il ne faut pas être bien verfé dans l'art de guérir, pour fentir que les différentes confections, le

lilium, les esprits, les poudres, les sels volatils des animaux, dont on use si fréquemment, sont des remedes extrêmement échauffants & incendiaires, qui produisent dans notre corps des effets pernicieux & même funestes, si on les donne à haute dose : on prive ainsi, par une pratique meurtriere, ceux qui sont les victimes de l'abus qu'on en fait, des secours & des bons effets que ces mêmes remedes peuvent produire, donnés avec beaucoup de discernement & de modération.

Parmi les observations particulieres qu'auroit pu me fournir notre épidémie, je me borne à celle qui me paroît la plus digne de l'attention des Praticiens.

Le nommé Dominique, Laboureur, âgé de quarante-deux ans, d'un tempérament bilieux, résident à la campagne, à une demi-lieue d'ici, ayant été attaqué le douze Septembre 1764 de la maladie régnante, garda son mal jusqu'à ce qu'il se vît dans un danger pressant, comme font la plupart des Paysans, qui n'appellent bien

ſouvent du ſecours, que lorſqu'il n'eſt plus temps de remédier aux déſordres qu'ont déja produit les maux dont ils ſont atteints. On ne m'appella que le cinquieme ou le ſixieme de la maladie. Je trouvai le malade dans un grand accablement : il avoit la tête douloureuſe, peſante, les yeux rouges, qu'il n'ouvroit qu'avec une certaine peine ; & il étoit beaucoup enclin à un ſommeil que les rêves déſagréables, & un froid qu'il reſſentoit dans l'intérieur du corps interrompoient ſouvent. Il avoit la bouche pâteuſe, amere, la langue chargée d'un limon blanc, qui commençoit à jaunir : il éprouvoit depuis l'invaſion de la maladie, des anxiétés, des maux de cœur accompagnés de friſſons ; la chaleur extérieure étoit pourtant aſſez forte, mais âcre, & la peau ſeche ; le bas ventre dans un état aſſez naturel, la fievre ne répondant gueres à la violence des ſymptomes.

Quoique le temps de placer la ſaignée à propos fût paſſé, je me crus cependant encore obligé d'y recourir,

pour m'oppoſer à l'engorgement de la tête & au delire, qui m'etoient annoncés par des ſignes qui ne trompent pas ſouvent ; mais la ſyncope qui ſuivit de près l'ouverture de la veine ne me permit pas de la continuer, quoique mon intention ne fût pas de la faire bien copieuſe, déjà averti par l'épidémie que l'effuſion du ſang étoit rarement avantageuſe. La purgation me paroiſſoit d'une néceſſité plus indiſpenſable, par les ſignes que j'avois de l'abondance des ſucs viciés, contenus dans les premieres voies, & de leur paſſage dans le ſang, dont les friſſons que le malade éprouvoit ſi ſouvent, étoient vraiſemblablement l'effet. Cela prouve bien combien il eſt important de ne point négliger la purgation dans le commencement des fievres putrides, ou cauſées par la dépravation des humeurs ; on expulſe par ſon ſecours tout à la fois beaucoup de la matiere morbifique, & on empêche qu'elle paſſe en ſi grande quantité des premieres voies dans les ſecondes : outre les évacuations qu'elle procure,

elle dispose toutes les voies dont la nature peut se servir pour la dépuration du sang. « Il ne faut pas attendre » la coction, dit un des plus grands » Praticiens (*a*) : ceux qui en usent » autrement, voient misérablement » périr leurs malades par des inflam- » mations des visceres, malgré les sai- » gnées ; ni se laisser ébranler par l'au- » torité de l'Hippocrate, qui dit qu'il » faut purger les matieres cuites, & » non les crues, à moins qu'elles n'en- » trent en turgescence : ce qui arrive » rarement, car l'observation journa- » liere nous prouve que la matiere mor- » bifique est souvent en turgescence » dans les fievres putrides ; & d'ail- » leurs nous guérissons par notre mé- » thode un plus grand nombre de ma- » lades. » Je me déterminai donc à purger mon malade le lendemain matin ; en conséquence, après l'avoir mis en l'usage d'une tisane appropriée, ordonné un lavement & une potion

(*a*) M. Fises, Traité des Fievres, chap. V. page 95.

contre les vers pour le soir, je recommandai qu'on m'informât de grand matin de l'état où se trouveroit le malade, afin que je pusse lui ordonner les remedes nécessaires à sa guérison. On me répondit qu'oui ; mais on n'en fit rien. J'attendis inutilement tout le jour : ce ne fut que dans la nuit qu'on vint me dire que le malade s'en alloit mourir, & que peut-être je le trouverois mort. Dans de si tristes conjonctures, je me munis d'une potion cordiale, & je partis. Arrivé à la campagne, on me dit qu'il alloit un peu mieux ; je leur demandai ce qui les avoit si alarmés. Ils me répondirent que le malade avoit eu pendant la nuit un grand délire, suivi de défaillance, qui le laissoit pendant plusieurs moments sans donner signe de vie. Je lui fis donner un peu de potion cordiale : il reprit des forces ; & dès qu'il me parut en état de supporter la purgation, je retournai promptement à Berre, pour la lui faire préparer. Ce jour-ci, la femme du malade fut plus obéissante, elle envoya prendre le purgatif;

gatif ; mais mon ordonnance ne fut pas pour cela mieux exécutée. Elle ne fit point prendre la potion à ſon mari, parce que, me dit-elle enſuite, une de ſes voiſines lui avoit dit que tout ce que donnoient les Apothicaires, empoiſonnoit. C'eſt ainſi que les préjugés, qu'enfante la plus craſſe ignorance, deviennent une des grandes cauſes de la dépopulation dans les campagnes, & nous privent de cette partie du peuple ſi précieuſe à l'Etat. L'Auteur (a) de l'avis au Peuple eſt d'autant plus louable, que le principal objet de ſon Ouvrage eſt de s'oppoſer au progrès qu'elle fait tous les jours ; mais, comme les préjugés qu'il veut détruire, exiſtent dans des têtes auxquelles il eſt difficile de faire entendre les bonnes raiſons, & qui, pour la plupart ne liront point ſon Livre, il y a beaucoup à douter de ſon ſuccès. Il faudroit, ce me ſemble,

(a) M. Tiſſot, Traité des maladies les plus fréquentes.

pour parvenir à les détruire d'une maniere plus sure, que tous ceux qui se mêlent de l'art de guérir, fussent animés du bien de l'humanité, & qu'ils s'attachassent tous en particulier à les combattre loin de les respecter ; comme font ceux qui, en voyant des malades, ont des vues que je rougirois d'approfondir. Il seroit d'autant plus important d'obvier à cette cause de la dépopulation, qu'elle subsiste encore si fort dans les campagnes des Provinces, qu'on commence à se ressentir par-tout de la rareté des cultivateurs.

Le lendemain matin, neuvieme ou dixieme de la maladie, je fis prendre moi-même la potion purgative au malade, crainte qu'on ne trouvât quelqu'autre raison de l'en dispenser ; mais la matiere étant alors devenue tenace, elle avoit déjà passé en grande quantité dans le sang. Ce premier purgatif ne produisit pas de grandes évacuations ; & les autres, que je donnai dans le courant de la maladie, lorsque l'état du malade le permettoit, eurent encore

moins d'effets. Les ſymptomes de la maladie devinrent auſſi plus violents : les redoublements, qui allerent en augmentant, obſervoient aſſez l'ordre de la fievre tierce intermittente ; c'eſt-à-dire, que le troiſieme accès répondoit au premier, le quatrieme au ſecond, & ainſi de ſuite. Ce malade, dont la grande foibleſſe m'avoit obligé de recourir aux cordiaux, au commencement de ſa maladie, devint enſuite ſi fort & ſi furieux dans ſon délire, qu'il caſſoit tous les liens dont on ſe ſervoit pour l'attacher. L'état du pouls, l'affaiſſement de tout le corps, l'aſſoupiſſement où il tomboit dans la rémiſſion de la fievre, me rendoient ſuſpects la ſaignée & les narcotiques : pour calmer le délire, qu'ils ont rendu dans certains cas plus furieux, je me contentai de preſcrire à mon malade de ces remedes, qui, s'ils ne procurent point de ſoulagement, ne ſauroient au moins nuire ; fondé ſur les obſervations & ſur les écrits des plus grands Maîtres, qui nous appren-

nent à ne point être au moins meurtriers dans les cas où nous ne pouvons opposer des remedes efficaces à la violence de la maladie. Enfin, pour ne point être trop prolixe, le redoublement du premier Octobre, vingtieme ou vingt-unieme de la maladie, fut accompagné de tant de symptomes de mauvais augure, que je crus que la mort alloit bientôt enlever notre malade. Il avoit tous les membres en convulsions, les yeux agards, dont la cornée transparente commençoit à s'obscurcir, les gencives seches, les dents arides, les muscles *masseter*, & les crotaphites dans une si forte contraction, qu'il n'étoit plus possible de lui faire avaler aucun liquide : quelquefois ces derniers entroient aussi en convulsion, & alors le malade éprouvoit des grincements de dents; quelquefois aussi il bailloit, & il poussoit dans ce moment une voix si tremblante, qu'on l'eût plutôt prise pour les hurlements d'un chien, que pour une voix humaine. Il faisoit des mouvements des mains, comme

s'il eût voulu saisir quelque chose : il avoit la respiration difficile, le ventre toujours serré & météorisé, le pouls tendu, intermittent, avec des soubresaults dans les tendons. Ce terrible redoublement ne fut pourtant pas le dernier. Je trouvai le lendemain matin le malade comme dans une espece de relâchement. Dans ces circonstances, je crus devoir hasarder encore un purgatif (car il falloit qu'il évacuât ou qu'il mourût.) En conséquence, je lui fis préparer quatre onces de manne & trois grains de kermès, pour deux doses : la premiere ne produisit point d'évacuation ; la seconde, qu'on donna trois heures après, ne produisit rien non plus. Sur les deux heures après midi, on vint m'avertir que le malade étoit encore dans le même état. Je priai, avant que de partir, un Médecin qui a vu dans notre épidemie nombre de malades avec le plus grand succès, de vouloir bien m'accompagner, sans l'avis des parents, qui n'avoient jamais voulu appeller personne, malgré

mes instances. Nous trouvâmes le malade dans un sommeil si profond, qu'il approchoit du léthargique. M. le Médecin, qui ne porta pas sur son état un meilleur pronostic que celui que j'avois porté la veille, fut d'avis de lui appliquer, pour la derniere ressource, des vésicatoires aux jambes. Bien des raisons, dont le détail seroit trop long & superflu, m'avoient empêché jusqu'alors l'application de ce remede. Je priai donc M. le Médecin de m'envoyer les vésicatoires, dès qu'il seroit de retour à Berre : en attendant qu'ils arrivassent, je fus me promener à une Campagne voisine ; & ce fut alors qu'arriverent les plus grandes catastrophes. Le malade passa encore de son assoupissement léthargique dans le délire le plus furieux ; il voulut s'élever : les deux femmes qu'il y avoit alors seulement dans la maison, ne purent lui opposer de la résistance ; elles prirent l'épouvante, elles sortirent de l'appartement, & fermerent la porte après elles. Le frénétique se trouvant seul dans la cham-

bre, & ne pouvant ſortir par la porte, ouvre la fenêtre, & ſaute en bas, ſans ſe faire aucun mal. Delà, il vient au bord d'une petite riviere, que nous appellons l'Are, & qui paſſe environ à cent pas loin de la maiſon de Campagne ; il ſaute dans un trou, où il pouvoit avoir de l'eau juſques par-deſſus les épaules, où il ſe baigna environ un quart-d'heure, ſans ſe noyer.

Les deux femmes qui l'avoient enfermé dans la chambre, n'entendant plus de bruit quelques moments après, ouvrirent la porte pour voir ce que faiſoit le malade : elles le chercherent dans le lit, ſous le lit, dans tous les endroits de l'appartement, mais fort inutilement. Quelle triſte aventure pour ces pauvres femmes ! Elles firent retentir de leurs cris tous les champs voiſins ; l'une des deux vint toute éplorée à la maiſon où j'étois, en me criant de loin : Venez vîte, Monſieur, le malade eſt ſorti du lit, & nous ne le trouvons plus. Je partis tout de ſuite avec du monde, pour

aller donner du secours. Mais, quelle surprise n'eus-je pas à mon tour ! En traversant des terres pour prendre le chemin le plus court, nous rencontrâmes le malade qui couroit dans les champs, avec sa chemise trempée sur le corps, les cheveux épars & coulant l'eau, semblables à ceux de quelqu'un qui viendroit de plonger, le nez aigu, les yeux enfoncés, la face pâle & troublée; enfin, telle que celle qu'on appelle *hippocratique* : jamais spectacle plus effrayant que l'aspect de ce frénétique ! Je le fis arrêter (*a*) & envelopper dans le manteau d'un berger qui se trouvoit parmi les gens qui venoient au secours. Je me rappellai que j'avois vu un cabriolet dans la remise de la maison d'où je venois ; je l'envoyai chercher, & je fis transporter, sans perdre de temps, le

---

(*a*) Car il vouloit toujours fuir ; mais un moment après que nous l'eûmes arrêté, il ne put plus se soutenir sur ses jambes ; il s'affaissa, & il ne se donna pas plus de mouvements que s'il eût été mort.

malade chez lui. Dès que nous fûmes arrivés, je le fis mettre dans ſon lit : je lui trouvai tout le corps froid comme la glace, la vue obſcurcie, tous les membres roides, le pouls tout-à-fait effacé ; un mouvement de reſpiration preſque inſenſible étoit le ſeul ſigne de vie qui lui reſtoit. Il avoit la mâchoire inférieure ſi fortement ſerrée contre la ſupérieure, qu'il ne fut pas poſſible de lui faire prendre une ſeule goutte de cordial. La vapeur du vinaigre, les linges, les plaques de fer, les briques chaudes que je lui fis appliquer à la plante des pieds, aux mains & par tout le corps, furent les ſeules reſſources qu'il me reſtoit pour le ranimer ; mais le ventre, qui juſqu'alors avoit été fort ſerré, donna ſi abondamment pendant qu'on l'amenoit dans la voiture, qu'on trouva le manteau qui l'enveloppoit, tout plein de matiere excrémenticielle. Une heure après, le pouls commença à ſe faire ſentir foiblement : je recommandai aux aſſiſtants de ne point ſe laſſer de chauffer le malade, de lui faire

prendre, dès qu'il y auroit lieu, quelques gouttes de vin ou du bouillon, & je partis.

Le lendemain matin, je trouvai le malade beaucoup mieux; le pouls assez vigoureux, & plus régulier que je ne l'avois trouvé depuis plusieurs jours. Ce jour-là fut fort tranquille, le malade eut simplement dans la nuit d'après, un petit redoublement qui le fit délirer encore un peu; mais il alla dans la suite de mieux en mieux. Deux purgations, qui produisirent de grandes évacuations, terminerent le traitement. Le douze Octobre, trente ou trente-unieme de la maladie, le malade fut sans fievre & parfaitement bien guéri (*a*).

(*a*) " Si M. Coste ne comprend pas comment le bain froid peut calmer & détruire „ les spasmes, & qu'il s'obstine à vouloir „ nous prouver qu'il doit au contraire les augmenter: le malade de M. Goirand lui répond aujourd'hui, que ce remede a agi „ chez lui en condensant l'air intérieur trop „ raréfié par l'alkalescence des humeurs „ (toujours inséparable de l'état spasmodique)

Je ne m'arrêterai point à toutes les remarques que peut fournir une observation si intéressante pour la pratique, ni même aux conséquences utiles qu'on en peut tirer pour l'usage du bain froid, non-seulement dans

---

„ laquelle raréfaction distendoit les vaisseaux „ & procuroit ainsi la tension spasmodique; „ & ce fut en conséquence de cette condensation de l'air intérieur, opérée par l'eau „ froide, que le relâchement survint, les „ couloirs en devinrent libres; & la nature, „ toujours puissante en pareil cas, vu l'élasticité des fibres, se débarrassa de son poids.

“ Il conçoit fort bien comment la saignée „ calme souvent les spasmes, & il nous dit savamment que c'est en diminuant la pléthore, „ qui seule distend les vaisseaux, & procure „ ainsi la tension spasmodique. Qu'il conçoive „ donc aujourd'hui qu'en diminuant par le „ froid l'air trop raréfié, on procure la même „ déplétion : il seroit cependant ridicule de „ conclure qu'il faut toujours saigner, & „ qu'il faut toujours recourir à l'eau froide, „ mais qu'il est des cas où l'un ou l'autre de „ ces remedes convient parfaitement; c'est à „ lui & à tout Médecin prudent à en faire la „ la distinction, & encore des autres cas où „ le bain tiede doit avoir la préférence. „

le délire fébrile & dans la frénésie, mais dans toutes les maladies convulsives & spasmodiques. Les observations de (*a*) plusieurs modernes, fort zélés pour le bien de l'humanité, en constatent assez l'efficacité, pour que tous les vrais Praticiens, ceux qui sont dégagés de toute prévention, ne dussent point en négliger l'usage dans toutes les affections du corps, où il a déjà été appliqué avec le plus grand succès. Je pense qu'il me suffit d'avoir rapporté cette observation, pour que tous ceux qui la liront, puissent facilement s'appercevoir que le malade qui m'en a fourni le sujet, étoit en proie aux terribles accidents qui annoncent la mort la plus prochaine, & qu'il trouva son salut

(*a*) Voyez celles de M. Pomme, Traité des Vapeurs; celles de M. Pamard fils, Chirurgien, Journal de Médecine du mois de Juillet 1765; celle de M. Brun, Docteur en Médecine, Journal de Méd. de Décembre 1765; celle de M. Brotte, maître en Chirurgie, Journal de Méd. du mois de Janvier 1766; & autres.

dans ce qui sembloit devoir ouvrir son tombeau. Je dirai seulement à ce sujet, que ce ne seroit pas la premiere fois que le hasard, ou quelque accident, ou l'envie même de se donner la mort (*a*) auroit fait découvrir un remede utile pour guérir la maladie dont l'atrocité portoit ceux qui en étoient affligés à des fins si tragiques. Le bain froid n'est pas un remede nouveau pour calmer le délire fébrile: ceux qui, auparavant que d'oser traiter des maladies, ont fait une lecture assidue des bons livres, n'ignorent point que ce remede a déjà été mis en usage avec un heureux succès pour calmer cet accident, & qu'il a même fait cesser la maladie principale (*b*); mais les observations

(*a*) Le malade me dit dans les suites, qu'il se rappelloit presque tout ce qu'il avoit fait dans son délire, & que quand il se jeta dans le gouffre, c'étoit dans le dessein de se nyoer; que ne l'ayant pas pu, il s'en alloit à la Farre, village voisin, chercher quelqu'autre moyen de se débarrasser de la vie.

(*b*) Voyez les observations de Willis & de Floyer.

que les Praticiens nous ont laissées là-dessus sont trop vagues & trop rares pour déterminer le commun de ceux qui font la Médecine à se servir d'un remede, qui, placé dans des circonstances défavorables dans la même maladie où bien d'autres l'auroient éprouvé efficace, pourroit avoir les suites les plus funestes. Il faudroit que quelque Maître de l'Art, quelqu'un de ceux pour qui l'expérience est une source féconde de connoissances précieuses, dont ils enrichissent tous les jours la Médecine, après avoir apprécié l'état où se trouvent les parties du corps dans le délire fébrile, la cause immédiate de cet accident redoutable, la maniere d'agir du bain froid pour le calmer ou pour le faire cesser, les cas où il peut être avantageux, comme ceux où il pourroit être nuisible, nous donnassent des préceptes que nous puissions prendre pour guides, pour combattre ce terrible accident dans une maladie dangereuse, où le moment de l'application d'un tel remede paroît, dans certains cas,

difficile à ſaiſir. Je m'eſtimerois heureux, ſi, en publiant cette obſervation, je pouvois inviter quelque Savant à des recherches dont le réſultat fourniroit des reſſources pour la vie des hommes, dans des cas qui les expoſent aux plus grands dangers: ce ſont les mêmes vues qui m'ont déterminé à écrire: ce ſont celles auſſi qui devroient animer tout bon Citoyen; mais principalement ceux qui ſe ſont impoſés, pour état, ce bel Art qui apprend à guérir (*a*).

(*a*) Journ. de Méd. mois d'Octobre 1766, page 333.



OBSERVATION

Sur une abstinence de trente-trois jours, avec des circonstances singulieres ; par M. Alliet, Médecin à Gisors.

QUOIQUE cette observation ne soit pas sans exemple, elle peut cependant concourir avec celles que l'on a publiées jusqu'ici dans différents Ouvrages à établir, contre le préjugé vulgaire, l'authenticité d'un fait merveilleux ; elle renferme d'ailleurs des circonstances assez intéressantes & assez remarquables, pour lui mériter la publicité.

La fille de Jérome Provôt, Jardinier de cette Ville, âgée d'environ dix ans, tomba le vingt-un Octobre mil sept cent soixante, à l'occasion d'une peur que lui fit un Soldat qui voloit des légumes dans un jardin de ses parents où elle se trouvoit alors, dans un assoupissement périodique, de la durée de trois quarts d'heure

d'heure environ, avec de fortes convulſions de toutes les parties du corps. Les yeux étoient fermés, les dents ſerrées ; & le ſentiment, en général, étoit fort émouſſé. Au ſortir du paroxiſme, la malade appelloit ſes parents, crioit & ſe plaignoit d'un grand mal de gorge & d'une laſſitude générale. Ayant été prié de viſiter la malade après quelques accès, j'ordonnai la ſaignée au bras & au pied, des anti-ſpaſmodiques, des tiſanes, des lavements, des bains & des évacuants convenables. Ces remedes, mal adminiſtrés ou non exécutés, peu ſuivis, entr'autres le bain, ne ſoulagerent point la malade ; les accès devinrent même plus fréquents, mais ils furent moins violents & moins longs. Cette maladie m'ayant paru accompagnée d'une fievre intermittente, aſſez peu marquée pour n'avoir pas attiré l'attention des parents, je voulus tenter les fébrifuges anti-ſpaſmodiques. Je preſcrivis, entr'autres, l'Électuaire anti-épileptique de Fuller. La malade en prit à peine quelques doſes, qui modérerent ſeule-

ment les accès. C'étoit un enfant volontaire; & ses parents déjà rebutés & entichés de sortilege, auroient voulu, comme le demandent toujours gens de cette classe, une guérison opérée en un moment, sans frais & sans remedes suivis & variés. C'est pourquoi, sans la perdre de vue, j'abandonnai la malade, à laquelle on fit cependant une seconde saignée au pied, qui, comme je le pronostiquai au Chirurgien qui m'en demanda avis, n'eut pas plus de succès que les remedes précédents.

La malade passa le mois de Novembre & une bonne partie du mois de Décembre, dans une situation assez triste. Ses accès étoient de courte durée & sans beaucoup d'intensité, mais fréquents. L'accès le plus violent, car elle en subissoit deux alors, se faisoit toujours remarquer vers minuit. Elle devint méchante, tenant de temps en temps des propos grossiers, indécents & furieux; elle ne prît plus qu'un peu de nourriture par caprice, & sa foiblesse augmenta de jour en jour, jus-

qu'au point qu'elle fut forcée de garder continuellement le lit. Vers le vingt Décembre, la malade perdit l'uſage de l'ouie & de la vue ; les paupieres à demi fermées, conſervant un mouvement médiocre, laiſſoient appercevoir le globe de l'œil légérement mu, enfoncé dans l'orbite, la prunelle dilatée & portée ſupérieurement. Elle refuſa & rejeta abſolument toutes ſortes d'aliments & de médicaments liquides ou ſolides. Elle ne fut plus en proie alors qu'au paroxyſme du milieu de la nuit, à la fin duquel elle appelloit ſa mere, & repaſſoit dans ſon eſprit aliéné, avec frayeur & fureur, & avec des cris perçants & lamentables, mille choſes extraordinaires, toutes relatives à la peur qui avoit déterminé ſa maladie ; enfin le calme ſuccédoit & elle prenoit du repos.

Mais, croira-t-on que la malade s'occupoit dans le jour & s'amuſoit, avec tout l'air de gaieté & de ſatisfaction propre à ſon âge, dans l'état de la meilleure ſanté, à faire avec ſes mains (ſeules parties de ſon corps qui avoient

conservé beaucoup de force, toutes les autres étant presqu'anéanties), à faire dis-je, tout ce dont son caprice lui suggéroit l'idée : elle enfiloit son aiguille, cousoit, transvasoit des liqueurs fort adroitement ; elle faisoit des rôties, des bouillies (le tout sans feu), des pâtes pour nourrir des oiseaux & des poulets qu'on avoit été forcé de lui donner dans des cages sur son lit : car elle exigeoit, sans céder, tout ce qu'elle demandoit & ce qui lui venoit en fantaisie ; &, à la moindre résistance, elle poussoit des cris horribles, juroit & entroit en fureur. Elle conservoit le sentiment du tact exquis, & distinguoit tout ce qu'on lui donnoit avec plus d'exactitude que si elle avoit fait usage de ses yeux : elle ne confondoit pas même le lait & l'eau ; mais alors, pour éviter l'erreur, elle en portoit un peu sur le bord de ses levres, qu'elle rejetoit aussi-tôt comme un poison : enfin elle s'entretenoit avec elle-même, chantoit, siffloit & rioit de tout son cœur, principalement quand on la chatouilloit. C'est dans cet état qu'elle a passé trente-trois

jours d'abſtinence entiere, ſans perdre de ſon embonpoint & de ſes couleurs ordinaires, & ſans ceſſer d'uriner pluſieurs fois par jour, involontairement & ſans avertir : elle a même été deux ou trois fois à la ſelle pendant cet intervalle de temps ; la ſalive ſe filtroit aſſez abondamment : quant à la tranſpiration, je l'ai cru diminuée ; mais le peu de propreté de la malade m'a mis hors d'état de bien reconnoître les changements qui ont pu arriver à cette évacuation. Un rhume, avec fievre évidente, ſurvenu vers la fin de cette abſtinence, a commencé de diminuer le paroxyſme périodique de la maladie ; il l'a diſſipé enfin ; & la malade, vingt-quatre heures après, a recouvré, comme par miracle, l'uſage de ſes ſens perdus. On lui a préſenté des aliments qu'elle n'a plus rejetés ; mais elle a donné la préférence au lait & au cidre, avec du pain ou des échaudés, dont elle a pris en très-petite quantité : ſon pouls petit, concentré dans l'invaſion de ſa maladie, un peu plus foible au commencement de ſon abſtinence, n'a

pas changé fenfiblement jufqu'à la fin, où je l'ai trouvé prefqu'imperceptible ; la foibleffe étoit extrême, excepté dans les bras qui ont toujours confervé beaucoup de vigueur : la tête reftoit penchée fur les épaules, lorfqu'on la portoit, ou qu'on la mettoit fur fon féant dans fon lit ou dans un fauteuil.

La malade a foutenu pendant trois mois environ cet état de foibleffe, d'épuifement & d'inaction ; & la fin de cette convalefcence imparfaite a été le commencement d'une nouvelle fcene. Réduite en effet pour la feconde fois au lit, elle perd derechef l'ufage de la vue, conferve celui de l'ouie, & ne veut d'autres aliments que des échaudés. A cela près, dans cette rechûte, mêmes accidents que dans le fecond temps de la maladie, mêmes inclinations, mêmes caprices, mêmes entêtements. Sept femaines s'étant écoulées dans cette fituation, la malade recouvre tout d'un coup l'ufage des yeux qu'elle demandoit fans ceffe à fes parents avec importunité ; elle fort de fon lit, s'habille & marche

avec aſſez de force & d'aiſance : ceci ne tient-il pas du miracle ? Tout ſera opéré, lorſque la malheureuſe Provôt, aura joué de nouveau la premiere ſcene de ſa maladie. La voilà donc encore pendant douze jours de ſuite agitée de douze accès périodiques, d'aſſoupiſſements & de convulſions, ſemblables à ceux qu'elle a ſubis d'abord : c'eſt l'après midi que ces accès reviennent. La durée des convulſions & l'abolition de tous les ſens eſt à peu-près d'une demiheure : les convulſions ceſſent, & la malade devient ſenſible au toucher, parle, entend, mais ne voit pas. Son eſprit demeure aliéné jusqu'à deux ou trois heures du matin, & eſt agité de frayeur, de fureur & de mille idées ſingulieres & fantaſtiques, accompagnées de cris, de pleurs & de lamentations ; en un mot, ce ſont les mêmes circonſtances à peu-près qu'on a obſervées dans la premiere époque de la maladie : l'orage ſe calme, & la malade s'endort. Eveillée, elle ſe leve, s'habille, va ſe promener & prend la même nourriture que ſes

parents, comme si elle n'avoit aucun mal. Enfin un douzieme accès, plus violent que les précédents, termine sans retour, sans en laisser aucun vestige, & presque sans le secours de l'art, une maladie des plus graves & des plus singulieres dans ses circonstances (*a*).

(*a*) Journ. de Méd. mois de Novembre 1762. page 432.



OBSERVATION

Sur une affection hystérique, guérie sans le secours de l'Art, par l'Auteur de l'examen du Traité des Vapeurs.

QUAND on est assez téméraire pour oser se montrer en adversaire respectable, on est toujours assez inconséquent pour fournir des armes contre soi : c'est ce que vient de faire cet Anonyme, en présentant l'Observation suivante, que l'on trouve isolée dans un tas de sottises & de personalités.

Une paysanne, de l'âge de quatorze à quinze ans, qui n'étoit pas encore réglée, fut saisie d'un resserrement convulsif du gosier, qui ne lui permit de prendre d'autre nourriture, pendant quinze jours, que quelques gouttes de lait qu'elle avaloit très-difficilement & avec douleur. La convulsion s'étendit à la mâchoire, aux oreilles, au tronc, aux extrêmités & aux issues de tous les organes excrétoires : en

conséquence elle demeura pendant trois mois & demi dans l'impossibilité absolue, non seulement d'avaler, mais qu'on pût lui introduire dans la bouche aucune nourriture & aucune boisson. Elle fut totalement sourde pendant le même temps, & long-temps après. Son corps se roidit universellement, à cela près qu'elle reprenoit de temps en temps le mouvement, tantôt d'un bras, tantôt d'une jambe. Il ne se fit pendant tout ce temps-là aucune sorte d'évacuation, par conséquent nulle déperdition; de sorte qu'ayant eu occasion de la voir sur la fin de ces trois mois & demi d'une privation entiere des nourritures, & de faire les informations les moins suspectes pour m'assurer de la vérité du fait, je lui trouvai le même embonpoint qu'on lui connoissoit avant son indisposition. Je proposai alors à ses parents de se décharger du soin qu'ils en prenoient, en l'amenant à un Hôpital confié à mes soins; ils s'y déterminerent après : mais l'ayant sortie hors de la maison pour la mettre sur une voiture, elle s'éva-

nouit, la mâchoire ſe relâcha, il fut poſſible alors de lui inſinuer du lait dans la bouche; elle en avala un peu avec beaucoup de difficulté; elle reprit l'uſage de ſes membres, & s'élança ſur un poirier, pour en cueillir le fruit qui étoit encore fort verd: elle le mâcha, mais n'en put avaler que le ſuc; & par un inſtinct auſſi juſte que l'euſſent été les ordonnances des Médecins les plus réfléchies, elle ne voulut prendre aucune autre nourriture pendant les quinze premiers jours de ſa convaleſcence (*a*), après leſquels elle ſe remit inſenſiblement à ſa nourriture ordinaire: elle conſerva encore long-temps une ſurdité ſi complette, qu'elle n'entendoit pas le ſon des très-groſſes cloches de ſon village, lors même qu'elle étoit au pied du clocher. Elle a été mariée quelques années après, ſans avoir eu juſques là la plus

(*a*) Ses liqueurs n'ayant pas été rafraîchies depuis tant de temps, par de nouvelles nourritures, elles ne pouvoient manquer de tourner à l'alkaleſcence.

petite récidive, & elle eſt aujourd'hui mere de pluſieurs enfants qui jouiſſent comme elle d'une ſanté ordinaire.

« J'avouerai volontiers d'après cette » expérience, ainſi que d'après celle » qui la précédée, que la nature ſeule » guérit ſouvent l'affection hyſtérique; » à quoi j'ajouterai ſeulement que les » guériſons qu'elle opere en pareil cas » ne ſont pas exemptes de rechûtes: » mais cette même expérience ne prou- » ve-t-elle pas auſſi qu'on la rend incu- » rable par les remedes qu'on a cou- » tume d'y apporter? On ne peut re- » jeter cette conſéquence que par des » faits: cet Anonyme en promet bon » nombre, ſans en fournir aucun; il » eſt à eſpérer que, ſi jamais il ſe » montre au grand jour, il nous tien- » dra parole. »



LETTRE

DE MONSIEUR

MARESCHAL DE ROUGERES,

Maître en Chirurgie, à Plancoët en Bretagne, contenant quelques obſervations ſur l'uſage des humectants dans les maladies nerveuſes.

MONSIEUR,

LA prévention a toujours retardé le progrès des Sciences & des Arts : heureux celui qui ne s'eſt livré à ſes effets, que dans les Sciences de pure ſpéculation, qui n'intéreſſent l'homme qu'indirectement ! mais il en eſt d'autres qui le touchent de ſi près, qu'il eſt de la derniere conſéquence de ſe tenir ſans ceſſe en garde contre cette prévention, qui ne peut lui être que funeſte. L'Art de guérir, cette Science divine, n'en eſt par malheur

pas plus exempte que les autres. Chacun se fait un systême, l'arrange dans sa tête ; & une fois qu'il y a pris racine, il est comme impossible de l'en arracher. Si l'on vient à bout d'en élaguer quelques branches, le tronc en acquiert plus de force ; & elles sont bientôt remplacées par d'autres, qui s'étendent au loin, & couvrent de leur ombre tout ce qui les environne : l'esprit de parti s'en mêle ; la dispute ne cesse point ; on ne sait plus où l'on en est ; & alors, pour me servir de l'expression d'un Auteur respectable à tous égards (*a*) ; alors, dis-je, le mot de vérité ne fait naître qu'une idée vague, & tant de débats n'ont produit qu'une obscurité plus grande. D'où vient cela ? d'un amour propre mal dirigé, qui semble né avec l'homme. Si les Ministres de la santé avoient toujours eu présent ce beau précepte que l'illustre J. J. Rous-

(*a*) M. de Buffon, H. N. *in*-12. *Tome I, Page 76.*

ſeau a eu le courage de prendre pour deviſe : *Vitam impendere vero* ; je crois que nos connoiſſances ſeroient plus étendues & plus certaines.

Je ne m'attacherai donc, Monſieur, dans les obſervations ſuivantes que j'ai l'honneur de vous adreſſer, qu'à être Hiſtorien fidele : heureux, ſi je remplis cette tâche, & ſi ces petites obſervations peuvent être de quelqu'utilité !

I. Mademoiſelle L... âgée de vingt-quatre ans, d'un tempérament ſanguin, entre en travail d'un premier enfant. On commence par lui faire prendre un lavement d'eau & de ſel marin, où celui-ci ne fut point épargné. Les liqueurs ſpiritueuſes & les cordiaux de toute eſpece furent donnés en abondance. L'accouchement ne ſe faiſant point, on en vient aux crochets. Cette pratique meurtriere amena un enfant mort, extrêmement gros, à la vérité ; mais auſſi le vagin, le *rectum* & le *periné* furent délabrés. Il ſurvint, une heure après cette belle opération, un tremblement univerſel, grincements

de dents, soubresaults dans les tendons. Cet état dura deux heures : le pouls convulsif ne discontinua point ; le spasme général étoit manifeste. Les avis furent partagés sur le traitement : les uns vouloient les cordiaux ; les autres, les adoucissants & les humectants. Les boissons spiritueuses furent unanimement, mais en vain, interdites. Les lochies ne parurent point : les toniques furent employés sans succès. Huit jours étoient passés, lorsqu'on eut connoissance du délabrement mentionné ci-dessus ; & quand on demanda à l'Opérateur la raison qui lui faisoit céler cet accident, il répondit d'un grand flegme, qu'on devoit y regarder. La gangrene se manifestoit déjà. Les fomentations, les injections de quinquina furent mises en usage : il fut donné intérieurement. Le dévoiement se mêla de la partie : on employa les cordiaux. Le pouls ne changea point : le délire survint ; & la malade mourut, le vingt-unieme de sa couche, avec un engorgement gangréneux de toutes les extrêmités inférieures.

II. Une

II. Une femme pléthorique, âgée de vingt-ſix à vingt-ſept ans, accouche, à quelques jours de ſon terme, d'un enfant mort, à la ſuite d'une frayeur. Les lochies ne coulent point : quelques cordiaux & autres toniques ſont donnés inutilement ; cependant elle ſe rétablit dans trois ſemaines. Les regles ne paroiſſent point : des maux de tête violents ſe font ſentir avec tenſion douloureuſe dans tous le bas-ventre; la ſaignée du bras & du pied eſt pratiquée ; les purgatifs & les emménagogues ordinaires ſont employés. Les regles percent, aucun ſoulagement ; la tête s'affecte de plus en plus ; la malade croit que ſa tête va s'ouvrir ; des éblouiſſements, vertiges, foibleſſes, une peſanteur & une roideur dans tous les membres, mettent le comble à ſa triſte ſituation. La ſaignée, les purgatifs ſont réitérés ; on applique les mouches cantarides à la nuque. Ne voyant point de changement, on tourne ſes vues d'un autre côté. N'étant pas à portée de prendre les bains, on fait uſage du pédiluve,

des adouciſſants & des délayants : il vient du calme. La malade convaleſcente redevient enceinte, ſe porte de mieux en mieux, accouche le plus heureuſement du monde ; les lochies, cette fois, coulent parfaitement : les tiſanes de chicorée ſauvage & de laitue, avec des bouillons légers, font tout le traitement qui la fait jouir aujourd'hui d'une bonne ſanté.

III. Mademoiſelle C.... âgée d'environ trente ans, d'un tempérament bilieux, ſe met, dans le neuvieme mois de ſa groſſeſſe, dans une colere des plus violentes. Quelques moments après, elle ſe trouve comme accablée, & ne ſent plus les mouvements de ſon enfant. Elle eſt deux jours dans cet état : le troiſieme, elle perd tout-à-coup l'uſage des yeux. Elle eſt ſaignée ſur le champ, & elle recouvre la vue : une demi-heure après la ſaignée, il lui prend des mouvements convulſifs par toute l'habitude du corps ; la vue s'éclipſe de nouveau, & elle éprouve de fortes tranchées. On eſpere tout de l'accouchement :

elle eſt reſaignée, les accidents ſe calment & reparoiſſent avec plus de violence. On fait uſage des vomitifs, des calmants, des toniques : on revient à la ſaignée ; le ſpaſme convulſif ne cede point ; les accès épileptiques ſe ſuccedent de minute en minute ; en vain veut-on tenter l'accouchement forcé. Le vagin eſt tellement contracté, qu'il permet à peine l'introduction d'un doigt. Elle meurt, après avoir été vingt-quatre heures dans l'état le plus terrible.

L'ouverture du cadavre ayant été faite, on trouva que l'enfant étoit mort (peut-être dès l'inſtant de la colere) la peau excoriée en différents endroits, & le cordon faiſoit deux circonvolutions autour de ſon col. Les eaux qui le contenoient étoient comme bourbeuſes. On trouva hydropiſie des deux ovaires, dont l'un étoit auſſi gros qu'un œuf d'oie. La tête fut auſſi examinée. La duremere, comme deſſéchée adhéroit intimement au cerveau : on trouva de plus, environ deux onces d'eau très-

limpide, épanchée ſur les nerfs optiques. Voilà tout ce qui parut d'eſſentiel dans cette ouverture, excepté que la véſicule du fiel étoit très-remplie de bile d'un aſſez beau verd.

IV. Un Chirurgien traite, à la ſuite d'une couche, une Demoiſelle dont les lochies étoient ſupprimées : il fait uſage de différents toniques, & particuliérement de la décoction d'hyſope ; mais rien ne paroît, & la malade ſe trouve de plus en plus mal. On appelle alors un Médecin, (*a*) qui commence par ſupprimer tout remede échauffant & irritant, pour y ſubſtituer les délayants & les adouciſſants. Un mieux marqué ſe manifeſte, & les vuidanges commencerent à prendre leur cours. Le même Chirurgien, qui continuoit toujours de voir la malade, l'engage à prendre l'uſage de l'hyſope, &c. Elle, par complaiſance, ſe rend à ſon invitation : tout

---

(*a*) M. Blouet, Docteur en Médecine à Rennes, & mon ami ; c'eſt lui-même qui m'a conté ce fait.

se supprima de nouveau ; le Médecin, étonné de ce changement, en demande vainement la cause. Il apperçoit des fioles, il les examine : au lieu d'apozemes humectants & autres de cette nature qu'il avoit prescrits, ce sont des cordiaux & encore de l'hysope. Il a le courage de jeter tout par la fenêtre, & sa malade se rétablit.

V. Madame G... au septieme jour de sa couche se fâche, & les lochies s'arrêtent. La limonade & la tisane simple de chiendent en rétablissent le cours. Quelques jours après, une autre fantaisie lui prend ; & voilà encore les lochies suspendues. Mais à cette fois, la tête s'engage, le pouls est serré & convulsif, & le délire paroît. Le pédiluve, la limonade & la tisane la mettent bientôt sur pied.

VI. Le nommé Droguet, Couturier de son métier, se plaignoit, depuis plusieurs années, de maux de tête continuels avec battements, de douleurs d'estomac, défaillances, palpitations : la peau toujours seche & brû-

lante l'incommodoit beaucoup. Les saignées, les purgations, les opiates de toute espece ont été mis en usage, & le soulagement n'a jamais répondu à la quantité de remedes : un calme apparent n'annonçoit ordinairement qu'un mal-être plus considérable pour le paroxisme suivant. Alors on lui a fait prendre les bains à la riviere, dont il a reçu un grand soulagement, ainsi que de l'usage du petit-lait & de quelques autres apozemes humectants. N'ayant cependant pu en continuer l'usage aussi long-temps qu'il eût été nécessaire, il n'est pas parfaitement rétabli ; mais il compte s'y remettre, & en attend toute sa guérison.

VII. Je puis ajouter à ces observations, ce que m'a dit, il y a quelques années, un Apothicaire d'un Dame vaporeuse à l'excès, & qui avoit la fureur de vouloir être droguée journellement ; que, dans l'intention de lui complaire seulement, on lui faisoit boire de l'eau fraîche comme un remede mystérieux, qui

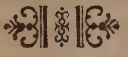
étoit bien payé, en conséquence du mieux (prétendu, dit-il,) qu'elle éprouvoit.

Je pourrois encore ajouter à tout cela, que, faisant moi-même usage, depuis quelque mois, d'eau pure pour boisson ordinaire, je suis beaucoup moins affecté de maux de tête, de chaleur & picotements à la poitrine, qui depuis long-temps ne cessoient de me tourmenter.

Convaincu, par la lecture réitérée de l'Ouvrage de Mr. Pomme, de la bonté de sa méthode, je ne cesserai de la mettre en pratique, que quand des observations multipliées & exactes m'en feront voir le défaut (*a*).

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Journ. de Méd. Janvier 1767. page 44.



OBSERVATION

Au sujet d'une fille que l'on a cru possédée, & qui jouit maintenant d'une bonne santé ; par M. Gérard, Médecin à Carrouge.

FRançoise Thebaut, fille âgée de douze ans, née de parents pauvres, de la Paroisse de Liguere-la-Doucelle, au Diocese du Mans, d'un tempérament sanguin, d'une complexion assez robuste, pieuse, sage & docile à la voix de son Pere & de sa Mere à contribuer de son mieux, par le travail de ses doigts (*a*), au besoin d'une nombreuse famille, éprouva, le huit Décembre 1760, un point de côté sans fievre, auquel succéda le même jour un mal de gorge, avec difficulté d'avaler & les liquides & les solides. Une saignée au bras,

(*a*) Cette fille fait du point de France, vulgairement dit ici Vélin.

qui fut faite le lendemain de l'attaque, mit aussi-tôt fin à ces premiers accidents de la malade. On la crut guérie ; mais ce n'étoit qu'un calme trompeur, qui fut le prélude des différentes révolutions de la maladie. Trois jours aprés la saignée, on fut tout étonné de voir cette fille prise tout-à-coup d'un hoquet, qui imitoit si parfaitement le jappement d'un chien, qu'on s'y feroit mépris, sans la voir (*a*). Dans cet état, elle ne se plaignoit de rien autre chose, que d'une grande foiblesse, dans les jambes, qui l'obligeoit à garder le lit : l'appetit se soutenoit ; les fonctions du corps se faisoient comme à l'ordinaire. Quand on lui demandoit pourquoi elle contrefaisoit le chien, ce qui lui arrivoit quantité de fois le jour : elle répondoit qu'elle ne s'en appercevoit point. Cet état dura huit

---

(*a*) Une observation à peu-près semblable est rapportée par M. Raulin, dans son Traité des affections du Sexe, page 125, seconde édition.

jours : le naturel prit ensuite le dessus ; mais on jugea bien qu'il ne seroit pas de durée, par la foiblesse des jambes qui persévéroit. Aussi, vit-on l'hydre renaître au bout de dix jours, & la malade imiter de nouveau l'aboiement d'un chien, pendant huit autres jours.

Jusqu'ici, le Pere & la Mere de cette fille avoient été fort discrets sur son état. Il n'y avoit eu qu'un des Vicaires de la Paroisse, & quelques autres personnes charitables à en avoir connoissance ; mais ils furent forcés de rompre le silence. Le huit Janvier dernier, cette infortunée fille fut attaquée, le matin à son reveil, de cette espece de convulsion, nommée par les Grecs, *Opisthotonos* La contraction de tous les muscles extenseurs de la tête, du col, des épaules & du dos lui faisoient faire le saut de carpe, le corps renversé en arriere. L'accès fut d'un quart d'heure & fixa la dureé des suivants. La nuit comme le jour, la malade en éprouvoit des retours, qui laissoient à peine une demi-heure

d'intervalle entr'eux. Ils étoient annoncés par deux ou trois baillements accompagnés d'une extrême difficulté de parler ſans ſouffrances, & ſuivis de douleurs de tête & de mal à l'eſtomac. Dans l'état le plus violent, la malade voyoit & entendoit tout, & en conſervoit même le ſouvenir. Dans quelques-uns des accès, elle s'eſt imaginée voir deux ſpectres, à figure d'hommes mal-intentionnés, prêts à ſe jeter ſur elle, ce qui l'obligeoit, diſoit-elle, à vouloir s'élancer hors du lit, pour ſe ſouſtraire à leur malignité. Preſque tous ceux qui l'ont vue dans cet état, n'ont eu qu'une voix. C'eſt une fille enſorcelée, diſoit-on hautement : il n'y a que le démon qui puiſſe l'agiter ainſi. Tel étoit le langage de la plupart des ſpectateurs ; mais on ne s'en tint pas là ; on prit conſeil. Un Prêtre fut conſulté ſur cet événement, par un autre Prêtre ſon ami, qui ſait joindre à ſa qualité de Chanoine, le talent ſupérieur de briller dans l'art de la Chaire. L'expoſé du Conſultant

ne fut pas plutôt achevé, qu'il prononça hardiment qu'il y avoit obsession & possession. Que l'illusion est à craindre quand le préjugé nous domine !

Je fus consulté à mon tour : je vis pour la premiere fois, cette prétendue favorite de Circé, le dix-neuf Janvier. Elle m'avoit été recommandée par M. le Bailli du lieu, qui n'est pas moins le pere des pauvres, que le protecteur des loix. J'appris à mon arrivée chez la malade, que l'orage venoit de se dissiper, & que le calme succédoit à la tempête. Je profitai de cet heureux moment pour faire mon examen. Je n'eus de temps que ce qu'il m'en fallut. Je vis ensuite la malade dans l'état violent, rapporté ci-dessus. Hors l'accès, elle avoit le pouls petit & vif, sans être irrégulier ni égal ; dans l'accès, il étoit fréquent & très-peu sensible : hors de l'accès, comme dans l'accès, on auroit jugé la malade dans l'état de santé, à la seule inspection de son visage ; le mal n'en altéroit ni les graces des traits, ni celles du coloris.

Il ne me restoit plus qu'à désabuser les parents de cette fille sur la cause de sa maladie, & à les rassurer sur ses suites, pour ensuite prescrire les remedes qui me paroissoient indiqués. Il m'étoit bien moins facile de réussir dans mes premieres vues, que de remplir les secondes. J'eus beau leur dire & redire qu'il n'y avoit de bien extraordinaire dans cette maladie, que l'idée qu'on y avoit attachée ; que le maléfice n'y entroit du tout pour rien, & que par l'usage des remedes que j'allois prescrire, j'espérois que la malade guériroit. Je m'apperçus à merveille que mes raisons n'avoient pas le don de la persuasion, & que ceux à qui je parlois n'étoient point susceptibles d'un examen suffisant pour détruire la prévention qui les induisoit souvent en erreur : j'abandonnai cette premiere vue. Je proposai des remedes : on me promit de les faire & de les appliquer comme je voudrois ; on m'a tenu parole, c'étoit ce que j'avois à desirer. Je les ai tirés des anti-spasmo-

diques relâchans (*a*), soutenus d'une saignée au pied : je les ai employés extérieurement & intérieurement ; ils ont eu tout le succès qu'on pourroit en attendre. Les vapeurs convulsives, qui faisoient le caractere de la maladie, cesserent le dernier jour de Janvier ; & la prétendue obsédée & possédée a repris son train de vie passé, avec cette différence néanmoins qu'elle n'est plus si docile à la voix de ses parents : ce vice du caractere est un effet de la maladie qui s'effacera sans doute avec les impressions de la cause. Je ne dois pas omettre que cette fille avoit été mise sous l'invocation de Saint Denis, devant l'image duquel on a fait dire la messe & fait faire des neuvaines, & que ceux qui croyoient au maléfice dans cette maladie en attribuent la guérison plutôt au pouvoir du Saint qu'à l'efficacité des re-

(*a*) On entend sans doute par anti-spasmodiques relâchants, employés extérieurement & intérieurement, tous les remedes aqueux ; on n'en connoît point d'autres.

medes. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis beaucoup moins jaloux de l'honneur de cette guériſon, que de la gloire qu'on ne ſauroit me refuſer d'avoir coopéré avec le Saint pour l'obtenir (*a*).

(*a*) Journ. de Méd. mois d'Octobre 1761. Page 325.



OBSERVATION

*Sur un épanchement de lait sur le bas-ventre *, accompagné des symptomes fâcheux survenus les premiers jours des couches ; par M. Planchon, Médecin à Peruwelz en Hainaut.*

AVANT que MM. Puzos & Levret eussent démontré que le lait se déroutoit souvent & enfiloit des vaisseaux

* " Ces maladies sont souvent marquées ,, par les apparences d'une fievre de lait, ou ,, par des douleurs de ventre, qui ont quelque ressemblance avec les tranchées qui ,, arrivent ordinairement les premiers jours ,, des couches ; & ce déguisement a été funeste à un grand nombre de femmes que ,, j'ai vu périr, parce qu'on avoit été dans ,, une trop grande sécurité, par rapport à ,, des accidents qui ne sembloient présenter ,, dans les commencements rien d'extraordinaire. ,,

Puzos, second Mémoire sur les maladies aiguës, produites par les dépôts laiteux ; Traité des Accouchements, page 367.

ſeaux étrangers chez les femmes nouvellement accouchées & les Nourrices ; que ces dépôts les expoſoient à mille dangers différents, ou que ſes épanchements faiſoient languir ces femmes, qui avoient peine à ſe relever des ſuites de leurs couches, dérangées par cette cauſe : nos aïeux, quoique très-éclairés dans le grand art de guérir, n'attribuoient ces ſortes de maux qu'au dérangement des lochies, dont la ſuppreſſion (ſelon eux, comme on voit par leurs écrits) ou la diminution faiſoient naître des accidents graves, ſouvent mortels, qu'ils combattoient par des remedes propres à rappeller ou à augmenter le cours de cette évacuation ſanguine & lymphatique (*a*).

Il n'eſt que trop vrai pourtant que, du dérangement ſenſible des lochies,

(*a*) An non, ... concludi poteſt metaſtaſim lacteam producere poſſe omnia illa mala quæ & lochiis ſuppreſſis tribui ſolent ? *Van-Swieten, Comment. in Boerh. Aph. tom. IV, page 612.*

il résulte des symptomes que produit le reflux d'une matiere qui doit s'évacuer, & qu'il faut distinguer de l'épanchement de l'humeur laiteuse (*a*). Mais on ne lit point dans les annales de l'ancienne Médecine, que les Praticiens de ces temps reculés aient reconnu que le lait répandu étoit quelquefois la cause des désordres qui surviennent à la suite des couches ; au contraire, sans avoir d'autre égard à la sécrétion de cette liqueur nourriciere, qu'autant qu'elle ne paroissoit que chez les femmes accouchées à qui il ne survenoit rien de sinistre, ils ne regardoient son défaut que comme l'effet d'une fievre survenue tout à coup, ou de la suppression totale des lochies.

Hecquet (*b*) & quelques autres

(*a*) Non tamen in illâ opinione sum, ac si lochia retenta nullum facerent periculum, sed tantùm hoc esse monendum credidi etiam de dispositione materiæ lacteæ ad varia loca corporis esse cogitandum. *Van-Swieten, ibid.*

(*b*) « Voyez Hecquet, Médecine des Pau- » vres. *Tome II, page* 221 *& suiv.*

parmi les modernes ont entrevu que cette attention avoit échappé à leurs Prédéceſſeurs. Il n'eſt donc point étonnant ſi la ſage antiquité a vu périr quelquefois des femmes nouvellement accouchées, qui peut-être ſe ſeroient heureuſement relevées de leurs couches, ſi cette même antiquité, plus éclairée ſur les cauſes des maladies qui aſſaillent de temps en temps ces généreuſes victimes de la propagation du genre humain, eût diſtingué les effets de la ſuppreſſion des lochies d'avec ceux que la déviation de l'humeur laiteuſe fait naître.

Aujourd'hui que la Médecine pénetre de plus en plus dans les ſecrets les plus cachés de la nature, & que les nouvelles découvertes de l'art de guérir font toujours un ſurcroît de bienfaits pour l'humanité, quelques Savants ont reconnu que la matiere laiteuſe, après avoir ſervi de nourriture au fœtus dans le ſein de ſa mere (*a*), ſe porte dabord après ſa naiſſance

(*a*) Creditur enim tale ſerum lacteum ad

vers d'autres organes destinés par la nature, pour y recevoir cette liqueur nutritive, la préparer & la rendre propre à l'entretien & à l'accroissement de l'enfant qui vient de naître (*a*).

---

uterum deferri graviditatis tempore pro nutrimento fœtûs. *Van-Swieten, tome IV, page 606.*

« On sait encore que, dans le commen-
„ cement de la grossesse, comme dans toute
„ sa suite, le lait se porte abondamment vers
„ la matrice dont il pénetre l'intérieur, pour
„ en sortir ensuite toujours mêlé avec le
„ sang, & s'insinuer dans les racines vei-
„ neuses du placenta, & delà dans la veine
„ ombilicale qui va le distribuer ensuite
„ dans toutes les parties du fœtus. „ *Puzos, Traité des accouchements, ch.* 21, *pag.* 218.

(*a*) Dum autem infans in lucem editur, ab omni commercio cum utero matris separatur, simile in mammis præstò est alimentum, lac nempe, quod jam majori copiâ requiritur quàm dum in utero hærebat, quia hoc solo nutriri & crescere debet : cùm nec amplius per vasa umbilicalia à matre recipiat, undè tunc constrictis uteri vasis, post partum, illud pabulum serosum lacteum ad mammas fluit. *Van Swieten, ibid. page* 607.

« Si-tôt que la femme est accouchée, le

Ces vrais & fideles obſervateurs qui ont mérité d'être mis au rang des Savans de ce ſiecle, attentifs à tout ce qui pouvoit dérouter la nature dans les ſuites des couches, reconnurent les ravages qui réſultoient du défaut de la ſécrétion & de la ſéparation de cette matiere laiteuſe ; ils ſurent diſtinguer les effets d'un lait répandu d'avec ceux de la ſuppreſſion des lochies : l'expérience n'a que trop conſ-

---

„ lait qui ſe portoit à la partie où il étoit continuellement abſorbé, change néceſſairement de route, pour aller vers les endroits où il a plus de facilité à s'échapper ; ne trouvant plus d'iſſue du côté de la matrice, il étoit à propos qu'il trouvât deux eſpeces de réſervoirs pour être reçu, gardé quelque temps, & enſuite évacué : ſans cette ſage précaution de la nature, le lait ſe feroit inutilement jeté ſur différentes parties dans leſquelles il auroit cauſé les mêmes déſordres qu'il cauſe ſouvent, quand par imprudence, ou par de mauvaiſes diſpoſitions, il prend des fauſſes routes & ſe dépoſe ſur des parties qui ne peuvent s'en débarraſſer. „ *Puzos, ibid. page 220.*

taté leurs obſervations, & l'heureux ſuccès des moyens curatifs qu'ils ont employés pour ſauver ces femmes, n'a que trop prouvé la juſteſſe de leur diſcernement.

Mais quelles peuvent être les cauſes qui font prendre une fauſſe route à l'humeur laiteuſe, & l'engouer dans des vaiſſeaux qui lui ſont étrangers? On ſait aſſez que le froid, le mauvais régime, les paſſions de l'ame ſont les plus fréquentes. Il en eſt une cependant qui n'eſt point la plus rare ſelon moi; ce ſont les effets répétés d'un accouchement laborieux, & la violence & la durée des douleurs qu'un tel accouchement occaſionne: j'ai ſouvent obſervé ce fait. Dans ces circonſtances, il ſe fait un bouleverſement dans toute l'économie animale: le méchaniſme des ſécrétions eſt troublé; le mouvement des humeurs a perdu ſon juſte équilibre, & leur diſtribution eſt inégale. Eſt-il donc étonnant qu'en pareil cas, l'humeur laiteuſe ne ſe porte pas vers les organes qui lui ſont deſtinés? Ou, ſi elle s'y porte, ce n'eſt qu'imparfaite-

ment, & le même désordre en tarit bientôt l'écoulement.

Dans cette espece de bouleversement d'humeurs, le lait qui n'a point encore enfilé la nouvelle route que la nature lui fait ordinairement prendre, va se fixer pour lors sur les parties où il trouve moins de résistance ; c'est souvent sur celles qui ont été dans une tension plus qu'organique pendant la grossesse, & qui ont été le siege des douleurs dans l'accouchement, où cette matiere va se déposer : ces parties, d'un état violent, distendu, spasmodique, tombent dans le relâchement après l'expulsion du fœtus.

On conçoit que le lait, après l'accouchement, ne trouvant plus à se distribuer dans le placenta, doit nager dans toute la masse des liqueurs, & se porter plutôt sur ces parties qui ont été violentées. Le temps de la fievre de lait est souvent celui de ce dérangement, quand il en doit résulter une fievre aiguë inflammatoire.

La nature alors surchargée d'une humeur qui ne peut que troubler le

mouvement des fluides, si elle n'enfile la route qui lui est destinée, se trouve opprimée : le jeu du cœur & de ses vaisseaux en est plus agité ; & la fievre de lait, qui en est ordinairement l'effet, se change en fievre inflammatoire, quelquefois putride, par le transport de la matiere laiteuse sur quelques visceres. La matrice & souvent le bas-ventre, dans ces circonstances deviennent le siege de cette métastase laiteuse (*a*). La cause que je crois faire naître cette métastase, & qui souvent est la plus fréquente, n'a pas autant lieu pour ces dépôts laiteux qui se portent au cerveau, à la poitrine, sur les bras ou à l'habitude du corps.

(*a*) La matrice n'est pas exempte des dépôts laiteux à la suite des couches ; il y en a de deux especes, des primitifs & des consécutifs. Les dépôts primitifs se déclarent dans le temps où devoit arriver la fievre de lait : ils sont très-longs à se déterminer, lorsqu'ils ne font point périr la malade par l'inflammation générale de la matrice & des autres visceres du bas-ventre. *Levret, art. des Accouchements, Sect.* 10, *Aph.* 986 & 987.

Ce dépôt ſur le bas-ventre produit un érétiſme univerſel des ſolides, & entraîne après ſoi une ſuppreſſion totale des lochies; & l'état phlogiſtique des viſceres abdominaux, devenu tel par l'effet de la groſſeſſe, doit néceſſairement augmenter: on ſait aſſez que, vers les derniers mois, les vaiſſeaux les plus déliés de ces viſceres ont conſidérablement augmenté de diametre. Ils ſont engorgés au point qu'à peine la femme eſt délivrée, qu'ils ſont dans une eſpece de phlogoſe que le cours des lochies diſſipe heureuſement, s'il n'arrive aucun trouble (*a*).

Que doit-il arriver, ſi tout à coup, par une cauſe quelconque, cette éva-

---

(*a*) " Ces maladies ſont redoutables, „ lorſqu'elles ſe déclarent le premier ou le „ ſecond jour de l'accouchement: (on pourroit ajouter les troiſieme, quatrieme, cinquieme & ſixieme jours,) parce que le dégorgement de la matrice étant à peine commencé, cette partie tuméfiée & dans une eſpece de phlogoſe, eſt très-ſuſceptible d'inflammation. „ *Puzos, ibid. page* 368.

cuation se supprime ? Il est inutile d'en faire ici le tableau. Quel Médecin ne connoît point le désordre qui en résulte ? C'est bien pire, si l'humeur laiteuse vient augmenter cet engorgement qui met la nouvelle accouchée dans le plus grand de tous les dangers, si l'art & la nature ne s'opposent au péril qui la menace. On peut voir, dans le Journal de Médecine du mois d'Avril 1765, un détail intéressant de cette maladie, que l'ouverture des cadavres a constatée, & qu'on observa à l'Hôtel-Dieu à Paris, en Janvier 1746, que beaucoup de femmes nouvellement accouchées périrent, & qu'on parvînt enfin à en arracher plusieurs à la mort par les saignées du bras & du pied, mais principalement par celles du bras qu'on répétoit plusieurs fois ; celles qui périrent succomberent à une gangrene subite (*a*) : cette gangrene

---

(*a*) Van-Sweiten, tome IV, page 611 & 612. Item, Mémoires de l'Académie des Sciences, l'an 1728, page 581 & seq.

eſt d'autant plus prompte dans ces circonſtances, que la qualité du ſang des vaiſſeaux de la matrice d'une nouvelle accouchée qui s'évacue ſous la forme des lochies, tend plus à l'alkaleſcence. L'humeur laiteuſe, fixée ſur quelques viſceres, dégénere ſouvent en pourriture par le ſéjour qu'elle fait dans des vaiſſeaux étrangers. Ajoutons à ces cauſes le froiſſement qu'ont éprouvé les ſolides pendant l'accouchement, & nous verrons pourquoi ces ſortes d'inflammations dégénerent fort ſouvent en gangrene.

J'ai déjà vu pluſieurs fois périr miſérablement des femmes, vingt-quatre à trente heures, & même douze heures après leur accouchement, ſans qu'elles duſſent leur mort à une perte de ſang par inertie de matrice, comme il arrive quelquefois. Quelle autre cauſe qu'une prompte gangrene les a fait ſuccomber ſi-tôt ? L'Art eſt inſuffiſant en pareil cas ; & la mort prévient les efforts qu'un Médecin éclairé peut tenter pour les ſauver. A peine ſont-elles délivrées, qu'une fievre preſ-

qu'ardente les saisit, les lochies ne coulent point : ce ne sont que des lochies d'irritation, comme dit Puzos ; le ventre se tend douloureusement avec météorisme ; la région de la matrice spécialement entreprise, & souffrant cruellement, prouve assez que ce viscere est le siege principal de l'inflammation constatée par tous les symptomes propres. Les mamelles ne donnent aucune preuve d'une prochaine sécrétion du lait ; au contraire, elles deviennent flasques & presque flétries. Je ne dirai rien des autres symptomes concomitans ; & malgré les moyens curatifs qu'on emploie en pareilles circonstances, tous ces symptomes s'aggravent ; & bientôt ceux d'une gangrene qui s'établit précipitamment, succedent à cette inflammation véhémente, & ces femmes périssent en peu de temps. On sent assez, par ce que j'ai dit plus haut, pourquoi il arrive alors une gangrene aussi subite.

Les suites fâcheuses des couches n'ont point toujours une issue malheureuse ; il y a quelquefois moins de

complication, ou le tempérament de ces femmes eſt plus fort & plus robuſte, la nature eſt capable chez elle d'eſſuyer des aſſauts auſſi vifs & d'y réſiſter, ou le mal s'établit avec moins de violence.

Chercher la réſolution d'une inflammation de cette eſpece, eſt ce qu'un Médecin doit ſérieuſement ſe propoſer, puiſque la ſuppuration eſt à craindre pour ſes ſuites, & que la gangrene eſt mortelle, &c. Auſſi l'expérience démontre que la nature prend ſouvent la voie de la réſolution dans les dépôts laiteux, pourvu que l'Art la guide & l'aide dans ſon ouvrage.

C'eſt l'heureuſe réſolution d'une inflammation laiteuſe que je vais décrire. On verra quels ſont les déſordres qu'une métaſtaſe de cette eſpece fait naître, & comment la nature & l'art ont ſecouru celle qui courut le riſque d'en périr, & m'ont conſervé un bien précieux.

Mon épouſe, âgée de trente-trois ans, d'un tempérament bilieux & ſanguin, ſujette depuis l'âge de quinze ans aux

éréſipelles qui portent au viſage, eût un accouchement long & laborieux, le quatorze Août 1764. La violence des maux qu'elle ſouffrit pour mettre ce premier enfant au jour, fit que la nature ne reprit point le calme ordinaire après la délivrance. Je n'obſervai pas cette ſoupleſſe dans le pouls que je deſirois, pour me raſſurer (*a*); il lui reſta un pouls fiévreux. Les lochies coulerent pourtant aſſez bien les premiers jours de ſes couches; & ſans être autrement accablée, parmi les tranchées ultérieures qu'on obſerve quelquefois en pareil cas, elle ſe plaignit d'une légere douleur à la région hypogaſtrique droite (région vers laquelle ſon enfant s'étoit plus porté pendant ſa groſſeſſe): cette douleur n'étoit que l'effet du tiraillement des ligaments larges de la matrice; &

(*a*) " Si tout au contraire le pouls reſte „ agité au-delà des premieres heures qui „ ſuivent celles de la délivrance de l'accou- „ chée, elle eſt ordinairement alors menacée „ d'une maladie aiguë. „ *Levret, ibid. Aph.* 814.

ſans ſe déranger dans le régime, ſans s'être expoſée à quelqu'autre cauſe, elle parvint au troiſieme jour de ſes couches. Ce jour-là, vers le ſoir, la fievre ſe déclara : la douleur de la région hypogaſtrique fut plus vive. Il n'y avoit point juſqu'ici d'autres ſymptomes que ceux de la fievre de lait. Mais, après vingt-quatre heures, on ne vit point le calme qui ſuccede ordinairement à ce trouble néceſſaire de la nature ; le lait ne vint point ; au contraire la fievre s'alluma avec redoublement ; la douleur & la tenſion augmenterent ; les lochies ſe ſupprimerent preſque totalement ; de ſorte que le deuxieme jour de ces accidents, après avoir déjà fomenté la partie malade, donné des lavements, mis la nouvelle accouchée à l'uſage des délayants & à un régime ſévere, la vivacité des ſymptomes augmentant, je fis ſaigner la malade du bras & du pied, en une heure de temps (*a*).

(*a*) " Les ſaignées du bras peuvent être „ d'un grand ſecours dans le commencement

On tira un ſang très-couenneux : ces ſaignées calmerent un peu les ſymptomes, & la nuit fut plus tranquille. La malade dormit, elle fit uſage d'une infuſion de pariétaire aiguiſée du ſel

---

„ & dans l'augmentation de la maladie, &c. *Levret, ibid. Aph.* 991.

Le Public eſt ſi prévenu dans cette Province contre la ſaignée du bras, chez les femmes en couches, qu'on a peine à réſoudre ces dernieres à cette opération. Un Médecin ne gagne ſouvent rien à leur en démontrer la néceſſité. Il eſt preſque inutile de mettre ſous leurs yeux l'idée d'une inflammation de matrice, qui exige indiſpenſablement la ſaignée du bras, & même répétée, pour leur démontrer l'abſurdité de leur préjugé & de leur erreur ; on n'entend rien. L'entêtement & l'opiniâtreté à prétendre que la ſaignée du bras en pareil cas, eſt meurtriere, l'emportent : elles décident audacieuſement, & même dans leur cercle, qu'on va tuer une telle femme en couche en la ſaignant du bras ; & ſi par un malheureux événement, malgré la méthode la plus ſûre & la plus accréditée, la femme ſuccombe : c'en eſt fait, le Médecin l'a tuée ; c'eſt fait de ſa réputation, on ne s'entretient plus que de l'aveuglement de cette malade de s'être confiée à un tel Médecin. Pour la ſaignée du pied,

de

de duobus (*a*) : on donna des lavements ; on fomenta le ventre avec une flanelle imbibée d'une décoction de plantes émollientes & résolutives, auxquelles on ajouta le dissolvant de M. Levret ; quelquefois on appliqua des cataplasmes de même nature.

Le lendemain, il survint éruption miliaire, d'un rouge vif. La fievre n'eut presque plus de redoublement (*b*) : il

---

c'est une différence, dit-on ; elle peut être nécessaire. Quand verrons-nous les Ministres de la santé moins tracassés dans leur pratique, & ces femmes ignorantes en Médecine se taire à l'aspect d'un Médecin & respecter ses avis ?

(*a*) "Dans la vue de prévenir les dépôts „ laiteux ou les infiltrations laiteuses, je prescris aux femmes en couche, dès que le „ temps de la fievre de lait est passé, l'usage „ du sel de duobus tous les jours, depuis la „ dose de deux scrupules, jusqu'à deux dragmes. „ *Levret*, *ibid. Aph.* 948.

(*b*) *Exanthemata rubra minus periculum afferunt quàm albida ; illaque quò vividiora præstant, eò sunt tutiora.* Mead. monit. & præcept. Med. de febre miliari, pag. 18.

C'étoit ici le cas d'une éruption miliaire à laquelle les nouvelles accouchées sont su-

vint des selles laiteuses, d'un jaune blanc, qui soulageoient la malade, & qui dégageoient, disoit-elle, la partie affligée. La douleur de la région hypogastrique se dissipoit : la sécrétion

---

jettes, dont la cause la plus commune est la matiere laiteuse qui vicie la lymphe : ces boutons, après quelques jours d'éruption, ont blanchi à leur extrêmité, paroissant pleins d'une liqueur diaphane & exhalant une odeur aigre. Cette irruption differe de celles dont parle Levret, *Art. des Accouch. Chap.* 3. *Sect.* 5. Il est toujours vrai que ces éruptions chez de telles malades, sont presque toujours laiteuses. M. Bonté en donne une description succincte dans le Journal de Médecine, *tome VI, page* 29 *& suiv.* & reconnoît la même cause. Les femmes qu'elle attaque, (la miliaire) dit-il, sont nouvellement accouchées, & les lochies coulent peu : cet état nous porte à croire que l'humeur laiteuse y a beaucoup de part. En effet, cette humeur retenue dans la masse du sang peut y produire mille désordres : altérée par nombre de causes qui ont précédé l'accouchement, par la température même de l'air, elle ne tarde gueres dans les tempéraments lâches & foibles à se corrompre & infecter la lymphe ; son caractere est propre à la faire tourner vers l'acide, que l'odeur des sueurs annonce sensiblement. La

du lait commençoit à se faire assez bien, la malade transpiroit beaucoup; cette sueur légere exhaloit également l'acide : l'éruption augmentoit, la fievre étoit petite; & à mesure que les évacuations se faisoient, elle se trouvoit mieux; les fonctions naturelles se rétablissoient; elle avoit de l'appétit; le lait venoit plus abondamment, & elle commencoit à suivre un régime légérement nourrissant, quand tout à coup la fievre revint, le dixieme jour de ses couches, vers les dix heures du soir, malgré les moyens employés pour le rétablir. La nuit fut agitée, les épreintes de la région malade se ré-

sérosité surabondante, chargée des parties grossieres & viciées, s'arrêtant dans les émonctoires de la peau, y forme des phlictenes d'abord transparentes. Quelques-unes des parties de l'humeur du lait, les plus divisées, à l'aide de la sérosité qui leur sert de véhicule, se portent bientôt avec elle à la peau, & les pustules alors blanchissent; tandis que les autres, mêlées avec la lymphe, forment des stases & des irritations particulieres dans différentes parties, d'où naît un trouble général dans l'économie animale.

veillerent, & il vint une sueur vers le matin, qui diminua beaucoup la fievre; mais la malade ne laissa pas de se plaindre d'un mal-aise inexplicable: l'appétit se perdit, & les autres fonctions naturelles s'altérerent de nouveau. Le même jour, vers les deux heures après midi, dans le moment qu'elle croyoit se livrer au sommeil, il lui prit une douleur des plus aiguës à la région malade, qui lui fit pousser les hauts cris pendant un demi-quart-d'heure & plus; la fievre reprit avec frissons, anxiétés précordiales, foiblesse, aphonie. Ma femme baigna bientôt dans une sueur presque froide, que la vivacité des douleurs excitoit; le ventre se tendit avec météorisme; le pouls devint petit, accéléré, vif & serré; le visage se tira (*temporum collapsus*;) les yeux perdirent leur vivacité; une langueur mourante y succéda; de temps en temps une froideur glaçante s'emparoit du visage, toujours couvert de cette sueur qui mouilloit ses cheveux & sa coëffure, comme si on l'eût plongée dans l'eau. Il survint quelques selles

bilieuſes qui ne ſoulagerent point : quelques onces d'huile d'amandes douces, avec le ſyrop d'althæa, quelques lavements émollients, l'application d'un cataplaſme de même nature, n'empêcherent point que l'inflammation du bas-ventre ne devînt générale. Cet état dura depuis ſon invaſion juſques vers le matin ſans relâche. Les ſymptomes étoient à un tel comble, qu'il ſembloit qu'elle dût ſuccomber bientôt à cet aſſaut : elle paſſa la nuit dans une angoiſſe extrême, ſans pouvoir faire aucun mouvement dans ſon lit, ne pouvant prendre pour boiſſon & pour remede, que du vin rouge (*a*) trempé de deux tiers d'eau, avec un peu de ſucre, & dans les intervalles un peu d'eau d'orge ; elle n'en prenoit que par cuil-

(a) *In ipſis morbis inflammatoriis, tempore accedentis criſis, pulchrè mihi ſucceſſit, ſi ægro cochlear unum vini mollis & gratè cardiaci, omni trihorio propinarem ; inde enim ſine tumultu, mirè erectæ vires feliciſſimè hoſtilem materiam expellebant.* Tiſſot, de febre bilioſâ, Lauſann. pag. 56.

lerée, sans pouvoir en boire davantage à chaque fois, ce qu'elle répétoit presque tous les demi-quarts-d'heure. Cette boisson la ranimoit dans ces moments où il lui paroissoit devoir succomber à des foiblesses fréquentes. Des vapeurs (*a*), qui l'obsédoient dans ce temps orageux, rendoient son état en-

---

(*a*) " Les femmes en couches sont celles „ qui en éprouvent (des vapeurs) les symp„ tomes les plus effrayants, si elles ont fait „ des accouchements laborieux. Tous les „ membres du corps souffrent des irritations „ causées à l'*uterus* : les vuidanges diminuent „ ou se suppriment, (on pourroit ajouter „ qu'il en peut résulter les dépôts laiteux), „ & il en survient un grand nombre d'acci„ dents, des fievres, des spasmes, des con„ vulsions qui menent souvent à la mort. „ *Pomme, Traité des vapeurs, page 39.*

Mon épouse étoit tellement agitée dans ces fâcheux & tristes moments qu'à chaque instant elle sentoit tous ses membres se retirer : c'est ainsi qu'elle s'exprimoit ; c'étoit alors qu'il lui sembloit devoir expirer. Cet état prouve combien le genre nerveux étoit ici érétisé, & combien l'économie animale étoit bouleversée.

core plus dangereux. A cette époque, il n'y eut plus de lait qui vint aux vaisseaux mamaires.

Le danger extrême où je vis ma femme, me parut trop grave pour m'en tenir à mes propres lumieres, je priai MM. du Monceau, Médecin pensionnaire de la ville de Tournay, & Joaret, Médecin de la ville de Leuze, de vouloir m'aider de leurs conseils : ils accoururent tous deux, & eurent la complaisance de rester chez moi pendant la nuit où je crus encore voir expirer mon Epouse. Je dirai ici, en passant, qu'ils eurent la bonté de la revoir quatre à cinq fois pendant le cours de la maladie, & de me communiquer par lettres leurs conseils ; je leur écrivois souvent l'état de la malade, & le traitement que j'employois.

M. Deswatines, Médecin de ce Bourg, voulut bien aussi lui rendre visite, ainsi que MM. Gosse, Médecin à l'Hôpital militaire à St. Amand en Flandres, Carvin, Médecin à Pomerœul, & Coulouveaux, Médecin à

Condé, & m'honorer l'un & l'autre de leurs conseils ; ces Médecins convinrent avec moi qu'il falloit ici employer les relâchants & les humectants, les délayants (*a*), les émollients & les résolutifs, tant intérieurement qu'extérieurement, pour chercher à résoudre une inflammation aussi générale. Les saignées n'étoient plus ici de saison à bien des égards : la foiblesse du pouls & l'éruption qui se soutenoit, s'opposoient encore à verser du sang. Cette réserve sur la multiplicité des saignées est conforme au sentiment de M. Levret. J'ai vu, dit-il, Aph. 995,

(*a*) C'étoit précisément les seuls moyens (si j'en excepte le vin qui la relevoit dans ses foiblesses) de combattre, suivant la méthode de M. Pomme, les symptomes vaporeux qui l'obsédoient. Je n'employai ici aucun anti-hystérique si vanté, qui eussent sans contredit augmenté la crispation du genre nerveux, si bien étayée par cet illustre Médecin, & qui eussent trop incendié la masse du sang : *Les délayants*, dit-il dans son Traité des vapeurs, page 19, *& les humectants me paroissent les plus propres & même les seuls nécessaires à remplir mon objet.*

périr plusieurs femmes qui avoient été beaucoup saignées pour les dépôts à la matrice, à la suite des couches : il y a plus, je n'en ai pas même vu échapper une seule (*a*).

On appliqua donc des fomentations émollientes & résolutives, impregnées d'une dissolution de sel de tartre : on fit des embrocations avec les onguents d'*Althæa* & *Populeum*, l'huile de lin & rosat, & le baume tranquille : on donna des lavemens fréquents d'huile de lin, & d'autres faits avec les plantes dont on se servoit pour fomenter. La malade prit beaucoup de boissons délayantes & mucilagineuses, aiguisées de sel de Duobus : elle continua l'usage de son infusion de pariétaire; l'eau

---

(*a*) Plures puerperas perire vidit, *Levret*, quibus multum sanguinis ductum fuerat : imò ne unicam evasisse, dùm hoc tentabatur ad avertendam vel curandam uteri suppurationem vel metastasim lacteam. Patet ergo non facilè in puerperio venam secandam esse, nisi urgens necessitas indicet hanc evacuationem. *Van-Swieten, pag.* 634, *Aph.* 1332, *ibid.*

d'Orge, de Gruau, le bouillon de Poulet, de Veau, & le vin trempé composoient ses boissons.

Les lavements continués ouvrirent bientôt le ventre, & les évacuations suivirent la fréquence de ces bains intérieurs, & donnerent du calme à la malade; mais il revint vers le soir un redoublement de fievre accompagné des mêmes symptomes, qui fit craindre encore un succès malheureux. Il y avoit pourtant quelque chose de moins grave que la nuit précédente, & la malade fut un peu moins agitée: le vin & l'eau, dans ces circonstances, étoient le remede qui la soulageoit infiniment, malgré les douleurs du bas-ventre qui se réveilloient souvent, & d'où partoit la vivacité des symptomes aussi cruels. Quelques déjections bilieuses & spontanées, survenues vers les trois heures du matin, donnerent un nouveau calme, & firent diminuer le redoublement. Nous trouvâmes, en effet, la malade dans un état plus favorable. Le matin, nous entrevîmes ici l'aurore d'une convalescence bien éloi-

gnée ; mon épouse passa la journée assez tranquillement, & le redoublement du soir fut moins violent. Quoique la nuit fût encore mauvaise, les déjections étoient toujours bilieuses, & soulageoient les douleurs : dès cette nuit, elles changerent de place (*a*), on continuoit toujours la même méthode curative ; & à mesure que la malade évacuoit, on voyoit le danger s'éloigner : les urines donnerent des signes de coction, & dès lors les selles devinrent encore laiteuses. Il y avoit tous les matins fort peu de fievre qui redoubloit pourtant tous les soirs, avec moins d'agitation la nuit.

Le 29 Août, cette fievre, qui redoubloit tous les jours, fut plus vive. Il y eut une pente au sommeil, que la

---

(*a*) Ce changement de douleurs, qui se porterent vers la région hypogastrique gauche, devenant un déplacement de l'humeur morbifique que la nature préparoit à être évacuée. *Adeòque multum boni sperandum foret, si materia morbi inflammatorii locum mutaret.* Van-Swieten, Comment. in Boerrh. Aph. tom. 3, Aph. 888, pag. 26.

malade ne trouvoit qu'avec peine, se sentant dans un abattement inexplicable. Ce mauvais sommeil étoit interrompu par des frissonnements (*a*) suivis de chaleur, la malade se réveilloit avec frayeur : cette nuit fut aussi fâcheuse que les précédentes ; mais vers les quatre heures du matin, il survint un doux sommeil qui dura près de trois heures : son réveil fut agréable & calme ; & cette journée se passa dans une tranquillité qu'elle desiroit depuis long-temps. Il y eut, ce jour-là, bien peu de fievre. On vit alors

---

(*a*) " C'est pourquoi le froid qui survient „ dans les fievres continues qui ont été trai- „ tées avec méthode, est un beau signe ; car „ c'est une marque que la maladie a changé, „ & que sa violence a diminué : cette ob- „ servation se présente souvent dans ma pra- „ tique...... Ce froid qui survient dans les „ maladies est critique, & annonce que la „ nature travaille à quelque crise ; la cha- „ leur naturelle ne souffre pas en vain de „ pareilles violences. „ *Maladies traduites du latin de Baglivi, article du froid dans les maladies aiguës, pag.* 167 *&* 168, *par M. St. Aignan.*

reparoître le cours des lochies, le ventre devint plus libre, & les déjections meilleures. A cette époque, les douleurs de ventre disparurent, sa langue fut moins chargée, & la soif ne pressoit guere. Le soir pourtant il survint un léger redoublement; on continua toujours la même méthode curative : j'y avois ajouté cependant l'usage de la décoction de Tamarins, de Fuller, avec la gelée de Groseille. On ne répétoit plus les lavement si souvent, le ventre commença enfin à baisser insensiblement & à s'assouplir un peu; il n'y avoit plus de douleur, sinon à la région de la matrice, lors de l'écoulement des lochies. Cette évacuation étoit glaireuse & sanguinolente, quelquefois noire, tirant sur le brun (*a*): cette circons-

---

(*a*) "Des trois autres especes de lochies, „ que j'ai dit être contre nature; la premiere „ est de consistence glaireuse, sans couleur, „ sans odeur, & ne coule qu'en petite quan- „ tité, & c'est ordinairement dans les inflam- „ mations de la matrice & dans les maladies

tance fit suspendre l'usage de la décoction des Tamarins. Les déjections ne laisserent pas, malgré cela, d'être toujours laiteuses & abondantes, & la malade étoit beaucoup mieux : il n'y eut point de changement jusqu'au 5 Septembre, vingt-deuxieme jour de la maladie (*a*), & l'insomnie fit que les nuits furent toujours fâcheuses. Du cinq au six du même mois la maladie changea de face : les déjections, qui le soir avoient été plus copieuses, continuerent toute la nuit à être fréquentes & de même nature, & le matin, le ventre avoit déja repris son état naturel ; elles vinrent de temps en temps pendant le jour & la nuit sui-

---

„ aiguës des nouvelles accouchées. Ces fem„ mes sont en grand danger, en pareilles cir„ constances. *Levret, ibid. Aph.* 851.

(*a*) On pouvoit alors, d'après l'observation du savant Sydenham, regarder cette malade presque hors de danger. *Cum singulo quoque die*, dit-il, *curationis negotium magis magisque extra oleum ponatur, & si ægra vigesimum diem superaverit, jam fere in vado est.* Sidenh. dissert. epist. pag. 537.

vante. Le ſeptieme, même ſcene; de ſorte que la malade commençoit à s'affoiblir : je craignis que cette diarrhée critique ne trouvât point de bornes. Pour éviter l'excès des évacuations, je mis en uſage la décoction blanche de Sydenham, l'eau de riz, des bouillons de poulets farcis de riz : ces petits remedes modérerent cette diarrhée; & le huitieme, le lendemain matin, la nature étoit calme, il n'y avoit plus de fievre, elle avoit diſparu dès le ſix; mais elle ſe fit reſſentir plus ou moins tous les ſoirs. Un pouls irrégulier, quelquefois avec intermittence, précéda & accompagna cette diarrhée (*a*) qui dura ſix jours;

(*a*) « Aux irrégularités de ce pouls ſe „ joignent ſouvent des intermittences très-„ remarquables ..... Solano a avancé que le „ pouls qui annonce le dévoiement critique, „ eſt le pouls intermittent. . . L'intermittence, „ jointe aux irrégularités, annonce plus cer-„ tainement cette criſe; c'eſt donc à ſes irré-„ gularités qu'il faut d'abord faire attention, „ lorſqu'il s'agit de juger du pouls, du dé-„ voiement critique. „ *Bordeu, recherches ſur le pouls, page* 80 & 81.

les déjections étoient très-fétides & toujours laiteuses.

Dès-lors l'appétit revint & persista, quoique tous les soirs il y eut toujours de la fievre. Il survint à cette époque une toux fâcheuse & seche, qui la fatigua pendant le cours de la convalescence. Il faut remarquer que cette malade, dans la meilleure santé, est sujette de temps en temps à une toux qui ne la dérange guere.

Ce cours de ventre dissipa le gonflement, la tension & la douleur du bas-ventre. Ce principe de guérison nous permit de la mettre au régime des convalescents, pour commencer à rétablir ses forces que la longueur de sa maladie & les différentes évacuations avoient abbatues.

Malgré les marques les plus flatteuses d'un rétablissement prochain, cette toux dont je viens de parler revenoit impertinemment tous les soirs avec agitation dans le pouls. Elle tenoit de la quinte, & étoit si fâcheuse que ni les pillules de cynoglosse ni les béchiques incrassants ne pouvoient

la

la calmer. Vers minuit, elle cédoit à un ſommeil qu'elle interrompoit ſouvent.

Tous les matins la malade étoit bien : ſon appétit ſe ſoutenoit ; les aliments doux, que ſon état permettoit, rétabliſſoient ſes forces ; le ventre étant libre, les déjections toujours laiteuſes avoient de la conſiſtance. Cette ſituation dura près de trois ſemaines ; & les périodes de ſa toux étoient marquées tous les ſoirs. Vingt-cinq grains de pillules de cynogloſſe ſuffiſoient à peine pour lui procurer un calme deſirable.

Dans le cours de cette convaleſcence imparfaite, le pouls devint encore irrégulier & intermittent. Je pronoſtiquai un nouveau cours de ventre, il arriva effectivement : dès cette nuit-là elle eut quatre à cinq ſelles copieuſes avec tranchées, & ſemblables aux précédentes. Ce nouveau trouble de la nature fut l'effet d'une fievre très-marquée qui vint ce jour-là (17 Septembre) avec friſſons. Les déjections continuerent, la toux la fatigua cruel-

lement & la fievre ſe termina le matin par une ſueur : l'appétit qui avoit diſparu, revint à l'ordinaire , & la malade fut inſenſiblement mieux après ce petit aſſaut.

Ces différentes circonſtances, qui troubloient ſa convaleſcence, dénotoient une fievre double, tierce, intermittente, entretenue par un reſte de matiere morbifique, avec ſaburre des premieres voies. Je tentai de la purger avec le ſyrop de rhubarbe compoſé, & d'employer le quinquina avec la rhubarbe; elle ne put ſoutenir l'uſage de ces derniers remedes. J'en vins donc aux lavements de quinquina qui diſſiperent cette fievre du ſoir, & firent diminuer la toux importune.

Après ce nouveau calme, les lochies revinrent abondamment, les forces dès lors ſe rétablirent mieux, la toux fut ſupportable, & la malade expectoroit ſans peine des crachats glaireux. Après une auſſi longue convaleſcence, & cette toux importune commençant à diſparoître, il y avoit lieu d'eſpérer que la malade ſe ver-

roit bientôt au-dessus de tout ; on se trompoit, l'ennemi n'étoit point encore domté : des douleurs hémorrhoïdales internes vinrent assaillir cruellement mon épouse, elle souffroit le martyre chaque fois qu'elle alloit à la selle. Le beurre de sureau, celui de poreau, le baume tranquille, le *populeum*, l'application des sang-sues à l'anus, ne calmerent guere ce mal, & ne diminuerent rien de sa cause. Ce contre-temps réveilla, moins vivement pourtant, les douleurs du bas-ventre, qui n'étoient sans doute que l'effet des secousses de sa toux & celui des douleurs hémorrhoïdales.

Je ne trouvai rien de plus expédient, pour rendre ces maux moins cruels & moins aigus, que de lui prescrire tous les jours une once & demie de lénitif délayé dans le vin blanc : par-là les selles furent plus liquides, & conséquemment irritoient moins les vaisseaux hémorrhoïdaux, enflammés & tuméfiés ; les douleurs en furent moins vives & plus supportables.

De temps en temps mon épouse commença à se plaindre d'un mal aux reins, & d'une douleur sourde à la région de la matrice, qui s'étendoit vers l'endroit qui avoit été le siege de la maladie primitive. Quelques jours après, dans un moment où elle se trouvoit assez bien, se promenant dans sa chambre, il se fit un écoulement abondant par la matrice d'une matiere purulente & blanche, cet écoulement continua de se faire de temps en temps pendant plus de quinze jours (*a*) : il

---

(*a*) Je dirai, ici en passant, que long-temps après son parfait rétablissement, elle s'apperçut toujours de temps à autre de cet écoulement.

N'étoit-ce point là un vrai cours de lochies naturelles, que la maladie avoit suspendu si long-temps ? Cette matiere fournie par la matrice, avoit assez la qualité que lui donne M. Levret. « Les lochies naturelles, „ dit-il, *page* 153, *Aph.* 846, à tous égards „ doivent avoir, aussi-tôt après la fievre de „ lait, ou après le temps qu'elle a coutume „ de se déclarer, la couleur & la consistance „ d'un pus louable, mais dont l'odeur seroit „ lymphatique, & ensuite d'un lait crêmeux. „

en résulta un soulagement notable ; & la toux, qui fatiguoit encore quelquefois, a presque disparu dès-lors, de même que les douleurs hémorrhoïdales. Malgré ce surcroît de maux, l'appétit & le sommeil étoient bons, & la malade commençoit seulement à se rétablir de mieux en mieux.

Je conseillai, qu'à mesure que sa santé renaissoit, que ses forces revenoient, elle prît la peine de faire tetter son enfant, ou qu'elle se fît sucer par quelqu'autre personne ; c'étoit le moyen de pouvoir alaiter son enfant (*a*).

Le retour du lait vers ses organes naturels, après qu'une femme nouvellement accouchée, ou une nourrice l'a perdue par quelque maladie ai-

(*a*) Tunc autem debet promoveri lactis secretio in mammis, quod obtinetur fotu & leni frictione, præcipuè frequentiori frictione, vel infantis, vel si ille vacua nolit ducere ubera alterius mulieris. *Van-Swieten, tome IV. pag. 645 & 1339.*

guë, n'est pas rare (a), si ces femmes prennent le soin nécessaire pour l'y rappeller; car il est vraisemblable qu'une femme, qui vient d'essuyer un épanchement de lait, rétablie du désordre qu'il a causé, conserve chez elle une disposition à fournir un nouveau lait, qui, de sa nature, aime à se porter vers ses propres organes. Au reste, ne peut-il pas arriver qu'une partie de cette humeur laiteuse, qui s'étoit déposée sur quelques visceres, rentrée dans le torrent de la circulation par une suite de la résolution, & n'ayant peut-être souffert aucune altération, reprenne la route dont elle s'étoit dévoyée, d'abord que la nature a retrouvé l'équilibre qu'elle avoit perdu.

Quoi qu'il en soit, mon épouse vit avec plaisir que les soins qu'elle pre-

(a) On peut en voir la preuve dans le Journal de Médecine, Août 1764. J'ai déja vu plusieurs fois le lait reparoître, après qu'il s'étoit déposé sur quelques visceres; tout dépend d'une résolution de ces sortes d'inflammations.

noit pour rappeller ſon lait, n'étoient point infructueux, & deux mois & demi environ après ſes couches, elle apperçut enfin les premieres gouttes de cette liqueur nourriciere qu'elle deſtinoit à ſon enfant. Tous les jours il en vint de plus en plus; & à meſure qu'elle ſe rétabliſſoit, il revenoit plus abondamment, de ſorte qu'en fort peu de temps, elle pût elle-même donner à ſon enfant ce qu'un ſang étranger lui fourniſſoit mercenairement tous les jours; & en le nourriſſant elle-même, elle l'a vu croître avec joie ſous ſes yeux. Cependant les douleurs hémorrhoïdales n'étoient point encore diſſipées tout-à-fait; mais la convaleſcence faiſoit des progrès vers ſon parfait rétabliſſement, quand tout-à-coup il ſurvint une fievre vive avec éréſipele au viſage, qui dura trois jours, & ſe termina par une ſueur abondante. Le régime & l'infuſion des fleurs de ſureau (voyez Tiſſot, Avis au peuple, Ch. des éréſipeles, §. 279. 233 & 234), & d'autres boiſſons délayantes & adouciſſan-

tes ont suffi. Alors les douleurs hémorrhoïdales disparurent, & sa convalescence sembla enfin se confirmer de plus en plus. Mais, sur la fin de Novembre, la fievre revint avec frissons, les douleurs hémorrhoïdales se firent encore ressentir vivement; une sueur la termina après douze heures d'accès. Le soir elle revint de même que le lendemain, & se termina à l'ordinaire. Je la mis au régime, & je me suis contenté de la purger : elle évacua avec soulagement, & depuis lors elle s'est rétablie au point qu'elle a nourri son enfant sans déranger sa santé qu'elle avoit recouvrée avec peine.

L'histoire de cette maladie, les progrès qu'elle a faits, l'heureuse issue qu'elle eût, & la longue convalescence qui y succéda, nous montre quels sont les rudes assauts que la nature, qui veille toujours à la conservation de chaque individu, a dû essuyer pour se dépouiller d'une humeur morbifique, déposée sur les visceres du bas-ventre, dont le dé-

ſordre fut porté preſqu'à ſon comble : elle n'y parvint que par des efforts répétés, que l'art a ſoutenus & entr'aidés.

La premiere évacuation critique, qu'elle procura, fut cette diarrhée, qui ſurvint environ le vingt-unieme jour après ces couches, après avoir vaincu les attaques les plus vives (*a*). Cette criſe ne fut qu'imparfaite, & les autres mouvements critiques que j'ai obſervés, & qu'une fievre très-ſenſible a caractériſés chaque fois, nous prouvent évidemment que cette nature allégée d'un amas d'humeur qu'elle venoit d'évacuer, conſervoit encore dans ſon ſein un levain étranger qu'elle ne put chaſſer que par différentes repriſes. Ne ſemble-t-il pas qu'elle ſe repoſa, après ce cours de ventre critique, pour élaborer le reſte de la matiere morbifique, & la ren-

(*a*) Ad eundem verò modum (ſcilicet ac in febribus) etiam mulieribus à partu contingunt. *Hippocrat. in Progn. Charter. tome VIII, page 668.*

dre propre à être évacuée par la même voie ? Aussi une seconde diarrhée critique survint & dissipa les symptomes qui l'avoient annoncée (*a*) malgré que, jusqu'à ce temps, les évacuations avoient été abondantes par les selles, & que les autres couloirs, par une suite du relâchement qui avoit succédé à l'érétisme général de tous les solides, avoient fourni une quantité notable d'humeur morbifique, confondue dans le torrent de la circulation de cette inflammation, la suite de la convalescence nous prouve bien que la masse du sang n'étoit point encore dépouillée du levain morbifique ; la toux importune qui fatiguoit la malade tous les soirs avec une agitation fébrile, & qui revenoit presque toujours à la

(*a*) Sæpè enim accidit in morbis gravioribus non, unico certamine, naturam de morbo triumphare posse, sed post fallaces inducias morbum denuò insurgere, neque integrè debellari nisi, novis turbis excitatis, illud quod de materiâ restabat in corpore expellatur, & quidem non unicâ, sed pluribus sæpè viis exeat. *Van-Swieten, tome II. §. 587. page 55.*

même heure, ne dépendoit que de cette cause qui agaçoit les organes de la respiration. Les lavemens de quinquina n'agirent que foiblement sur elle, puisqu'elle n'en devint que moins fatiguante. N'étoit-elle point autant sympathique qu'idiopathique ? L'écoulement de la matrice qui l'emporta presqu'entiérement, n'en est-il point un garant ?

Les douleurs hémorrhoïdales ne devoient point reconnoître d'autre cause qu'un reste de matiere morbifique, dont les parties voisines étoient à peine dégagées, & qui s'étoit fixée sur les vaisseaux hémorrhoïdaux, & même sur la matrice qui s'en débarrassa à la suite.

Ce fut alors, comme on a vu par le détail de cette maladie, que la nature, débarrassée presque de toute part, donna des marques que l'équilibre & le mouvement des humeurs étoient rétablis. Les sécrétions jusqu'alors troublées, se firent mieux : les solides avoient repris en partie leur ton naturel ; & leurs oscillations, né-

cessaires au méchanisme de la séparation des humeurs par leurs voies sécrétoires, s'étoient déjà presque rétablies. Ce fut alors, dis-je, que les glandes mammaires fournirent derechef un nouveau lait, dont la qualité balsamique & l'abondance correspondoient au rétablissement des forces de cette convalescence.

La masse des humeurs cependant tenoit encore caché chez elle un reste de la matiere morbifique qui se déclara par cette fievre éréspélateuse, que je regardai comme un nouveau mouvement critique, dont la nature se servoit pour la chasser par les couloirs de la peau; l'heureuse terminaison de cette fievre éréspélateuse n'étoit encore qu'une nouvelle treve: il restoit quelque chose à domter, que la nature a subjugué enfin, & dont elle s'est dépouillée tout à fait, vers la fin de Novembre. La fievre d'accès, qui survint alors & qui ne dérangea guere l'économie animale, mit le sceau à la convalescence; il n'arriva plus aucun trouble depuis lors, & l'on vit la santé de

mon épouſe reprendre de nouvelles forces.

Tant de récidives, qui rendirent cette convaleſcence languiſſante, ont vérifié l'aphoriſme d'Hippocrate : *Quæ poſt criſim relinquuntur, recidivam facere ſolent.*

Tout prouve que cette inflammation preſque générale des viſceres du bas-ventre, par métaſtaſe de la matiere laiteuſe, a pris ici la voie de la réſolution. C'eſt aſſurément la terminaiſon la plus favorable, & même la plus deſirable, dit Puzos, pag. 365 & 366, puiſque les autres ſont, ſinon mortelles, du moins très-dangereuſes.

Il falloit donc que l'art aidé de la nature, ou plutôt que tous deux de concert travaillaſſent puiſſamment à la coction de cette humeur morbifique, & qu'après l'avoir préparée à enfiler les couloirs des inteſtins, cette diarrhée ſurvint pour mettre la maladie à l'abri des ſuites les plus fâcheuſes. C'étoit là la ſeule voie propre qui pût entraîner la matiere hétérogene, fixée

ſur le bas-ventre (*a*); les autres évacuations critiques ne furent que ſecondaires : elles dépurerent la maſſe du ſang de ce dont elle avoit été viciée pendant le cours de la maladie. Il étoit impoſſible que la ſanté pût ſe rétablir, ſans cette dépuration qui fut l'ouvrage de la nature que l'art a guidée pas à pas (*b*).

(*a*) Quibus verò febris vel morbus acutus connectatur ex cacochymiâ in hærente inteſtinis meſenterio & hepate, aut in quibus morbis acutis hæc ſimul adeſt materia; his critica alvi perturbatio poteſt fieri, auferens alienum illum humorem. *Degorter, Médecin, Hippocrat. Aph.* 39, *page* 120.

(*b*) Journ. de Février, 1766, *page* 408.



OBSERVATION

Sur une affection vaporeuse, par M. Guindant, Docteur de l'Université de Médecine de Montpellier, Aggrégé au College de Médecine d'Orléans, Médecin en survivance de l'Hôtel-Dieu de cette Ville.

IL n'y a pas en Médecine, je crois, de sujet qui ait été plus touché, que celui des affections vaporeuses. Aucun sujet, il est vrai, ne demande plus de réflexions; aucun n'exige plus la vérité: mais cette vérité une fois trouvée doit-elle être contestée? Doit-elle souffrir des contradictions, dès que la raison l'autorise, & que l'expérience la soutient?

Voilà cependant où nous en sommes pour ce qui regarde les affections vaporeuses. Un grand nombre d'Auteurs anciens & modernes ont écrit sur les vapeurs. Tous ont voulu établir leurs systêmes; mais comme ces mêmes systêmes sont plus emphatiques & plus

ſpécieux que concluants pour la thérapeutique, n'étoit-il pas néceſſaire à la Médecine qu'il parût quelqu'un qui ſe chargeât de débrouiller dans cette matiere le vrai d'avec le faux, le clair d'avec l'obſcur, & l'utile d'avec l'apparent, pour delà percer à travers la vérité?

Nous trouvons ce quelqu'un en la perſonne de M. Pomme. Le traité des affections vaporeuſes, que ce Médecin a mis au jour, eſt des mieux raiſonnés & des plus ſimples: on y remarque un raiſonnement palpable, une thérapeutique naturelle, aiſée, & des ſuccès qui ne peuveut s'attribuer qu'à la connoiſſance parfaite de la claſſe, du genre & de l'eſpece de maladie qu'il traite.

L'affection vaporeuſe, ſuivant cet Auteur, eſt cette affection générale ou particuliere du genre nerveux, qui en produit l'irritabilité & le racorniſſement. Voilà donc l'irritabilité, l'éréthiſme, le ſpaſme, le racorniſſement des nerfs, le produit du genre nerveux affecté. Qui eſt-ce qui peut actuellement

tuellement affecter le genre nerveux? Qui est-ce qui sera par conséquent la cause occasionnelle des affections vaporeuses? Ce sera, comme le remarque très-judicieusement M. Pomme, la vie sédentaire, les études prolongées, les passions violentes, les *animi pathemata*; ce sera les longues abstinences, les évacuations immodérées; les grandes pertes de sang, la suppression des mois & des lochies; ce sera les veilles continuelles, les boissons excessives en vin & en liqueur, l'abus des remedes, du tabac, du chocolat, du café & celui des aliments; ce sera des parents valétudinaires, infirmes & vaporeux, qui, en donnant la vie, auront aussi donné leurs infirmités; ce sera enfin, ainsi que je l'ai observé plusieurs fois, l'érotomanie & la nostalgie.

Comment tout ceci peut-il affecter le genre nerveux? Rien de plus facile à concevoir; c'est d'abord en agissant sur lui & en évaporant le fluide qui sert à le lubrifier, à le rendre souple & propre à exécuter avec ordre les fonctions vitales, naturelles & ani-

males. D'après cela ne résulte-t-il pas & ne s'ensuit-il pas physiquement le racornissement des nerfs.

Résumons à présent le tout, & nous verrons ensuite si le traitement que M. Pomme prescrit, d'après son expérience, n'est pas étayé de la raison, & s'il n'est pas de la plus grande utilité pour la Médecine.

Les affections vaporeuses sont des affections qui attaquent le genre nerveux, ou en total ou en partie, & qui en produisent l'irritabilité, l'éréthisme, le spasme & le racornissement. Les causes qui donnent naissance à ces affections, sont toutes celles que j'ai rapportées ci-dessus; ce sont celles, ainsi que j'ai dit, qui causent l'évaporation du fluide nerveux, & qui par conséquent empêchent les nerfs d'exécuter leurs fonctions. Maintenant le but que doit se proposer un Médecin, pour la cure de ces affections, ne doit-il pas tendre à empêcher l'évaporation & à restituer le fluide perdu par cette évaporation? N'est-ce pas là positivement où veut atteindre M. Pom-

me ? Car je n'imagine pas qu'on puisse mieux y prétendre, qu'en proposant les relâchants, les délayants, les humectants, tels que les bains domestiques simples, composés, tiedes, froids, ou le pédiluve, les lavements à l'eau pure, les fomentations avec les herbes émollientes, les tisanes rafraîchissantes, l'eau de poulet, le petit lait, les bouillons d'agneau, de veau, de mou de veau, de grenouille, les potions huileuses, adoucissantes & mucilagineuses, & enfin les eaux minérales légérement acidules.

J'avoue que tous ces remedes doivent paroître contraires & mal indiqués à ceux qui font dépendre les affections vaporeuses du relâchement des nerfs ou de l'opilation & de l'embarras des visceres du bas-ventre, ainsi qu'à ceux qui admettent le cours irrégulier des esprits animaux pour la cause occasionnelle de ces affections ; la bonne pratique exigeant que, dans des cas pareils, on mette en usage les incisifs, les apéritifs & les stomachiques : mais en revanche que ces remedes paroissent

propres & bien indiqués à ceux qui ſavent trouver la vérité où elle eſt, qui, par conſéquent, regardent les cauſes dont nous avons fait ci-deſſus l'énumération, comme autant d'agents capables d'affecter le genre nerveux, & de produire enſuite le racorniſſement des nerfs; qui conſiderent l'obſtruction de chaque viſcere du bas-ventre, & les accidents qui ſe font ſentir dans les paroxiſmes des vapeurs, comme les effets de ce racorniſſement, & qui ſavent que le cours irrégulier des eſprits animaux ne provient que de l'irritabilité & du trop de ſenſibilité du genre nerveux. En un mot, les relâchants, les délayants, les tempérants & les humectants ſont des remedes précieux, & pour ainſi dire, inſpirés à ceux qui ont le bonheur de penſer & d'agir, comme penſe & agit M. Pomme dans ſon traité des affections vaporeuſes.

Cependant M. Pomme s'eſt fait des adverſaires, & s'en fait encore aujourd'hui par cette façon de penſer & d'a-

gir (*a*). Mais seroit-ce parce qu'il consulte attentivement la nature, & qu'il pratique dans le goût des Anciens? Se-

---

(*a*) " Le Journaliste de Médecine est à la „ tête de ces redoutables adversaires. La partialité qu'il a montrée depuis long-temps dans „ la contestation présente, quoiqu'il s'en fût „ érigé le juge, dévoile parfaitement ses intentions à cet égard ; & s'il faut en fournir „ les preuves : les voici.

„ 1°. Il annonça dans son Journal la traduction de l'Ouvrage de Whytt, mon antagoniste, une année avant qu'on eût trouvé „ un Traducteur. *Voyez le Journ. d'Octobre* 1765 *& celui de Janvier* 1767.

„ 2°. S'il annonce ma troisieme édition, il „ me fait le Censeur ridicule de l'épigraphe „ placée à la tête de l'ouvrage de Robert „ Whytt, tandis que je censure tout l'Ouvrage & la doctrine meurtriere de cet „ Auteur. *Voyez le Journ. d'Avril* 1767.

„ 3°. Il annonce une nouvelle critique anonyme de mon traité des vapeurs, sans en „ avoir obtenu la permission ; & s'il est obligé „ ensuite, pour réparer sa faute, d'insérer „ dans son Journal ma réponse à cette critique, il le fait, en ajoutant une apostille „ humiliante, & encore une replique injurieuse de ce même anonyme. *Voyez le Journ. de Janvier & Février* 1768.

roit-ce parceque sa méthode & son raisonnement sont fondés sur la doctrine d'Hippocrate, de Galien, de *Cœlius Aurelianus*, d'Arétée, de Celse, d'Alexandre de Tralles, de Sanctorius, d'Hoffman, de Baglivi, &c. Seroit-ce parce qu'il ne veut pas augmenter le nombre des Ministres de la mort, ou de ceux qui se révoltent contre la nature? Seroit-ce enfin, parce qu'il ne veut point adhérer aux préjugés inhumains que beaucoup de Médecins de ce siecle savent si bien perpétuer, & parce qu'il regarde les stomachiques, les cordiaux, les apéritifs, les purgatifs, les anti-spasmodiques & les saignées, comme des secours toujours préjudiciables & souvent meurtriers dans la cure des affections vaporeuses?

„ 4°. Il m'a enfin avoué lui-même qu'il „ avoit été chargé de faire imprimer ce Libelle ; ce qui ne laisse plus douter qu'il „ n'en soit l'Auteur, ou tout au moins l'adjoint. „

Un écrit clandestin, n'est pas d'un honnête homme,
Quand j'attaque quelqu'un, je le dois & me nomme.
Le Méchant, Comédie par Gresset.

C'est probablement ce dernier motif, qui fait jeter des regards foudroyants sur M. Pomme ; c'est certainement son indocilité invincible à prendre le parti des Médecins routiniers, ou plutôt sa constance pour les oracles de la nature, qui lui attire des paroles dures & injustes (*a*), & qui le fait regarder de quelques personnes de l'art, comme un Empirique & un Médecin indigne de l'être. Heureusement que, lorsqu'on est muni de la vérité, l'on pare sans difficulté tous les coups des calomniateurs ; aussi M. Pomme est-il tranquille : la franchise est la regle de ses mœurs, la nature son oracle, & avec ses qualités peut-on manquer de défenseurs ? D'ailleurs n'est-il pas le sectateur d'Hippocrate ; & Hippocrate, quoiqu'il n'ait pas autant de partisans que l'honnêteté de son ame, l'intégrité de ses mœurs, & la perfection de sa doctrine & de sa pratique

---

(*a*) Voyez le Journal de Trévoux, mois de Juin 1768.

l'exigent, en a cependant assez pour soutenir ceux qui en sont les vrais zélateurs : c'est en cette qualité que je parois & que j'oppose aux ennemis de M. Pomme l'observation suivante (*a*).

Mlle. Enault, Marchande à Orléans, rue du Cheval rouge, Paroisse Saint Paul, âgée de vingt-huit ans, d'un tempérament bilieux, sanguin, & d'une figure des plus heureuses, me fit appeller le quatorze Février dernier. Cette Demoiselle éprouvoit les rigueurs d'un spasme si général, qu'aucune partie du corps ne sembloit en être exempte : l'estomac, entr'autres, étoit si affecté & si douloureux, qu'il permettoit à peine l'entrée des aliments liquides ; & si quelque chose entroit, c'étoit pour entretenir un vomissement dont elle enduroit les tristes secousses depuis trois semaines entieres. Les muscles du col & de la gorge étoient si ten-

(*a*) " Les réflexions de M. Guindant sont „ trop concluantes, pour n'avoir pas offusqué „ nôtre Journaliste ; aussi a-t-il pris la liberté „ de les supprimer. „

dus, qu'il étoit presqu'impossible à la malade de fléchir la tête. La respiration étoit extrêmement gênée ; l'*abdomen* étoit dans un état de contraction aussi violent que la gorge ; le diaphragme dans ses deux mouvements, souffroit des tiraillements, dont la malade sentoit les effets dans toute la région épigastrique, effets qui lui faisoient jeter continuellement des cris horribles. Les coliques, les borborygmes étoient de la partie : tout, en un mot, étoit si érétisé que la malade ne pouvoit ni cracher, ni moucher, ni aller à la selle ; les urines mêmes étoient fort modiques, & le pouls étoit petit, inégal & fréquent.

Après avoir fait les informations nécessaires en pareil cas, j'appris que cette demoiselle éprouvoit depuis douze années entieres des douleurs d'estomac ; que ces douleurs la jetoient de temps en temps dans des états de rigidité & de spasme surprenants : je sus que l'écoulement périodique des mois n'avoit jamais eu chez elle la moindre interruption ; & que si elle en avoit éprouvé quelquefois le dérangement,

ç'avoit toujours été par trop d'abondance, plutôt que par diminution: je sus enfin que le traitement qu'on avoit employé pour combattre cette affection spasmodique, consistoit en saignées du bras & du pied, en purgatifs, en sudorifiques & en remedes chauds & volatils; le quinquina surtout & la tisane des bois lui avoient été conseillés par beaucoup de Médecins (*a*). Les saignées furent répétées à outrance; même dans cette derniere attaque, on l'avoit saignée deux fois du bras & autant du pied; & les cordiaux étoient les autres remedes qu'on vouloit opposer à sa maladie: mais la nature ne demandoit pas cette sorte de remedes; aussi n'en fut-elle nullement soulagée: *Naturâ repugnante, irrita sunt omnia.* Hippoc.

(*a*) " D'après la fausse opinion de M. Coste
" & de tant d'autres, qui, comme lui, attri-
" buent au quinquina des vertus qu'il n'a
" pas, & qu'il ne peut avoir, quand il s'agit
" d'une maladie qui attaque simplement la
" fibre. "

J'ignorois jusques-là qu'elle pouvoit être la cause éloignée de cette cardialgie hystérique, & je desirois ardemment d'en être informé avant de procéder à la curation : je fus instruit quand on m'eut dit que cette Demoiselle, après avoir perdu son pere & sa mere, avoit été obligée de renoncer à la Ville pour se retirer à la campagne, & que cela n'avoit pu se faire sans une certaine répugnance de sa part. Il ne m'en fallut pas davantage pour m'éclairer dans la conduite que je devois tenir auprès de cette belle malade. Je commençai d'abord par faire éloigner tous les remedes avec lesquels on prétendoit la secourir ; je défendis même l'usage des bouillons ordinaires; je prescrivis l'eau de poulet à la place & la limonade. Jusques-là je ne trouvai nulle résistance à mes propositions ; mais tout changea bien de face, dès que je proposai les bains entiers, presque froids, dans lesquels il faudroit rester au moins deux heures. Ce remede effraya moins la malade, que le temps que je lui prescrivois : cependant elle

se rendit à mes avis, & les exécuta ponctuellement. Les lavements à l'eau tiede, & les fomentations émollientes ne furent point omis. Je défendis qu'on bassinât le lit à la sortie du bain, & qu'on couvrît beaucoup la malade, ainsi que cela se pratique assez ordinairement; je ne voulois, en un mot, rien qui pût augmenter & entretenir l'évaporation du fluide nerveux, qui pût causer de la chaleur, à cause du desséchement & du racornissement qui en sont le produit indispensable; je ne voulois, au contraire, que quelque chose qui pût entretenir les pores de de la peau ouverts, & qui pût procurer cette douce fraîcheur qui est si nécessaire aux corps irrités & tendus. Pouvois-je mieux y réussir qu'en prescrivant des linges blancs & froids, & qu'en faisant peu couvrir la malade? Tous ces remedes innocents ne procurerent pas d'abord un effet sensible, la malade vomissoit également, les douleurs n'étoient pas moins aiguës: cependant trois heures après le bain, elle reposa pendant quelque temps; mais

les souffrances succéderent bien vîte à ce calme.

Le lendemain au matin cette Demoiselle rentra dans le bain; elle y resta trois heures, & elle n'y souffrit aucunement : on la mit ensuite au lit, avec les précautions que j'avois indiquées. Le vomissement subsistoit toujours; le ventre n'étoit pas moins douloureux & paresseux; les urines paroissoient avec la même médiocrité; les douleurs se montroient par intervalle intolérables : il n'y avoit que le pouls qui eût changé de caractere; il étoit bien plus mou & bien moins fréquent qu'auparavant. Le soir elle prit un autre bain, dans lequel elle resta autant de temps que le matin. Malgré cela, les mêmes accidents subsisterent, mais plutôt avec de la diminution, qu'avec de l'augmentation.

Le seize Février, la malade prit deux bains : la tension du ventre & de la gorge diminua considérablement; les muscles fléchisseurs exercerent leurs fonctions; les douleurs ne furent pas si universelles; il n'y eut même que

celle de la région épigastrique & diaphragmatique qui subsista. La déglutition étoit bien plus aisée ; mais l'estomac étoit toujours tendu, au point de ne garder aucune boisson. Ennuyé presqu'autant que la malade, de ce que le vomissement continuoit, je pris le parti de faire appliquer des serviettes trempées dans de l'eau exactement froide sur toute la région épigastrique : ce remede parut *dur* à la malade ; mais, quand on veut guérir, qu'est-ce qu'on ne souffre pas ?

Le dix-sept, je vis la malade plus contente, sa douleur s'étoit dissipée & son vomissement avoit disparu : il n'y avoit plus que deux choses qui l'inquiétoient elle & moi ; c'étoit la paresse du ventre & celle des voies urinaires : ainsi j'insistai toujours sur le bain, & je persuadai à la malade d'y rester cinq à six heures, si elle le pouvoit. Le soir, elle se mit dans la baignoire, & il y resta cinq heures entieres (*a*). Ce bain procura une détente

(*a*) Je crois que cette Demoiselle est la

ſi conſidérable du genre nerveux que preſqu'aucuns *ſphincters* ne purent réſiſter à ſon effet. Les urines & les excréments ſortirent involontairement ; la ſalive vint en abondance lubrifier les contours du goſier & tout l'intérieur du palais. Ces excrétions durerent ſi long-temps, qu'elles causerent une foibleſſe dont la Garde s'apperçut heureuſement, & qu'elle diſſipa en faiſant prendre un peu de biſcuit trempé dans du vin & de l'eau. La malade ſe coucha & paſſa fort tranquillement la nuit.

Le dix-huit au matin, tous les accidents nous parurent éclipſés, le corps n'étoit plus douloureux ; le côté gauche de l'eſtomac étoit la ſeule partie qui nous arrêtoit, parce que c'étoit la ſeule qui fût douloureuſe. Je fis continuer l'eau de poulet & la limonade : je

---

ſeule juſqu'ici qui ait eu la patience de reſter dans le bain pendant cinq heures entieres ; du moins je ne me rappelle pas d'en avoir vu l'exemple dans tout le cours du traité des affections vaporeuſes de M. Pomme.

prescrivis pour nourriture la crême de riz à l'eau ; les lavements & les fomentations ne furent point négligés. La malade ne prit plus qu'un bain par jour ; elle les continua jusqu'au vingt & un, en y restant quatre heures au moins chaque fois. Voyant ensuite que toutes les fonctions du corps se faisoient exactement, & qu'il ne restoit aucun vestige des accidents passés, je purgeai cette Demoiselle avec un gros de crême de tartre, incorporé dans deux onces de Pulpe de casse : ce minoratif qui n'a rien absolument de désagréable au goût, & qu'elle prit avec la pointe d'un couteau, la débarrassa de beaucoup de bile noire & fétide. Depuis ce temps elle se porte très-bien, & rien ne s'oppose à la blancheur de son teint ni à la régularité de ses traits.

J'aurois encore quelques observations de cette force à présenter aux adversaires de M. Pomme ; mais je les réserve pour une autre occasion (*a*).

(*a*) Voyez le Journal de Médecine, mois de Novembre, 1767. " Pour juger du mérite

OBSERVATIONS

Sur l'uſage des humectants, dans les maladies ſpaſmodiques, par M. de la Brouſſe, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, de l'Académie royale des Sciences de la même Ville, Médecin de l'Hôpital Saint-Jean de la Ville d'Aramond.

LA Médecine fait tous les jours de nouveaux progrès ; l'obſervation fidelle les découvre, la théorie ſolide les éclaircit, & la juſte pratique en

„ de Monſieur Guindant, il faut conſulter l'Ouvrage qu'il vient de mettre „ au jour, dans lequel on trouve les „ réflexions ſages & judicieuſes d'un Mé-„ decin vertueux & très-inſtruit dans la „ pratique de ſon art. Cet ouvrage a pour „ titre : *la Nature opprimée par la Médecine* „ *moderne, ou la néceſſité de recourir à la Mé-* „ *decine hippocratique.* Un autre Médecin, „ non moins habile, qui a précédé M. Guin-„ dant de quelques jours, a ſuivi le même

forme des regles : c'est ainsi que les sciences se sont perfectionnées, & que les Auteurs qui les ont ennoblies sont couverts d'une immortelle gloire. Nous devons au zele de M. Pomme, une nouvelle méthode de traiter cette espece de maladie, qu'on nomme vulgairement *Vapeurs*. Les observations sur lesquelles il fonde son systême, m'ont paru si curieuses & si intéressantes, qu'elles m'ont engagé à adop-

---

„ plan ; c'est Monsieur Clerc. Son livre est „ intitulé : *Histoire naturelle de l'homme malade, ou la Médecine rappellée à sa premiere simplicité*. Si les clameurs de mes Antagonistes pouvoient m'intimider, ces deux „ Auteurs viennent aujourd'hui m'encourager à défendre la vérité contre ses plus cruels „ ennemis. L'exemple de ces deux généreux „ Médecins en a séduit un troisieme qui „ paroîtra dans peu ; c'est Monsieur de la „ Brousse, Médecin de Montpellier, membre „ de l'Accadémie de cette ville, dont il est „ beaucoup fait mention dans ce recueil, „ qui, animé du même zele, a cru ne pouvoir „ se dispenser de se compter au nombre de „ mes prosélytes. Tous ces suffrages réunis „ ne triompheront-ils pas enfin du préjugé „ & de l'erreur ? „

ter ſa pratique : les faits ſuivants en ſont le fruit.

Un Travailleur, âgé de quarante ans, d'un tempérament ſec & atrabilaire, étoit tourmenté depuis ſix ans par une douleur vive à l'hipogaſtre, qui s'étendoit tout le long des fauſſes côtes, & par fois ſur la poitrine & ſur la tête, où il reſſentoit, diſoit-il, des battements ſi conſidérables, qu'il lui ſembloit que ſa tête s'entre-choquoit avec une autre. Il vint à l'hôpital, il fut ſaigné & purgé pluſieurs fois, il prit des bouillons altérants, des apozemes, des opiates, le petit lait ; le tout fut ſans ſuccès, il en ſortit même plus malade : un Médecin d'Avignon qu'il conſulta, l'envoya aux eaux de Saint Laurent ; le malade ſe rendit ſur les lieux, y exécuta ſcrupuleuſement ſa nouvelle ordonnance & en revint ſans guériſon. L'examinant alors de plus près, je découvris les ſymptomes de l'hipocondriacité la plus marquée, & d'après la lecture du traité de M. Pomme, je le condamnai au bain tiede; de celui-ci il paſſa

par degré au bain froid, ce qui le guérit radicalement. Sennert autorise ce traitement, puisqu'il nous dit : *Aquæ enim dulcis calidæ balneum tollit lassitudinem, pectoris & dorsi dolores mulcet, articulos emollit, capitis gravitatem ex biliosis humoribus profectam amovet, melancholicos juvat, plenitudinem imminuit, flatus discutit, corpus calefacit & humectat, siccitatem illam fatalem remoratur.* Senn. Lib. II. cap. 4.

La femme d'un Maréchal fut attaquée d'une perte de sang des plus considérables, à laquelle succéderent des coliques violentes, avec suffocation, perte d'appétit & insomnie : des douleurs des plus violentes à la tête se joignirent ensuite à ces premiers symptomes ; l'érétisme enfin fut porté chez cette femme à un si haut degré, que ses nerfs se racornirent à leurs extrêmités, & formerent une courbure considérable dans les phalanges des doigts des mains & des pieds.

Nombre de remedes pharmaceutiques dont elle avoit fait usage, l'avoient réduite dans un si triste état ;

mais une abondante boiſſon d'eau de poulet & pluſieurs lavements froids, dont elle fit un long uſage, la rétablirent entiérement.

M. l'Abbé Bermond, âgé de ſoixante-cinq ans, d'un tempérament bilieux, ſanguin & mélancolique, fut attaqué d'apoplexie, au mois de Mai 1765, & devint paralytique du côté gauche : on le ſaigna abondamment, on le purgea de même, & on l'envoya enfin aux eaux de Balaruc, pour ſe conformer aux uſages reçus & autoriſés par une routine toujours funeſte. Ces eaux minérales parurent agir avec vigueur, elles procurerent de grandes évacuations ; mais amenerent-elles auſſi la fievre & des mouvements convulſifs, ce qui décéla la mépriſe.

La ſaignée, les lavements fréquents & une copieuſe boiſſon d'une tiſane rafraîchiſſante, calmerent tant ſoit peu cet orage ; le malade put retourner chez lui. Je fus appellé, je le trouvai dans un ſi mauvais état, que je déſeſpérai de ſon rétabliſſement.

La fievre étoit aſſez vive, elle ſe

soutint plusieurs jours & prit ensuite le caractere de la fievre lente ; la diarhée survint ; des crachats purulents parurent, & en grande abondance, ce qui m'empêcha d'employer les remedes nécessaires, les seuls capables de tempérer l'effervescence des humeurs que les eaux de Balaruc avoient si fort augmentée. Le malade mourut trois mois après ; son corps fut réduit par le marasme au poids de quarante livres.

C'est bien ici le lieu de se récrier, avec notre Auteur, sur les funestes effets des eaux de Balaruc, & de publier une seconde fois les sages précautions qu'il nous indique. *Ad hoc autem auxilii genus non facilè venias cum homine, qui aut podagrus sit, aut hic laboret venereâ, aut epilepsiæ obnoxius, aut passione laboret hipocondriacâ aut hystericâ.* Pomme, Traité des Vapeurs, page 305.

OBSERVATION

Sur une attaque d'affection hystérique, avec suppression des lochies, par M. Brun, Docteur en Médecine, résidant à Pignans en Provence (a).

LE traitement de l'affection hystérique fait aujourd'hui l'occupation des plus grands Médecins. Les différentes productions qu'il fait naître journellement, en sont une preuve bien convaincante. Quelles que soient les contestations des Médecins sur la partie théorique de ces sortes de maladies, l'observation pratique a elle seule le droit de déterminer le différent. Celle que je vais publier aujourd'hui autorise la façon de penser de M. Pomme; & quoique je me sois déjà présenté une fois pour le défenseur de son systême, je déclare avec

(*a*) Journal de Méd. mois de Décembre 1765, page 543.

lui que je ne rèjetterai pas les expériences contraires qu'on pourroit faire à l'avenir ; mais qu'il me soit permis, en attendant, de publier le succès d'une doctrine si lumineuse.

Mlle. Ginoves, femme d'un Fermier de cette Ville, âgée de vingt-sept ans, accoucha heureusement d'un enfant mâle, le 15 Juillet 1765, à trois heures du matin. Vers le midi du même jour, il survint chez cette accouchée des mouvements vaporeux, qui augmenterent par degrés ; & à deux heures après midi, ils devinrent si forts, qu'on employa l'eau des Carmes, ce qui attira les convulsions, & porta bientôt le paroxisme à son dernier période : un assoupissement léthargique qui parut pour lors, alarma la famille ; on courut chez M. Brun, Chirurgien, qui tout aussi effrayé vint m'appeller lui-même. A mon arrivée, je trouvai la malade roide comme une barre de fer : les vuidanges étoit totalement supprimées, & le pouls presque éclipsé ; mais cet état ne fut pas de longue durée. La malade rentra bien-

tôt en convulſion, & donna des ſymptomes réels d'épilepſie : l'écume à la bouche la caractériſa. Dans cette conjoncture, je ne connus d'autre remede que les lavements d'eau froide, l'état convulſif de la mâchoire ne me permettant pas d'employer d'autres ſecours; mais ceux-ci eurent peine à pénétrer, & les mouvements convulſifs redoublerent, juſqu'au point que la malade devint inacceſſible, ce qui me détermina à recourir aux ſpécifiques vantés par M. Pomme. Ce fut l'eau froide, dont je fis arroſer le corps de l'accouchée, après l'avoir dépouillée de ſes linges & miſe tout à nud, ce qui ſuppléa au bain froid. Ce remede eut ſes effets, puiſque dans un court intervalle on vit ceſſer les convulſions. La malade ouvrit les yeux & la mâchoire, & reprit ſes ſens peu à peu : une toux convulſive ſurvint alors; je la combattis avec une abondante boiſſon d'eau de poulet, que j'avois déjà preſcrite au commencement de l'attaque. Ce ſymptome diſparut à ſon tour, & alors les vuidanges ſe rétablirent : la

convalescence fut enfin très-heureuse par ce traitement.

Les réflexions que je pourrois ajouter ici seroient tout à fait superflues : je renvoie le Lecteur à celle que l'on trouve dans l'ouvrage de l'Auteur cité.



OBSERVATION

Sur un ſtrabiſme connivent, accompagné de l'affaiſſement de la paupiere ſupérieure de l'œil droit; maladie ſecondaire, traitée ſans ſuccès, comme une paralyſie provenant du relâchement des ſolides, guérie enſuite par l'uſage ſeul des humectants : par M. Pamard fils, Chirurgien-Major de la Garniſon & des Hôpitaux de la Ville d'Avignon, Correſpondant de l'Académie Royale de Chirurgie, &c. (*a*)

LES maladies convulſives en ont impoſé de tout temps aux Médecins & Chirurgiens les plus habiles; & il ſeroit, je penſe, fort inutile de cacher que ces maladies ne ſeroient pas ſi communes, ſi nous avions connu la véritable cauſe qui les procure. Entraî-

(*a*) Journal de Méd. du mois de Juillet 1765, page 63.

nés jusqu'ici par la diversité des sentiments, autant que par la bizarrerie de leurs symptomes, nous avons inutilement cherché des moyens curatifs assurés : c'est dans cette incertitude que nous avons commis tant de fautes dans la pratique : c'est après l'aveu de celles que j'ai commises à mon tour dans le cours de mes opérations, où j'ai si souvent rencontré cette complication de maladie, que je vais publier les heureux effets de la nouvelle méthode de les traiter : l'insuffisance des remedes communs dont le malade qui sera le sujet de cette observation avoit usé, mise en parallele avec ceux qui ont si bien réussi, prouvera toujours plus la nécessité où nous sommes de nous ranger sous les loix du généreux Auteur (*a*) à qui nous en sommes redevables.

M. Boin, Sécrétaire de l'Intendance à Lyon, d'un tempérament sanguin & mélancolique, fut attaqué d'une syn-

---

(*a*) M. Pomme, Traité des affections vaporeuses des deux Sexes.

cope convulſive, qu'on regarda comme une attaque d'apoplexie : ce fut en conſéquence qu'on employa les ſaignées, l'émétique, les purgatifs, les ſudorifiques, & les remedes ſpiritueux dont on fit des frictions ſur la tête : des évacuations très-abondantes ſuivirent de près l'effet de ces remedes ; & le malade reſta dans un état de ſtupeur, auquel ſuccéda bientôt un état tout contraire : ſes nerfs ſe roidirent toujours plus, & devinrent ſi ſenſibles, que l'impreſſion du froid comme du chaud furent bientôt inſoutenables. La lumiere occaſionna des douleurs aux yeux, les objets parurent doubles, les yeux ſe tournerent du côté du nez (*a*). M. Boin devint louche, & la paupiere de l'œil droit s'affaiſſa ; ce qui annonçoit clairement l'érétiſme de cet organe, pour lequel on n'employa

(*a*) Cette maniere de loucher eſt appellée du nom de ſtrabiſme connivent, pour la diſtinguer du ſtrabiſme récédent & du ſtrabiſme d'inégale hauteur : Voyez Boerhaave, leçon publique des maladies des yeux, page 187, chap. 4.

que des remedes tout aussi opposés que ceux qui l'avoient primitivement produit. Un large vésicatoire fut appliqué sur les épaules, dans la vue, sans doute, de détourner les humeurs qu'on accusoit faussement. Cette application eut son effet : tous les sucs, devenus toujours plus âcres, par l'effet des remedes chauds, furent déterminés à couler vers les épaules, où elles formerent deux tumeurs phlegmoneuses qui s'abscidérent & en imposerent au point qu'on flattoit le malade d'un soulagement assuré. Mais plus la suppuration fut abondante, plus le strabisme fit des progrès. Les alarmes s'accrurent avec la violence & la durée des accidents, ce qui aigrit tous les symptomes.

Tel étoit l'état de Mr. Boin, après un mois de traitement, lorsque je le vis à Lyon, où je fus appellé pour y faire l'opération de la cataracte. Sur ce récit, il ne fut pas difficile de prononcer que l'érétisme des nerfs étoit la seule cause qu'on avoit à combattre ; le strabisme, accompagné de la douleur aux yeux en étoit le symptome,

quoique l'affaiſſement de la paupiere parût en impoſer à pluſieurs. Inſtruit par les leçons de l'Auteur que j'ai cité, que les humectants ſont les ſeuls remedes capables de détruire ce vice des nerfs & cette foule de ſymptomes qui en dépendent, & convaincu par ma propre experience, je preſcrivis l'eau de poulet pour boiſſon ordinaire, enſuite le bain tiede, accompagné de lavements froids: je ſubſtituai à une nourriture des plus échauffantes les crêmes de riz à l'eau, les bouillons légers ſans ſel, & enfin les aliments les plus doux. Dès le quatrieme jour de bain & de régime, la paupiere affaiſſée ſe releva: le malade auſſi ſatisfait que ſurpris devint docile; le bain froid fut alors préféré, & on appliqua ſur ſa tête des linges trempés dans l'eau froide, pendant les trois heures de ſuite qu'il reſtoit dans le bain. Ces remedes agirent promptement: la ſenſation douloureuſe de la rétine fut moindre, la vue moins ſenſible, les deux prunelles devinrent paralleles peu à peu, & ne varioient

plus que relativement aux digestions & à l'insomnie ; le strabisme, en un mot, cessa, & ce fut à la détente, que la diarrhée bilieuse (effet ordinaire de ce traitement) (*a*) parut avec un caractere vraiment critique. On purgea le malade à mon insu ; & dans le fort de l'été, pendant mon absence, on suspendit les bains : le malade se relâcha sur sa boisson & sur le régime ; on lui donna des bouillons altérants pour quelque dartre qu'il avoit sur la peau, & dans peu tous les symptomes reparurent ; il fallut revenir à l'eau de poulet & au bain. On promit sincérement de rejeter tout remede contraire, & le malade guérit pour la seconde fois.

J'enverrai successivement nombre d'observations de cette espece, qui publient authentiquement l'effet des seuls humectants dans les maladies spasmodiques ou convulsives. Cette complication se rencontre aussi souvent dans la pratique des maladies chirur-

(*a*) *Ibidem*, page 362.

sicales, que dans celles qui ont rapport à la Médecine. J'aurois été plus empressé à les publier, si je n'avois trouvé dans mes différentes courses nombre de prosélytes aussi zélés que je le suis de cette nouvelle méthode.

OBSERVATION

SUR une Leucophlegmatie urineuse, causée en premier lieu par la présence d'une pierre dans la vessie, guérie par l'opération, & en second lieu par la crispation des filieres secretoires des reins, guérie par les humectants; par le même (a).

LES symptomes des maladies, quoique les mêmes, ont souvent des causes différentes: ils exigent par là des remedes opposés à ceux qui les avoient primitivement fait éva-

(*a*) Journal de Médecine, mois de Novembre 1765, page 241.

nouir. Il faut beaucoup d'attention pour ne pas prendre le change ; & dans le cas des extrêmes, suivant le conseil de Celse, il vaut mieux essayer un remede douteux, que de laisser le malade en proie à une mort inévitable.

Le fils de Mr. Boudon, Sculpteur de notre ville, âgé de cinq ans, étoit attaqué de la pierre : il souffroit peu ; mais par intervalle, la pierre bouchoit si exactement l'entrée du canal de l'uretre, que les urines, après avoir empli la vessie, refluoient dans la masse, & procuroient peu à peu un anasarque ou leucophlegmatie urineuse, qui inondoit tout le tissu cellulaire : l'enfant restoit affaissé & assoupi jusqu'à ce que les urines reprissent leurs cours. L'anasarque se dissipoit entiérement ; & si l'on n'en excepte un peu de bouffissure à la peau, ce petit malade paroissoit jouir d'une bonne santé.

Pour rendre raison de la cessation naturelle de ce symptome, il suffit d'observer que l'extension graduée de

la vessie, en lui faisant perdre son ressort, évasoit l'entrée du canal de l'uretre, & que la pierre alors n'étant plus resserrée par les côtés, se dégageoit facilement : les parents de l'enfant, accoutumés à cet accident, ne s'en effrayoient plus, puisqu'il cessoit de lui-même; mais devenu plus fréquent, & de plus longue durée, on me fit voir le malade. Je le sondai; & après une préparation relative au tempérament, je le taillai. Au moment que j'eus entamé le col de la vessie, le premier jet des urines entraîna la pierre : elle tomba heureusement dans un bassin, & fit du bruit, ce qui m'épargna des recherches inutiles. Elle étoit exactement semblable en forme & en grosseur à un noyau d'olive : comme sa surface étoit partout très-raboteuse, je jugeai qu'elle devoit être seule. Le malade étoit presque guéri le douzieme jour; & du moment de l'opération, il n'avoit plus été question d'enflure, lorsque je la vis reparoître avec la même rapidité : j'en fus d'autant plus surpris,

que je n'avois pas lieu de l'attendre ; & dès que la mere de l'enfant & sa Garde m'eurent protesté de leur exactitude dans l'observance du régime que j'avois prescrit, je me sus mauvais gré de mon peu de recherche dans la vessie où je soupçonnai dès-lors encore quelque pierre, vu la similitude du symptome. Ce reflux urineux avoit déjà gagné jusqu'aux épaules, dans l'espace de trois heures : je sondai le malade, dans la vue de dégager la vessie de l'obstacle que j'y soupçonnois ; mais je ne rencontrai rien, & je ne tirai pas une seule goutte d'urine. En mettant la main sur le ventre, quoique tuméfié, je ne sentis pas cette rondeur de la vessie qui en caractérise la dilatation, sur-tout chez les enfants où elle est ordinairement très-grande : je jugeai que le mal venoit des reins ; on mit en usage les diurétiques chauds, qui augmenterent visiblement le mal. L'enflure avoit gagné le visage, & le cours de l'urine dans le tissu cellulaire étoit si libre, que l'enflure augmentoit du

côté qu'on couchoit l'enfant. Il étoit affaissé & très-assoupi ; son pouls étoit dur & concentré ; le danger devenoit pressant, & ce fut dans cette situation que je ne saurois peindre avec des couleurs assez vives, tant pour le petit malade que pour moi, que j'accusai le spasme des reins, occasionné par quelqu'imprudence qu'on ne vouloit pas m'avouer. *Convulsio fit vel inanitione vel repletione*, dit Hipp. *Aph.* 39. L'état du pouls me rassuroit sur la foiblesse : ainsi, pour relâcher les reins, & malgré la bouffissure qui avoit grossi cet enfant du double, je le saignai du bras ; je lui tirai deux palettes de sang noir ; je le fis envelopper dans un drap de lit plié en six doubles & trempé dans l'eau tiede, lui donnant en même temps beaucoup d'eau froide à boire. Par ces fomentations universelles, réïtérées tous les quarts d'heure, & continuées quatre heures de suite, j'eus la satisfaction de voir couler les urines ; le relâchement fut annoncé par une syncope qui dura quelques minutes

(*a*) : il fut ranimé par l'application de linges chauds & secs, & dans peu de jours il fut parfaitement guéri.

Les syncopes, dans le cas de cette espece, sont toujours exemptes de convulsions, elles dépendent entiérement du relâchement des solides : ainsi les syncopes convulsives procurées selon Hippocrate, *ex inanitione*, supposent une déplétion des vaisseaux subite, telle que nous voyons souvent après les saignées & autres exemples journaliers.

Pour revenir, j'appris que cette leucophlegmatie urineuse secondaire avoit pour cause des aliments grossiers, qu'une petite fille, sœur du malade, lui avoit donnés furtivement. Si l'enfant fût mort, on auroit assurément gardé le secret sur cette imprudence, qui n'est que trop fréquente, & qui a coûté la vie à bien des hommes dans tous les Etats. Pour achever la cure, j'eus recours à des

---

(*a*) Traité des Vapeurs, page 152.

purgatifs légérement hydragogues, qui, en expulsant les matieres contenues dans le premieres voies, enleverent entiérement la bouffissure : elle fut plus rétive que dans les premiers temps, où il n'étoit pas question d'inflammation ni d'érétisme.

Cette observation m'a paru rare, & d'autant plus intéressante, qu'elle étaie de plus en plus la méthode d'attaquer les spasmes, de quelle nature qu'ils soient, par les humectants, jusqu'à ce que le relâchement s'annonce (*a*), avant que d'employer les remedes capables de détruire les causes qui les procurent dans les cas de complication.

Le bain tiede eût-il été d'un plus grand secours que les fomentations, & son effet auroit-il été plus prompt ? La question est épineuse, & je renvoie mon lecteur à l'excellente dissertation sur le bain aqueux simple de M. Raymond, Médecin de Marseille.

(*a*) Pomme, Traité des Vapeurs, page 340.

Il eut été difficile de terminer le degré de chaleur de l'eau, ou trop chaude ou trop froide, dit ce ſavant Médecin, elle auroit pu être contraire; & dans les deux extrêmes, la gravitation de l'eau ſur toute l'habitude du corps, ou ſeulement la moitié dans le demi-bain, auroit pu augmenter l'embarras du cerveau: les fomentations, dans les inflammations internes locales, conſeillées par l'Auteur cité, agirent avec efficacité; d'où je puis conclure qu'elles méritoient la préférence.



OBSERVATION

SUR une maladie convulſive, par M. Brotte, Me. en Chirurgie au Bourg d'Eſſoye en Champagne (a).

ELiſabeth Roy, femme d'un domeſtique de la ferme de Beaumont, reſſentoit depuis quatre mois, dans la région hypogaſtrique gauche, des mouvements convulſifs, que l'on auroit pris pour les mouvements d'un enfant de huit mois; ils étoient accompagnés de ſuffocation, de reſſerrement à la gorge & de douleurs ſur les lombes: tous ces accidents ſe terminoient par des ſueurs abondantes, qui duroient deux autres heures.

Ces accidents augmenterent par l'uſage des emménagogues, que l'on fit continuer pendant un mois, dans la vue de rappeller les regles

(*a*) Journ. de Méd. mois de Janvier 1766, page 62.

ſupprimées depuis long-temps : les ſelles & les urines ceſſerent de couler, le ventre ſe tendit ; & malgré un grand nombre de potions hydragogues & de lavements ſtimulants, la malade fut quatre mois ſans évacuer.

Je fus appellé dans cette extrêmité, le 15 Octobre 1764. Je trouvai le pouls enfoncé & rare, le col de la matrice dur comme du bois, le ventre raiſonnant comme un tambour ; je ne tirai pas une ſeule goutte d'urine de la veſſie par la ſonde : on me dit que cette femme étoit fort colérique ; & je conclus de tout ce que deſſus, que l'érétiſme, dans toutes les parties du bas-ventre, étoit la cauſe de tous les accidents qu'elle éprouvoit.

En conſéquence, je fis mettre la malade dans le bain d'eau tiede, d'où on la tira une heure après, à cauſe d'une légere foibleſſe qu'elle eut : le ſoir on réitéra le bain, dans lequel les convulſions reparurent ſi fortement, qu'on la crut expirante ; dès ce ſecond bain, il y eut des borborigmes très-forts. Le 16, la

malade resta deux heures dans le bain, & le soir, trois heures, sans en être incommodée : on lui donna un lavement d'eau tiede, on lui appliqua des serviettes mouillées sur le ventre ; les convulsions furent aussi violentes que les jours précédents. Le 17, la malade fut à peine dans le bain, que les douleurs des lombes augmenterent & les borborigmes : elle y resta cependant trois heures ; & en sortant, on lui donna un lavement, & on lui appliqua les serviettes froides mouillées sur le ventre ; la malade dormit deux heures : elle n'avoit pas fermé l'œil depuis quatre mois.

Le 18, mêmes remedes, les convulsions revinrent ; mais alors le col de la matrice étoit moins tendu. Pendant le bain du soir, il sortit un vent avec tant d'impétuosité, qu'il fit jaillir l'eau hors de la baignoire, & répandit une odeur insupportable (*a*) : ce

---

(*a*) " Il n'est pas nouveau de voir sortir

bain étoit froid, le lavement fut donné avec l'eau froide, & les serviettes qu'on appliquoit sur le ventre, trempées dans l'eau froide; après cela, on trouva le ventre ramolli, les convulsions revinrent plus tard, furent moins longues & moins vives, le sommeil fut plus long & plus tranquille. Le 19, mêmes remedes; la malade urina, rendit par les selles des crottes blanches, & les convulsions

---

„ les vents avec cette impétuosité par le fondement, mais encore par la matrice dans „ tous les cas d'hystericité portée à son plus „ haut degré; ce qui annonça cette raréfac- „ tion de l'air intérieur, contenu dans les „ liqueurs, laquelle est toujours inséparable „ de l'état spasmodique, & qui est plus „ ou moins grande, suivant le degré de la „ cause qui agit. J'ai vu une fois chez une „ fille hystérique, cette explosion aérienne se „ faire encore par le canal de l'uretre, avec „ bruit & douleur, en même temps qu'elle „ se faisoit aussi par la matrice. Quand on „ rencontre ces symptomes, qui ne sont pas „ aussi rares qu'on le croit, on les trouve „ presque toujours joints à celui du surnage- „ ment, ce qui autorise l'explication phy- „ sique que j'en donne. „

furent très-légeres. Ces bains ont été continués pendant un mois : on lui a donné de l'eau de poulet, & une boiſſon délayante pour toute nourriture ; & toutes les fonctions ſont actuellement dans l'ordre naturel.

OBSERVATION

DE Monſieur Mercadier, Chirurgien de Paris, communiquée à M. Roux, Docteur-Régent de la faculté de Médecine de Paris, &c. Auteur du Journal, ſur une jeune Demoiſelle, qui a été environ ſix mois ſans prendre preſque aucune nourriture (a).

LE ſujet de l'obſervation ſuivante, que j'ai l'honneur de vous communiquer, Monſieur, eſt une jeune Demoiſelle, qui a paſſé environ ſix

---

(*a*) Journal de Méd. mois d'Août 1765, page 133.

mois sans presque prendre aucune nourriture, ni prononcer la moindre parole. Comme le fait a paru singulier à plusieurs personnes de l'Art qui ont voulu voir la malade, je prends la liberté de vous l'adresser, & vous prie de vouloir bien l'insérer dans votre Journal, supposé que vous le jugiez capable d'exciter la curiosité de quelques-uns de vos Lecteurs. J'avoue que ce phénomêne, quoiqu'extraordinaire, n'est pas nouveau, puisque dans un des Journaux des Savants de l'année 1698, on lit l'observation d'une fille, qui fut trente-cinq semaines sans boire ni manger, & qui a vécu long-temps après. Michellati, dans ses Ouvrages, en rapporte encore un semblable: le Journal de Verdun, Mars 1760, cite une femme qui ne vouloit ni boire, ni parler, ni manger devant personne, & qui a resté dix-sept ans dans cet état. Votre Journal en fournit même plusieurs exemples; mais, comme ces maladies sont rares, & que d'ailleurs celle que je pré-

ſente au Public, a été accompagnée de bien des circonſtances qui ſemblent la diſtinguer des précédentes: tout cela me perſuade qu'elle peut devenir intéreſſante, eu égard aux effets & aux moyens dont on s'eſt ſervi pour détruire une maladie qu'on a toujours regardée comme incurable.

Mademoiſelle L.... âgée d'environ vingt-trois ans, jouiſſant d'une parfaite ſanté, n'ayant eu en ſa vie d'autre maladie que la petite vérole, dont elle fut attaquée en nourrice, d'un caractere ſombre & mélancolique, mangeant naturellement beaucoup, & très-ſédentaire, tomba vers le milieu de Décembre 1759, dans une eſpece d'imbécillité: elle tenoit des propos contraires au bon ſens & à la raiſon; elle verſoit continuellement des larmes, comme une perſonne affectée d'un grand chagrin, de ſorte qu'elle paſſa pluſieurs jours ſans preſque prendre aucun aliment ſolide ou liquide. Ses parents, inquiets ſur ſon état, firent tous leurs efforts pour découvrir la cauſe de

ſon chagrin ; mais leurs inſtances furent inutiles. Elle s'obſtina à garder le ſilence : il eſt vraiſemblable qu'elle en ignoroit elle-même la cauſe ; la triſte ſuite de la maladie en eſt une forte preuve.

Dans ces circonſtances, on me pria de la voir. J'examinai d'abord ſon pouls, que je trouvai très régulier : ſon embonpoint étoit toujours le même, ſon ſommeil aſſez tranquille la nuit ; il eſt vrai qu'à ſon reveil, la triſteſſe & les pleurs recommençoient avec autant de force que la veille. Après bien des queſtions, auxquelles elle ne répondoit que très-imparfaitement, je m'informai de ſes évacuations périodiques. On me dit que le temps ordinaire devoit être paſſé, & qu'on ne s'étoit encore apperçu de rien. Ne trouvant aucune choſe qui pût exiger aucun ſecours de l'Art plus preſſé, je conſeillai, puiſqu'elle avoit moins d'horreur pour la boiſſon, que pour tout autre aliment, de lui donner une légere infuſion de ſafran, afin d'aider la

nature

nature à opérer cette évacuation, qui n'avoit jamais été auparavant retardée ni avancée d'un ſeul jour. En effet, après peu de jours d'uſage de ce remede, les regles parurent avec plus d'abondance qu'à l'ordinaire. Sans doute que ce retard ne prévenoit que du prétendu chagrin dont ſon eſprit étoit affecté, puiſqu'à la ſeule apparence des regles, les larmes qui avoient coulé pendant près de quinze jours, ceſſerent en même temps, & la malade reprit ſes occupations vers le commencement de Janvier 1760.

Cette tranquillité apparente ne dura pas long-temps : vers la fin du même mois de Janvier, les regles reparurent, & avec elles, les larmes & les gémiſſements. On lui fit des queſtions toujours inutiles : elle ne parloit que par monoſyllabes. Après l'évacuation du ſang menſtruel, qui ne fut pas d'une ſi longue durée, ni en ſi grande quantité que le mois précédent, les larmes parurent ſe calmer : elles n'étoient plus continuelles ; mais elles revenoient par intervalles.

Dans le peu de paroles qu'elle prononçoit, on s'appercevoit qu'elle déraisonnoit un peu. Elle resta huit ou dix jours dans ce second période de sa maladie, pendant lesquels il arriva plusieurs foiblesses, qui faisoient craindre pour sa vie. Cela ne paroîtra pas étonnant, quand on saura que la malade ne prenoit pour toute nourriture, qu'un peu de tisane ou de de bouillon; encore cela n'arrivoit-il que deux ou trois fois par jour. Elle n'a eu d'autre évacuation durant ce temps-là, que celles des urines.

Enfin, vers le milieu du mois de Février, dix jours après la cessation des symptomes du second période de sa maladie, la malade tomba entiérement dans une espece d'assoupissement: elle ne versoit plus aucune larme, ne prenoit aucun genre de nourriture, ne prononçoit aucune parole: les excrétions furent totalement supprimées, les regles disparurent; les yeux étoient fermés, sa tête penchée sur sa poitrine, sans qu'on pût la lui faire relever; son

pouls dans le même état qu'auparavant. A l'inſpection du viſage, on ſoupçonnoit qu'elle devoit ſouffrir intérieurement ; il étoit ridé comme celui d'une perſonne qui ſouffroit ſans ſe plaindre.

Les parents, plus touchés de ce triſte état, qu'ils ne l'avoient encore été, conſulterent un Médecin, qui, après s'être informé de ce qui avoit précédé, convint de la ſingularité de la maladie (*a*) ; & faiſant conſiſter ſa principale cauſe dans l'embarras du cerveau, il propoſa la ſaignée du pied & du bras, qui ne furent pas entiérement exécutées, attendu les foibleſſes qui ſurvenoient après l'iſſue d'une demi-palette de ſang. On employa alors les boiſſons & les potions aiguiſées, de pluſieurs eſpeces, qui furent inutiles, à cauſe

(*a*) « Ne pas reconnoître ici l'hyſtéricité „ la plus parfaite, & paroître ſurpris de la „ bizarrerie des ſymptomes qui la caractériſent, c'eſt nous donner une idée peu favorable du Médecin conſulté. „

de la difficulté insurmontable qu'on avoit à lui faire avaler un liquide quelconque. Trois ou quatre jours après ces tentatives, on parvint à lui faire prendre, non sans peine, un lavement purgatif, qu'elle garda six heures; après lequel temps, elle eut une évacuation considérable de matieres noires & liquides. Trois heures après ce remede, la malade ouvrit les yeux, & demanda du pain & de la viande, chose qu'elle n'avoit pas fait depuis fort long-temps. On voulut essayer alors de lui donner un peu de soupe, de crainte que la viande ne l'incommodât, n'ayant rien voulu manger de solide, depuis un mois au moins; mais elle la refusa. On lui donna donc ce qu'elle avoit demandé: elle le mangea avec une avidité surprenante; deux heures après, elle retomba dans son premier état. Le lendemain, on tenta un second lavement, dans l'espérance qu'il procureroit le même effet que celui de la veille; mais, malgré tous les moyens dont on se servit pour le lui faire

prendre, on ne put jamais en venir à bout : elle ſe roidiſſoit contre tous ceux qui la forçoient. On lui préſenta à manger, elle le refuſa. Dans ces circonſtances, le Médecin preſcrivit les demi-bains tiedes, pour paſſer enſuite aux bains entiers ; le tout fut exécuté ponctuellement. La malade reſtoit dans l'eau deux ou trois heures ; on l'y tenoit, à la vérité, malgré elle : après quinze jours d'uſage des bains, il ne parut pas que la malade fût mieux, il ſembloit, au contraire, qu'elle alloit plus mal, puiſque la maigreur du viſage & du corps ſe faiſoit appercevoir de plus en plus. Le Médecin ayant mis en uſage tout ce qui lui parut le plus propre dans un état ſemblable, ſans aucun effet, ne voulut pas continuer de la voir, & ſe retira (*a*).

(*a*) « Si on blâme ce Médecin de n'a-
» voir pas ſu caractériſer cette maladie, du
» moins eſt-il louable d'abandonner à tout
» autre un traitement dont il ne connoît
» pas la route. »

Depuis l'époque du troisieme période de sa maladie, qui est arrivé vers le milieu du mois de Février, jusqu'au départ du Médecin, six semaines se sont écoulées, durant lequel temps la malade n'a pas prononcé la moindre parole, ou du moins elle parloit si bas, qu'on avoit toutes les peines du monde à l'entendre, si proche que l'on fût de sa bouche. Sa nourriture étoit du pain trempé dans du lait, ce qui n'arrivoit que deux ou trois fois par semaine; sa boisson, une eau rougie très-légere: il n'y eut d'autres évacuations que celles des urines, qui étoient un peu crûes, aux environs de chopine tous les huit jours. On la promenoit quelquefois dans sa chambre, il ne falloit que la soutenir; elle marchoit assez bien, mais lentement, sa tête toujours penchée sur sa poitrine. On a essayé à lui mettre plusieurs fois des aliments, autrefois agréables à son goût, à côté d'elle: alors on la laissoit seule un peu de temps; mais on les retrouvoit à la même

place, quand on revenoit auprès d'elle. A l'égard du ſommeil, on ignore ſi elle en prenoit, ayant toujours les yeux fermés : il n'étoit pas poſſible de ſavoir l'état de ſon pouls, puiſqu'elle retiroit les bras toutes les fois qu'on vouloit les lui prendre.

Comme la famille déſeſpéra de la voir rétablir, pluſieurs perſonnes conſeillerent de la tranſporter à l'Hôtel-Dieu, aſyle où ſe trouvent plus comunément tous les ſecours, qui, dans le particulier, conſtituent dans d'énormes dépenſes, ſur-tout dans des longues maladies (*a*) : on l'y tranſporta, en effet, au commencement d'Avril de la même année 1760.

Les circonſtances d'une ſi ſinguliere maladie ne parurent pas moins ſurprenantes aux habiles Médecins qui conduiſent cette Maiſon :

(*a*) « Diſons mieux, aſyle de ces malheu-
» reuſes victimes, dont tous les Hôpitaux
» du Royaume ſont ſurchargés à la honte des
» Médecins & de l'Art. »

ils employerent donc tout ce qu'ils crurent capable de la détruire ; & malgré les saignées réitérées du bras & du pied, de la jugulaire, malgré l'application continuelle des vésicatoires pendant près de deux mois, & les remedes internes qu'on a employés sous différentes formes, elle est restée toujours dans le même état. Les évacuations ont été, à la vérité, un peu plus fortes, attendu la quantité de purgatifs & d'émétiques qu'on lui faisoit avaler malgré elle (*a*).

Dans le courant du mois de Mai, on s'apperçut qu'elle craignoit beau-

---

(*a*) " Il eut été avantageux pour cette „ pauvre infortunée, que les habiles Méde„ cins de cet Hôpital eussent pensé aussi sage„ ment que le premier qui en avoit été chargé, „ c'est-a-dire que, ne connoissant pas plus „ que lui la véritable cause du mal, ils „ eussent abandonné la malade à son mal„ heureux sort ; on eut épargné par là „ toutes les cruautés que cette continuelle „ application de Vésicatoires nous représente, „ & qu'on ne sauroit imaginer sans frémir. „

coup l'eau froide : on la baigna donc dans l'eau froide. Ce moyen la fit un peu revenir ; mais celui-là ne suffisant pas, on la coucha à nud sur le carreau, & on l'arrosoit d'eau sortant du robinet. On a répété plusieurs fois cette espece de douche, & l'on est enfin parvenu à la remettre dans son premier état, au commencement de Juin de la même année (*a*).

Quelques jours après, elle est revenue dans sa famille, attaquée d'une maladie cutanée, qui fut très-considérable, qui a même, suivant les apparences, contribué à sa parfaite guérison. Depuis ce temps-là, elle s'est très-bien portée, s'est mariée depuis deux ans, n'a pas encore eu d'enfant, & jouit d'une parfaite

---

(*a*) " Il a fallu enfin que le hazard,
" l'instinct ou la nature découvrissent un
" spécifique qui nous coûte tant à préco-
" niser & à faire adopter à ceux-mêmes que
" nous rendons si souvent les témoins de
" puissants effets. "

ſanté, ſans ſe reſſouvenir de la moindre circonſtance de ſa maladie.

OBSERVATION

SUR l'uſage des humectants dans les maladies ſpaſmodiques par Mr. Comte, Médecin à Aoſt en Dauphiné.

ON loue, on préconiſe le Traité des Vapeurs (*a*); on l'attaque en même temps, & on forme des doutes ſur la doctrine que contient cet Ouvrage (*b*). Il ne m'appartient point d'entrer en lice avec ſes adverſaires : le litige décéleroit bientôt mon inſuffiſance; & en voulant défendre ſon Auteur, je fournirois peut-être des armes aux combattants. Je

(*a*) Voyez le Journal de Méd. mois de Septembre 1764, pag. 195.

(*b*) *Idem*, mois de Septembre 1765, pag. 258.

n'ai donc garde de me préſenter le défenſeur de ce ſyſtême ; toute diſcuſſion à ce ſujet me déplairoit infiniment. Je me borne à fournir des matériaux à ceux qui, plus courageux que moi, ſauront en faire uſage ; des obſervations bien conſtatées & des expériences pratiques feront à l'abri, ſans doute, de tout raiſonnement : en voici un certain nombre.

Une fille du commun, âgée de trente ans, ſouffroit d'un gonflement très-douloureux aux deux mamelles, pour lequel elle avoit été ſaignée nombre de fois lorſqu'elle me conſulta. Ce ſymptome étoit des plus caractériſtiques ; il annonçoit parfaitement le ſpaſme de la matrice, & le reflux des regles par l'anaſtomoſe des vaiſſeaux de l'hypogaſtre avec ceux des mamelles. La fomentation froide ſur les parties ſouffrantes, emporta dans peu le gonflement & les douleurs. *Voyez* le Traité des Vapeurs, ſeconde Edition, page 32.

Le ſieur Chatelau, laboureur, âgé de cinquante-cinq ans, d'un tempé-

rament sec, fut attaqué d'une fievre putride compliquée de spasme, que l'on méconnut entiérement : les purgatifs réitérés aigrirent les symptomes. Il survint une chaleur brûlante : la langue étoit seche & noire, les yeux enflammés, le délire, le hoquet & une tension douloureuse à l'estomac, ne permirent pas de douter de la méprise; ce qui m'obligea de changer de traitement. L'eau de poulet, les lavements froids, les fomentations continuelles & plusieurs verres d'émulsions calmerent peu-à-peu le malade, & le guérirent enfin parfaitement. *Ibidem*, pag. 281.

La femme de Jacques Geynet, Garde-Batelier des fermes du Roi, âgée de vingt-cinq ans, fut attaquée tout-à-coup d'accidents épileptiques qui alarmerent le mari & la famille. Dans les perquisitions des causes, je découvris le vice de la matrice. Je la traitai en conséquence, d'après les instructions de notre Auteur. Le bain froid, dans lequel je la laissai plusieurs heures par jour, l'applica-

tion des linges trempés dans l'eau froide ſur la tête, la guérirent radicalement dans l'eſpace de deux mois. *Ibid. pag.* 122.

Mademoiſelle Buiſſon, gouvernante chez Mr. le Comte d'Aoſt, âgée de trente-cinq ans, fut attaquée le premier Juin 1764, d'une perte de ſang, étant enceinte de ſept mois. Le huit, la perte redoubla; & le neuf, elle fut ſi conſidérable, qu'elle amena la fauſſe-couche. Le cordon ſe préſenta d'abord, & parut gangrené: l'odeur des pertes étoit cadavéreuſe; les défaillances continuelles & les forces très-abattues; ce qui annonçoit un danger très-évident & la néceſſité d'accoucher promptement cette femme, ce à quoi je travaillai avec ſuccès. La fievre parut pour lors: certains mouvement convulſifs ſe mirent de la partie; le ventre ſe gonfla, & les lochies ſe ſupprimerent. Mes indications furent d'attaquer les ſpaſmes, en relâchant le tuyau de la matrice & toutes les parties du ventre & du baſſin; pour cet effet, je preſ-

crivis les fomentations avec les herbes émollientes, les injections de même espece, & enfin l'eau de poulet nitrée, pour me conformer en tout point aux préceptes de Mr. Pomme.

Ces remedes agirent d'abord avec succès, puisque les lochies reparurent. On appella le Médecin, qui, alarmé par l'odeur des pertes, accusa la gangrene, & rejeta mes remedes, pour y substituer le quinquina & autres antiseptiques. Ceux-ci réveillerent les spasmes : ils devinrent par degré si considérables, qu'on fut contraint de revenir au premier traitement, auquel on ajouta plusieurs émulsions nitrées ; & dans l'espace d'un mois, tout fut entiérement rétabli. *Ibid. page* 410.

Mademoiselle Baudran, épouse du Sieur Baudran, Notaire & Châtelain du Marquisat de Faverge, âgée de trente ans, d'un tempérament sanguin & fort mélancolique, accoucha assez heureusement le 10 Juillet 1764 : le 15, les lochies se supprimerent, & procurerent, par

leur reflux ſur le cerveau, le délire maniaque hyſtérique. Le Médecin & moi fumes appellés en même temps, pour ſecourir cette accouchée. Je propoſai le bain froid ; mais cet avis fut rejeté avec mépris de la part du Médecin, & encore de la famille. Il fallut donc ſe ſoumettre & obéir aveuglément au conſeil ſupérieur. On débuta par la ſaignée du pied : on preſcrivit enſuite l'hypécacuana ; & non content d'avoir excité, par ce remede, de plus grandes fureurs, on abreuva la malade avec une potion anti-hyſtérique, dans laquelle entroient l'*ambre* & le *caſtor*, que l'on fit avaler de gré ou de force, juſqu'à ce que les mouvements convulſifs de l'eſtomac & ceux de l'œſophage vinrent s'y oppoſer, en empêchant la déglutition de tout liquide, encore plus celle des aliments. La malade devint alors furieuſe : elle s'arrachoit les cheveux, ſe jetoit ſur tous ceux qui l'entouroient, pour les dévorer & pour les mordre ; ce qui fit croire à pluſieurs, qu'elle étoit hydrophobi-

que : notre Médecin en fut déconcerté, & se rappellant mon vis, il livra la malade à mes soins.

Le bain froid fut donc notre unique remede ; la malade y entra dès ce jour : elle y fut attachée de force. On renouvella plusieurs fois la froidure de l'eau, dans l'espace de douze heures qu'elle y resta pour la premiere fois. On appliqua sur la tête des serviettes trempées dans l'eau froide que l'on renouvella toutes les fois que la chaleur en indiqua le besoin ; ce que l'on fit jusqu'à parfaite guérison. *Ibid. page* 128.

Je laisse aux Antagonistes de ce systême, le soin de réfléchir sur ces observations. Ma reconnoissance envers notre Auteur cité, est le premier motif qui m'engage à les publier. Le second, non moins intéressant, est le desir de soulager l'humanité, en invitant ainsi mes Confreres à m'imiter en pareille circonstances.

NOUVELLES

OBSERVATIONS

SUR l'usage des humectants, par Mr. de la Brousse, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, de la Société Royale des Sciences de la même Ville, & Médecin de l'Hôpital St. Jean de la Ville d'Aramont (a).

MAdemoiselle Quitard, âgée de vingt-cinq ans, fut attaquée, dans le mois de Juillet de l'année 1766, d'une fievre épidémique qui régnoit pour lors. Elle fut saignée deux fois du bras & une fois du pied; l'émétique lui fut donné ensuite. Elle me fit appeller le même jour, & je lui annonçai les fievres d'accès régulieres. Je dis vrai: elle fut guérie par

(*a*) Journal de Méd. Juillet 1767, pag. 40.

le quinquina; elle rechûta, & guérit encore de la même maniere.

Comme elle avoit été épuisée par les saignées, & qu'elle avoit toujours peur du retour des fievres, elle observa un régime un peu trop rigoureux; elle tomba dans l'épuisement & la tristesse.

Elle eut, par intervalle, des mouvements convulsifs, des soubresauts dans les tendons, des nausées, des vents & une angine convulsive; elle fut confessée. Je ne voulus point qu'elle se purgeât hors du paroxisme, comme son Chirurgien le lui avoit conseillé. Elle guérit avec des potions calmantes & rafraîchissantes, des fomentations chaudes & émollientes, & l'usage de l'eau de poulet.

Marianne Boulaire, femme de Moulet, travailleur, âgée de trente-cinq ans, d'un tempérament sanguin, sujette à la colere & à des chagrins domestiques, fut attaquée de vapeurs, il y a environ deux mois.

Elle avoit les jambes gorgées, du gonflement au ventre, une suffoca-

tion cruelle avec sifflement, un bégaiement affreux, avec un pouls serré, &c.

On appella pendant la nuit un Apothicaire, qui lui porta une potion cordiale des plus étoffées. A peine en eut-elle pris quelques cuillerées, que les symptomes augmenterent : elle devint glacée au lieu d'être échauffée par les cordiaux.

Ses parents ne savoient que devenir. On fit venir Mr. le Curé, qui la confessa & l'administra : on m'appella de bon matin, & je vis cette infortunée froide, sans pouls, & n'ayant plus qu'une respiration foible & pressante.

Je lui fis mettre tout de suite les jambes dans de l'eau dégourdie, & fis appliquer en même temps, des linges trempés dans l'eau froide sur son ventre, sur la poitrine & autour de ses bras.

A peine eut-elle resté une heure & demie dans cette espece de bain, que son état changea en mieux : la respiration n'étoit pas si foible ni si

pressée. Je la fis pour lors coucher dans son lit, en faisant appliquer sur tout le ventre des fomentations émollientes : elle prit quelques petits bouillons & quelques verrées de tisane de chiendent. L'après-dînée, je fis répétr les mêmes applications ; & le soir, elle prit deux lavements d'eau dégourdie.

Je la fis passer ensuite, huit jours après à la crême de riz, à des bouillons légers, & à quelques œufs avec trois lavements par jour : elle s'est parfaitement rétablie, n'ayant eu depuis aucune atteinte, & me remerciant, quand je la vois, de lui avoir sauvé la vie.

Le sept du mois de Février passé on me pria d'aller voir une nommée Michele, femme de Pierre Manivet, Invalide, que je trouvai dans son lit sans connoissance.

Elle avoit par intervalle des mouvements convulsifs qui lui prenoient par une pendiculation, à la fin de laquelle elle plioit les poignets d'une façon extraordinaire, en écartant ses

doigts, qui auroient pu faire dans ce moment un pied de longueur; deux minutes après, sa gorge s'enfloit si fort, qu'on auroit dit qu'elle avoit un goître. Elle avoit pour lors des envies de vomir, qui se renouvelloient souvent, & qui finissoient en lui faisant sortir la langue comme celle d'un chien qui est enragé.

Elle restoit dans cet état un demi-quart d'heure, pendant lequel elle avoit des soubresauts dans les tendons avec un pouls légérement concentré, & tout son corps étoit agité de convulsions accompagnées, par intervalle, d'un raccourcissement de jambes & d'un gonflement de ventre.

Le paroxysme duroit ordinairement une bonne demi-heure, & finissoit par un état apoplectique : peu de temps après elle répondoit, & ne se plaignoit que de douleurs à la tête, sans se souvenir de son état passé.

J'attendis ce moment pour la questionner : elle me répondit qu'elle ne pouvoit manger depuis trois jours;

& qu'elle avoit essuyé quelque chagrin de la part de son mari.

Je fis faire sur le champ ma potion ordinaire, qui est toujours composée des eaux rafraîchissantes, du diacode, du laudanum liquide de Sydenham, & par un reste de préjuge ancien, de quelques gouttes de teintures de castor auxquelles je n'ai pas beaucoup de foi, le reste me paroissant suffire.

Je fis appliquer des frontaux trempés dans l'oxicrat, des fomentations émollientes tiedes sur le bas-ventre, & j'ordonnai un pédiluve peu après ces remedes.

Cela ne suffit point le premier jour : je fis doubler ces applications le second, & je fis prendre à la malade deux lavements de plus, dont l'un étoit fait avec une légere infusion de Séné mondé & une demi-once de catholicum, & l'autre avec de l'eau du Rhône simplement dégourdie, ce qui lui fit pousser deux selles, quoique la constipation & le *diabetes* (symptome ordinaire des vapeurs) durassent depuis trois jours chez ma convul-

ſionnaire. Je lui faiſois boire une tiſane faite avec de la fraiſe d'agneau. Voilà tout le bien que j'eus dans les deux premiers jours ; du reſte ſon état étoit le même, & les paroxyſmes revenoient plus ſouvent & duroient plus long-temps.

Je commençois à m'effrayer & à craindre pour elle : je la fis adminiſtrer, & j'ordonnai deux bains entiers dégourdis, la même potion & les mêmes fomentations.

Le calme arriva après les deux bains : les convulſions, en s'éloignant, diminuerent ; la malade parla, & prit de la crême de riz. Je la purgeai le quatrieme jour : elle rendit beaucoup de matieres noires. Je la fis manger le lendemain : elle ſe porte très-bien, & a ſoutenu depuis ſa maladie la danſe & les plaiſirs du carnaval, au grand étonnement de cette ville.

Je ferai remarquer, en paſſant, que c'eſt la ſeule vaporeuſe à qui j'aie fait prendre un lavement purgatif, & que j'aie purgée le lendemain des convulſions, parce que la nature opere

ordinairement après la détente que donnent les seuls humectants.

LETTRE

DE M. DESTRÉES,

Médecin à Châteaudun en Beauce, à M. Pomme, Médecin consultant du Roi, sur quelques affections nerveuses, guéries par les humectants.

MONSIEUR,

TOujours prêt à abjurer mes anciens principes, depuis que j'ai adopté les vôtres pour le traitement des maladies nerveuses, je m'impose le devoir de vous en renouveller publiquement l'aveu, comme un tribut de ma reconnoissance & du desir que j'ai de concourir avec vous au soulagement des humains : puisse mon exemple entraîner avec lui le suffrage de ceux de nos confreres qui résistent encore aux efforts que vous ne cessez

de faire pour les convaincre ! Voici des faits ſur leſquels ils n'auront rien à repliquer.

M. du Gort, Commiſſaire des guerres à Chartres, fut attaqué d'une fievre intermittente, compliquée de ſpaſme, que le Chirurgien méconnut entiérement, & qu'il traita avec les purgatifs ordinaires ; ce qui attira les ſymptomes les plus effrayants, même ceux de la fievre maligne. Je fus appellé tout à propos ; car le malade touchoit déjà au terme le plus funeſte. Les humectants que je ſubſtituai aux purgatifs eurent ici un ſi heureux ſuccès, qu'ils ſauverent la vie à ce malade. Le quinquina que j'employai enſuite, & dont j'éteignis l'action par une copieuſe boiſſon d'eau froide, termina la cure.

M. Corrigoux, Receveur de l'Abbaye de Saint-Avite, homme ſexagénaire, méditatif & fort mélancolique, fut menacé d'hydropiſie de poitrine, que l'enflure des mains & des extrémités inférieures, jointes à la ſuffocation, caractériſoient parfaitement ; mais, à travers de ces ſymptomes,

on ne pouvoit méconnoitre le ſpaſme des nerfs, & même l'érétiſme. Ce fut en conſéquence, que je preſcrivis le petit lait nitré, dont le malade fit ſa boiſſon ordinaire, à laquelle j'ajoutai enſuite quelques priſes de poudre de tribus; ce qui le guérit en peu de temps.

Madame la Marquiſe de Beauharnois de Paris, vaporeuſe invétérée, & accablée depuis pluſieurs années par tous les remedes pharmaceutiques, dont on lui avoit conſeillé l'uſage dans cette Capitale, vint enfin en ce pays pour y reſpirer un air champêtre, le mois de Mai paſſé. Ce fut au Château du Gué, où elle s'étoit retirée, que je fus appellé; & là je trouvai cette Dame dans le plus triſte état, bouffie, maigre, tourmentée de coliques affreuſes, avec dévoiement, qui amenerent bientôt la tympanite: les progrès de ſon mal m'effrayerent ſi fort, que je perdis toute confiance pour le traitement que j'avois à lui preſcrire. Il fallut cependant opérer & obliger la malade à quitter ſon ré-

gime & l'uſage des remedes qui avoient ſi mal réuſſi. Les purgatifs, les anti-ſpaſmodiques & les tiſanes diurétiques chaudes furent donc rejetés; & à leur place, je preſcrivis le petit lait de vache, & une copieuſe boiſſon d'eau de riz, enſuite le lait d'âneſſe, avec lequel je perfectionnai cette cure.

J'ai actuellement ſous mes yeux une Dame de Châteaudun, & deux Demoiſelles qui imitent d'aſſez près la Demoiſelle Majot & la femme du Procureur d'Arles, citées dans votre ouvrage (*a*). L'amendement qu'elles éprouvent par le nouveau traitement, fait eſpérer de tirer encore quelque parti de leur mauvaiſe ſanté. J'ajouterai avec un nouveau plaiſir, que j'ai employé, comme vous, la ciguë avec ſuccès, aſſociée aux humectants, dans le cas de ſcrophules compliqués de ſpaſme. Voilà, Monſieur, des titres de reconnoiſſance: l'humanité

(*a*) Traité des Vapeurs, troiſieme édition, page 110 & 129.

vous devra toujours plus, à mesure que votre systême vous fait de nouveaux partisans. Je me fais gloire d'être du nombre, & suis avec une considération distinguée, &c.

OBSERVATION

SUR les effets de l'eau froide & de la glace dans les maladies chroniques & aiguës, par M. Regnard, D. M. à la Fere (a).

Hippocrates convulsiones, frigidâ copiosè affusâ, levari & dolorem solvi monuit.
Van Swieten, tom. 3, *pag.* 181.

ON a toujours regardé les corps froids appliqués extérieurement, comme répercussifs, & on emploie tous les jours l'eau froide, la glace & la neige dans les extensions, les entorses, les luxations fausses, &c.

(*a*) Journ. de Méd. Octobre 1767, pag. 345.

Ces différents topiques rétréciſſent les pores, diminuent le calibre des vaiſſeaux, empêchent l'extravaſation des ſucs, & préviennent par conſéquent l'enflure ou œdeme. Dès le temps d'Hippocrate, on ſe ſervoit déjà de ces différents moyens de guérir, même dans les maladies les plus aiguës. Ce n'eſt pas une route nouvelle, mais nous devons à M. Pomme de l'avoir renouvellée. En effet, on doit à cet ami de l'humanité, de l'avoir fait connoître à un grand nombre de Médecins peu ſtudieux. Il reſte encore à perſuader quelques eſprits ſyſtématiques ou prévenus contre la méthode ſalutaire de ce célebre Auteur. Les raiſonnements les plus ſolides détruiſent rarement les préjugés : c'eſt l'ouvrage des faits. Je n'en citerai que deux : un plus grand nombre pourroit être ou inutile ou faſtidieux ; car, que n'aurois-je pas à dire, ſi je voulois m'étendre ſur l'efficacité de tous les topiques froids, dont l'effet eſt merveilleux, & ſouvent ſubit dans les ſpaſmes, les convulſions, les attaques

d'épilepsie & les affections hystériques ou hypocondriaques? Tous ces accidents sont causés le plus souvent par la raréfaction des humeurs, quelque suppression, la sensibilité ou l'irritation des nerfs, le trouble des esprits animaux, &c. L'application subite d'un corps froid sur la peau & particuliérement sur la partie malade, rappelle à l'instant l'équilibre & rétablit tout dans l'ordre. Un moment auparavant, le malade livré à toutes sortes de douleurs, d'agitations & de secousses violentes, paroissoit privé de toutes les facultés de l'ame: le désordre étoit universel, continu, effrayant: on applique sur la peau nue un topique froid ou à la glace; le patient cesse de se tourmenter; aussi-tôt il reprend ses sens, voit, entend & raisonne. Il sembleroit que l'endroit touché par le corps froid deviendroit dans ce moment une espece de *sensorium commune*, où se porteroit tout le sentiment. M. Whyst, dans son savant Traité sur la maladie des nerfs, ne s'éloigne pas beaucoup de cette façon

de penser, quand il dit, à l'occasion des bains froids, rien ne fortifie plus sensiblement le systême nerveux, & ne donne plus de ressort à tous les vaisseaux, que les bains froids: car, quoique l'eau n'agisse immédiatement que sur les nerfs & les vaisseaux cutanés, cependant sa vertu fortifiante se communique, par sympathie, jusqu'aux parties les plus intérieures; d'ailleurs, on n'est pas trop d'accord sur le siege du *sensorium commune.* M. de Buffon, ce savant Naturaliste, ce sublime Observateur, le place avec M. de la Case dans le diaphragme, ou dans les nerfs des sens & dans les membranes de la tête, tom. 22, in-12, pag. 77. Pourquoi n'existeroit-il pas dans tout autre endroit, & particuliérement dans ceux où se porteroient avec plus d'abondance & de célérité les esprits animaux, & où la sensation seroit plus exquise? Comme cela arrive au moment de l'application d'un corps froid sur un endroit quelconque, les esprits animaux, dont le cours étoit déréglé & impétueux, se

portent subitement vers cet endroit, attirés par une impression vive, & pour ainsi dire douloureuse ; & le calme reparoît.

Il n'est guere possible d'expliquer autrement la maniere d'agir des corps froids appliqués extérieurement. Je laisse à d'autres à établir les hypotheses, à expliquer des systêmes ; pour moi, je m'en tiens à cette théorie, à l'appui de laquelle l'expérience vient souvent. Je ne citerai que deux faits en sa faveur, d'autant plus que le livre précieux de M. Pomme & le Journal de Médecine sont remplis d'un grand nombre d'événements à peu près pareils, & de cures surprenantes.

La jeune épouse (de vingt-cinq ans environ) de Louis Clotin, de cette ville, ressentoit, depuis plus de huit mois, des douleurs très-aiguës à la tête, qui la privoient de tous les mouvements de cette partie & du col ; les yeux ne pouvoient être mus sans des efforts considérables & des contorsions douloureuses. Elle marchoit courbée à peu près comme dans *l'emprosthotonos*

prosthotonos. Le ſommeil l'avoit abſolument abandonnée ; ſa maigreur étoit extrême, & les facultés de l'ame prodigieuſement affoiblies. Je crus reconnoître, à travers tant d'accidents, une humeur rhumatiſmale ou le clou hyſtérique. La ſaignée de pied paroiſſoit aſſez indiquée ; mais la malade étoit ſans fievre & déjà épuiſée : on ne la fit pas. J'ordonnai d'appliquer inceſſamment, ſur toute la tête, de la juſquiame verte (*a*) pilée, ou des ſerviettes dans l'eau froide. On donnoit pour boiſſon une infuſion céphalique froide ; les lavements d'eau étoient auſſi adminiſtrés froids ou preſque froids : l'eau chaude n'étoit d'uſage que pour les bains des pieds ſeulement ; j'y faiſois auſſi appliquer des cataplaſmes de mie de pain & de moutarde.

A peine la malade eût-elle fait uſage, pendant environ dix jours, de ces

---

(*a*) Je me propoſe de donner dans peu quelques remarques ſur les vertus ſingulieres de cette plante, dont je fais un fréquent uſage, ſur-tout extérieurement.

différents moyens curatifs, qu'elle fut entiérement délivrée de toutes ses douleurs : elle recouvra tout aussi-tôt ses facultés, & reprit en fort peu de temps un embonpoint considérable. Il y a déjà un an que cette malade jouit de la santé la plus parfaite, quoiqu'accouchée depuis trois semaines.

Madame Rillart, de la ville de Laon, âgée d'environ vingt-huit ans, a éprouvé, dans le mois de Septembre dernier, toutes sortes d'accidents. Jusques-là son Chirurgien ordinaire, homme prudent & estimé (*a*), qui la voyoit seul, n'avoit conseillé aucun remede, parce qu'il n'y avoit aucune indication à remplir. Le régime avoit été sûrement observé pendant tout ce temps, & avoit suffi. En effet, tout

---

(*a*) Il vient de faire imprimer, dans le Journal de Médecine du mois de Mai dernier, une observation sur les accidents causés par la vapeur du charbon, où il a employé avec un grand succès l'eau à la glace entapique : M. Gaigniere, son confrere, a partagé la cure.

étoit dans l'ordre ; les lochies continuoient de couler, & le ſein de ſe déſemplir. La malade ſembloit auſſi recouvrer ſes forces de jour en jour ; elle pouvoit même marcher dans les appartements, faire les honneurs de la maiſon & les délices de la bonne compagnie : tout le monde la félicitoit ſur ſon heureuſe convaleſcence ; les plus expérimentés la croyoient même à l'abri de tout accident, lorſque, comme on me l'a aſſuré, il ſurvint une ſuppreſſion ſubite des vuidanges, & de là tous les accidents que je vais décrire. J'avertis qu'ils ſont ſurprenants, inouis, & qu'ils paroîtront peu vrai-ſemblables ; mais j'ai pour garant de mon aſſertion, toute la ville de Laon, je dirois même toute la Province.

J'arrivai auprès de la malade environ vingt-quatre heures après l'attaque d'une hémiplégie du côté gauche : je voulus m'aſſurer de l'état du pouls ; mais les fréquents & terribles mouvements convulſifs, qui devinrent peu après épileptiques, me le permi-

rent à peine. Le Médecin ordinaire (M. Labruſſe, qui réunit, à beaucoup de prudence & de zele, beaucoup de lumiere & de ſagacité) qui la traitoit depuis ces derniers accidents, avoit fait pratiquer quelques heures auparavant une ſaignée de pied. Il avoit auſſi conſeillé des lavements & d'autres remedes appropriés & utiles ; mais la malade n'en avoit retiré aucun ſoulagement marqué : on va voir que nous en avons fait encore adminiſtrer beaucoup d'autres auſſi infructueuſement.

Le cas étoit urgent : la malade ne pouvoit déjà plus avaler ; à peine même pouvoit elle articuler quelques mots, tant les mouvements convulſifs de la langue & des levres étoient violents & précipités. Les remedes internes, par conſéquent, devenoient inutiles : il fallut donc y renoncer pendant quelque temps. Nous convînmes alors, M. Labruſſe & moi, de faire uſage des bains & autres topiques convenables. On diſpoſa auſſitôt un bain tiede, peut-être même un peu trop chaud, au moins

croyons-nous avoir à nous le reprocher : la malade y entra environ trente-ſix heures après l'attaque de paralyſie ; mais elle n'y reſta pas un demi-quart d'heure tranquille ; les agitations, les ſecouſſes & les mouvements convulſifs devinrent encore plus violents, & pour ainſi dire continus. Il falloit la ſoutenir à force de bras, pour l'empêcher de s'enfoncer dans la baignoire, & de ſe perdre ſous l'eau. Ce fut dans ce moment que nous reconnûmes que les mouvements convulſifs étoient dégénérés en véritables accès d'épilepſie.

La cauſe de tant de déſordres étoit connue : les lochies avoient ceſſé de couler ; il y avoit donc une matiere laiteuſe retenue dans la maſſe des humeurs, & qui s'étoit ſur-tout portée à la tête. Les bains, quoique ſalutaires dans cette circonſtance, nous parurent inſuffiſants. Nous cherchâmes donc d'autres moyens & plus ſpécifiques, pour déloger l'humeur délétère de la tête. Dans cette vue, nous fimes pratiquer un cautere au ſinciput, à l'endroit de la fontanelle. On donna la

préférence à la pierre infernale, comme plus active, & elle fut effectivement appliquée dans le temps que la malade étoit encore dans le bain ; mais les accidents étant beaucoup augmentés dans ce moment-là même, on fut forcé de sortir la malade du bain. Si nous avons jamais désespéré de ses jours, ce fut dans cet instant, où elle essuya une attaque d'apoplexie des plus terribles. Les lavements drastiques ou irritants, les frictions seches & spiritueuses, les huiles ou sels volatils, tout fut employé inutilement ; il n'y eût qu'une saignée faite à l'artere temporale, qui parut diminuer un peu les accidents, sans cependant nous donner plus d'espérance de sauver la malade. En effet, on voyoit à chaque instant toutes sortes de maux se succéder les uns aux autres. Outre ceux décrits ci-dessus, on remarquoit tous les symptomes, tantôt de la frénésie la plus violente, tantôt d'un assoupissement léthargique. Enfin, je serois trop long, si je voulois circonstancier tous les accidents graves que cette Dame a essuyés coup sur coup pendant cinq ou six jours.

Quoi qu'il en soit, nous ne perdîmes pas courage ; au contraire, nous nous occupâmes entiérement des moyens qui pouvoient soulager promptement la malade. Les longs raisonnements, dans un danger si pressant, devenoient superflus & même nuisibles ; aussi M. Labrusse & moi convînmes unanimement d'avoir recours sur le champ aux anti-phlogistiques, aux humectants & à l'eau froide, en attendant que nous pussions employer les apéritifs, les diurétiques & les doux purgatifs. Nous conseillâmes aussi d'attirer, par la suction, le lait aux seins, le plutôt possible. On employa à cet effet une jeune femme pendant quelques jours, mais presque sans aucun succès. Les topiques froids alloient aussi être mis en usage, lorsqu'on nous pria de vouloir bien consulter avec un troisieme Médecin de Laon. Ce dernier étoit absent, & se fit attendre assez long-temps ; & lorsqu'il fut arrivé, il disputa beaucoup en faveur des remedes nervins, topiques & spiritueux, qui nous avoient déjà si mal réussi,

quoiqu'employés en lavements & en topiques seulement. Il ne connoissoit vraisemblablement pas encore l'excellent Ouvrage & la pratique heureuse de M. Pomme, & tant d'autres observations utiles sur l'usage des humectants & des topiques froids dans les convulsions & les vapeurs hystériques ou hypocondriaques. Les faits les mieux attestés, les raisonnements les plus solides ne purent le persuader : seul contre tous (*a*) il tenta, à plusieurs reprises, de faire avaler à la malade quelques gouttes d'æther vitriolique, qu'il donnoit pour un remede nouveau, & auquel il attribuoit des vertus sans nombre. Il fit aussi appliquer sur l'estomac une espece d'écusson composée de plusieurs sortes de dro-

---

(*a*) MM. Nacher, Chirurgien, & Jeunesson, Apothicaire, dont je ne saurois trop louer le zele, la prudence & l'exactitude, ont senti comme nous le danger des remedes chauds, & travaillé sans relâche à l'administration des remedes indiqués. La malade leur doit peut-être autant qu'à nous.

gues chaudes : il conseilla encore de frotter quelquefois la tête avec le baume de Fioraventi. Enfin il n'auroit pas tenu à lui que la malade n'avalât, à notre insu, une dose considérable de médicaments spiritueux ou volatils ; mais la famille, attentive sur la moindre chose, reconnut bientôt les mauvais effets de tous ces différents remedes, par l'augmentation des symptomes, & les rejeta absolument.

En effet, les accès épileptiques devinrent pour ainsi dire continus vers le troisieme jour de notre traitement. J'étois absent alors : M. Labrusse, dès qu'il ne fut plus contredit, fit appliquer sur le sommet de la tête, qui avoit été rasée pour y appliquer un cautere, comme nous l'avons dit ci-dessus, une vessie remplie d'eau froide qu'on renouvelloit souvent. Cela parut calmer un peu les accidents, mais sans rassurer encore sur le danger ; on craignoit même de voir périr de moment à autre, dans un accès convulsif, cette jeune Dame si chérie.

Je fus rappellé sur ces entrefaites

une ſeconde fois auprès de la malade: j'y arrivai dans la nuit, environ le vingt-deuxieme jour de ſes couches: j'applaudis beaucoup à l'application de l'eau froide, que je fis continuer; cependant l'effet de ce topique, quoique les accidents fuſſent déjà moins formidables & moins dangereux, me paroiſſoit encore trop foible & trop lent. J'aurois bien voulu conſulter dans ce moment-là même avec M. Labruſſe qui étoit allé ſe repoſer, avant d'adminiſtrer aucun autre remede; mais comme le moindre retard pouvoit nuire eſſentiellement à la malade, j'envoyai ſur le champ chercher de la glace, & je me hâtai de lui en introduire, non ſans peine, un morceau dans la bouche dans le temps d'un fort accès épileptique. Choſe ſinguliere, j'ai quaſi dit, ô prodige! l'accès ceſſa ſubitement : la malade reprit ſes eſprits auſſi-tôt, & demanda à boire. Depuis ce moment, le mieux a toujours été en augmentant: néanmoins, les convulſions reparoiſſoient encore très-fréquemment; mais elles

étoient toujours de peu de durée par le moyen de la glace. Notre accouchée y avoit une ſi grande confiance, qu'aux moindres apparences de douleurs ou de convulſions, elle l'appelloit à ſon ſecours. Je conſeillai cependant de ne pas l'employer trop ſouvent, afin que l'impreſſion du froid fût toujours aſſez ſenſible & opérât également.

Ne pourroit-on pas regarder la langue chez cette Dame, comme un *ſenſorium commune* où ſe portoient, avec affluence, les eſprits animaux, au moment de l'impreſſion du froid glacial ſur cette partie?

Quoi qu'il en ſoit, on profita des bons intervalles entre chaque attaque, pour adminiſtrer les remedes convenables & ſpécifiques. Le Docteur Labruſſe fut chargé ſeul de ce ſoin, & s'en acquitta avec un grand ſuccès. La malade cependant a encore été aſſez long-temps à guérir : elle a éprouvé pendant ſa convaleſcence différentes indiſpoſitions ; elle reſſent même encore de temps en temps quel-

ques légers mouvements convulsifs, sur-tout du côté paralysé. L'usage des bains achevera bientôt de dissiper ces légers accidents: au reste la malade, qui a recouvré son premier embonpoint & toutes ses forces, jouit aujourd'hui d'une très-bonne santé, qu'elle doit certainement aux saignées, à l'eau froide, à la glace, aux humectants & aux légers fondants & purgatifs.

OBSERVATION

SUR des affections vaporeuses, guéries par les remedes aqueux; par M. le Blanc, Docteur agrégé au College des Medecins de la ville de Marseille.

SI l'usage des bains est ancien & presque de toutes les nations, c'est cependant chez les orientaux, & dans les pays méridionaux, qu'il a eu le plus de vogue: les écrits des Médecins de ces contrées en font foi;

& leur pratique étoit relative au climat & au tempérament des habitants. Mais, quoique ces habiles Praticiens reconnussent l'efficacité des aqueux, pour tempérer, rafraîchir, adoucir & relâcher, leur confiance n'étoit pas si bien décidée en faveur de l'eau, qu'ils n'employassent en même temps d'autres remedes d'une qualité contraire, tant pour contre-balancer la vertu trop atténuante & relâchante des humectants, que pour combattre certains embarras qu'ils soupçonnoient dans les visceres, dans les glandes & dans d'autres parties du corps, comme causes secondaires & accessoires des maladies qui se présentoient. De cette pratique, il en résultoit un bien incomplet, & les malades étoient exposés à de fréquentes rechûtes. La plus grande partie des Médecins praticiens d'aujourd'hui est encore asservie à cette méthode; & dans les maladies que nous voyons céder aux seuls remedes aqueux, telles que les vapeurs hystériques & hypocondriaques, ils associent au seul spé-

cifique de ces maux, qui est l'eau; les remedes apéritifs & les emménagogues.

Il étoit réservé à M. Pomme de rectifier cette pratique, & d'écarter tous les obstacles qui s'opposoient à une cure radicale. Ce Médecin judicieux a reconnu que la sécheresse des nerfs étoit la cause prochaine & essentielle des vapeurs, & que, pour remédier à ces affections, il falloit assouplir, humecter & détendre les nerfs; mais, comme les nerfs sont d'une texture fort resserrée, & que dans un état d'exsiccation, ils acquierent une rigidité & une densité extrême, il est arrivé, ainsi qu'il arrive encore, qu'une courte immersion dans l'eau, quoique répétée pendant le cours non interrompu de deux ou trois mois, ne produisoit pas de grands effets. C'est d'après cette observation constante, que M. Pomme s'est décidé à tenir ses malades dans l'eau pendant plusieurs heures de suite, & qu'il a laissé de courts intervalles d'un bain à l'autre. Les heureux succès qu'il a obtenus,

ont justifié ses raisonnements ; & les affections vaporeuses les plus graves, regardées comme incurables, ont enfin cédé à sa constance. Je n'entrerai pas dans la théorie de ces maladies ; je ne ferai que répéter ce qui est si bien exposé dans l'ingénieux traité de M. Pomme, Ouvrage généralement applaudi de tout homme ami du vrai, & qui juge sans prévention & sans aucune vue d'intérêt. Je suis l'ami de M. Pomme, mais je suis encore plus l'ami de l'humanité ; & je dois avouer que, si ses observations m'ont frappé, elles ne m'ont pourtant pas entraîné tout de suite. J'ai voulu voir par moi-même ; & ayant eu occasion d'être convaincu par les faits, j'ai cru que je devois à M. Pomme un témoignage public de la bonté de sa méthode, comme seule & supérieure à toutes les autres. Puissent les succès que j'ai eu, enhardir les Médecins timides, & dessiller les yeux des esprits prévenus !

Premier cas : Mademoiselle Baile, fille d'un maître Maçon de cette ville,

âgée de dix-huit à vingt ans, d'un tempérament sec & mélancolique, fut attaquée de légeres convulsions vers la fin du mois de Mai de l'année 1766. Elle fut saignée & purgée; les convulsions cesserent : après huit ou dix jours, la trachée-artere entra en convulsion : la glotte étoit si serrée, qu'il ne passoit qu'une très-petite quantité d'air : la suffocation étoit extrême; la malade cruellement agitée, ne pouvoit prononcer que des monosyllabes; & l'air renfermé dans son poulmon, n'en sortoit qu'avec un sifflement aigu & accéléré. Cet état violent duroit une heure, & quelquefois une heure & demie, & revenoit deux fois dans la journée. Les potions anti-hystériques ne furent pas épargnées, non plus que les cordiaux; car, dans le paroxisme, les extrémités étoient froides & le pouls petit.

Comme le mal continuoit, je fus appellé le premier Juillet suivant. J'entrai chez la malade dans le temps du paroxisme : son Chirurgien qui étoit auprès d'elle, me mit au fait de son état.

état. Je fis appliquer un linge trempé dans l'eau froide ſur le col : la malade but avec beaucoup de peine quatre verres d'eau froide; la ſuffocation & le ſifflement diminuoient ſenſiblement, & après un quart d'heure elle revint de cet état. Je voulus m'inſtruire de la ſource du mal: voici ce que la la malade & ſes parents m'apprirent.

Depuis aſſez long-temps Mademoiſelle Baile s'apperçevant que ſon appétit diminuoit, crut pouvoir l'exciter par des aliments ſecs & de haut goût; en conſéquence, elle bannit d'auprès d'elle les ſoupes à la viande, le bouilli & le rôti : elle ſe nourrit avec du cochon, des anchois, des piments, &c. elle but du café journellement, & quelquefois des liqueurs. Ce régime de vie chaſſa le ſommeil; &, pour ne pas s'ennuyer, elle paſſoit une grande partie des nuits à coudre ou à broder. De temps à autre, elle ſentoit des ardeurs dans la poitrine, & ſa voix devenoit rauque. Elle buvoit une tiſane de riz ou de fleur de mauve, pendant quelques jours, & en étoit ſoulagée.

Cependant Mademoiſelle Daumergue, fille d'un Négociant, tombe dangereuſement malade : Mademoiſelle Baile, qui l'aimoit, j'oſe dire paſſionnément, en fut très-vivement pénétrée & allarmée, au point qu'elle ne pouvoit être un peu raſſurée, qu'en ſervant elle-même ſa chere amie ; auſſi ne la quitta-t-elle jamais, & tant la nuit que le jour, elle fut ſa garde fidelle. Mademoiſelle Daumergue fut hors de tout danger, après quatorze jours, temps auquel la fievre ceſſa ; & Mademoiſelle Baile, qui ſe ſoutenoit à peine, harraſſée de veilles & de fatigues, ſe retira chez elle : ce fut quatre ou cinq jours après, que les convulſions la prirent & que ſon mal s'annonça.

Cet expoſé me perſuada pleinement que les grandes diſſipations & le régime de vie chaud avoient dépouillé la maſſe du ſang de ſa partie ſéreuſe, & que les nerfs s'étoient deſſéchés conſidérablement ; je n'eus d'autres indications à remplir, que de détremper & d'aſſouplir : pour cet effet, je preſ-

trivis des crêmes de riz pour tout aliment, une copieuse boisson d'eau de poulet, & des émulsions où entroient le sirop de nymphœa & le nitre; je fis passer à la malade des lavements de décoctions émollientes, qui furent absorbés par la chaleur des boyaux: ce ne fut qu'au quatrieme lavement, que nous obtînmes la sortie de quelques crottes noires & durcies; car le bas-ventre étoit serré de telle sorte, que la malade n'alloit à la garde-robe, qu'après quatre, six & quelquefois huit jours. Je conseillai les bains à la malade, qui ne voulut pas s'y soumettre, d'autant plus que son état paroissoit devenir meilleur de jour en jour. Les paroxismes étoient moins violents; l'application d'eau froide les faisoit promptement disparoître. Le douze Juillet se passa sans accident, ainsi que les jours suivants. Les crêmes de riz & la tisane de poulet, dont la malade s'ennuyoit, furent discontinuées: j'y substituai les soupes à la viande, faites avec le mouton, le veau & un paquet d'herbes ra-

fraîchissantes, laitue pommée & chicorée blanche : j'ordonnai un bouillon de poulet matin & soir, & pour boisson ordinaire, une tisane émulsionnée.

La malade, qui croyoit ne l'être plus, abandonna régime & remedes à mon insu : ce ne fut que le 22 du même mois, que j'appris sa conduite. Je fus mandé à onze heures du soir : elle étoit dans des convulsions générales ; le larynx & le pharynx étoient étroitement serrés ; l'air sortoit avec grande peine, & la déglutition étoit impossible. Deux ventouses seches, appliquées aux omoplates, ramenerent le calme après deux heures de tourments.

Cependant l'orifice supérieur de l'estomac ne se débrida point ; une goutte d'eau ou de tisane agitoit cruellement la malade jusqu'à ce qu'elle l'eût rejetée : ce spasme duroit depuis plusieurs jours ; la malade, qui ne sentoit point les aiguillons de la faim ni de la soif, s'en alarmoit d'autant moins, que ses forces n'en

diminuoient pas. Les bains presque froids vinrent à notre secours, la malade y fut plongée pendant quatre heures : son corps ne gravitoit pas assez pour toucher le fond de la baignoire ; il falloit que deux personnes l'y enfonçassent : dès le moment qu'elles négligeoient de la contenir, la malade surnageoit à la très-grande surprise des habitants (*a*) ; ce ne fut qu'au quatrieme bain, que le corps plongea sans aide. La chaleur de la malade échauffoit l'eau d'une maniere si sensible, que l'on voyoit une fumée s'élever de la baignoire ; il falloit y verser de temps à autre des cruches d'eau froide. Le lendemain vingt-trois, les convulsions & l'étranglement reprirent à dix heures du soir, & ne cesserent qu'à minuit. Le vingt-quatre, notre souffrante entra dans le bain froid, & y resta huit heures, ce qui fut continué jusqu'au trente. Les convulsions revenoient chaque jour, mais

(*a*) Voyez le traité des Vapeurs de M. Pomme.

en déclinant. Il n'en fut pas de même de l'étranglement du pharynx, qui persista pendant quatorze jours; par conséquent la malade n'avala ni liquide ni solide de tout ce temps. Il est vrai qu'elle ne crachoit ni ne mouchoit : le ventre étoit serré, & ne donnoit rien, quoiqu'elle rendît par fois quelques gouttes d'urine fort limpides; la surface du corps étoit seche, le sommeil court & léger, le pouls cependant fort, les forces & l'embonpoint en bon état. Les fomentations émollientes, chaudes, froides, les colliers de glace continuellement appliqués n'opérerent rien sur le pharynx. Les parents étoient alarmés; ils s'attendoient à tout moment à la voir succomber à une diete si longue. Quand je mis un morceau de glace dans la bouche de la malade, quel prodige! Dans l'instant même, le *cardia* se détend; la déglutition devient si libre & si aisée, que deux verres d'eau sont avalés avec précipitation. La joie se répand par-tout; la malade est d'un contentement qu'il est difficile d'ex-

primer : chacun la félicite & l'embraſſe ; mais combien la durée de cet état charmant fut courte ! Vers les dix heures du ſoir de cette journée, la ſcene changea de face : une colique atroce, qu'un froid général des ſyncopes fréquentes accompagnoit, ſemble annoncer la prochaine deſtruction de la malade. J'accours : deux lavements d'eau froide, injectés dès mon arrivée, calment ce ſymptome ; l'aſſoupiſſement ſuccede, & la chaleur revient peu à peu.

Le trente-un, la malade fut extrêmement affaiſſée ſans accident, le bain fut ſuſpendu : le lendemain, premier Août, elle y fut plongée. A peine deux heures ſe furent écoulées, que la région du col éclata : demi-heure après un ſecond éclat ſe fit entendre (*a*), & ſucceſſivement ſix autres ; dès-lors tout parut avoir cédé. En effet, juſqu'au onze ſuivant, que les bains

(*a*) Voyez le traité des Vapeurs de M. Pomme.

froids furent continués à six heures par jour, il ne se passa rien d'extraordinaire, sinon que la malade avoit une aversion insurmontable pour tout aliment, & qu'elle ne se nourrissoit, dans les vingt-quatre heures, qu'à la faveur de deux onces de biscuit trempé dans une livre d'eau de fontaine, édulcorée avec quelque peu de sirop de capilaire: elle buvoit pourtant, mais seulement de l'eau pure. Son odorat étoit si fin & si exquis, qu'à l'heure du dîné & du soupé, elle distinguoit l'assaisonnement des viandes qui étoient servies sur les tables des maisons voisines, dont les fenêtres des salons étoient entr'ouvertes, attendu les fortes chaleurs de la saison.

Le onze, vers minuit, l'étranglement du larynx, la suffocation & le sifflement, tels qu'ils avoient été dans le commencement du mal, reparurent: cet état dura demi-heure, pour faire place à un délire maniaque assez singulier. La malade s'imagine être reine: elle ordonne à ses

Gardes de faire ranger le peuple qui eſt ſur ſon paſſage, d'ouvrir les portes de ſon jardin, qu'elle veut s'y promener avec ſes compagnes ; qu'on avertiſſe ſes Muſiciens pour concerter dans le temps qu'elle prendra une collation que l'on doit ſervir dans le pavillon : en conſéquence, elle marche fiérement & avec majeſté vers la porte de ſa chambre qui donne à l'eſcalier ; elle deſcend quelques marches, comme on l'arrête ; elle s'emporte avec fureur, traite d'inſolents & de téméraires ceux qui la ramenent dans ſon appartement, leur ſignifie qu'elle les fera pendre, qu'elle eſt reinė & maîtreſſe abſolue, & que ſes volontés doivent être exécutées. On doit obſerver que Mademoiſelle Baile eſt la douceur même, tous les raiſonnements qu'on lui tient, l'irritent encore plus ; cependant elle entend le ſon d'un violon qui paſſe dans la rue, elle l'arrête, & chante pluſieurs couplets d'une chanſon avec beaucoup de juſteſſe & de grace : la chanſon finie, elle parle encore de jardin, de pro-

menade, de concert & de collation: elle veut ſortir, frappe à la porte qui ne s'ouvre point; & après s'être agitée pendant demi-heure, elle tombe d'épuiſement ſur une chaiſe, & s'endort. Vers les dix heures du matin, elle ſe réveille, rendue à elle, ſans aucun ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé. A ſept heures elle entra dans ſon bain froid, & n'en ſortit qu'à deux heures de l'après-dînée. Le ſoir, à dix heures, ſon délire la reprend, mais il avoit changé d'objets.

Tout ce qui l'a affectée vivement pendant ſa vie, ſe préſente à elle: elle s'entretient avec une jeune Dame de ſes amies, morte depuis quelque temps; elle la trouve maigre, & veut la faire manger: elle ordonne qu'on ſerve du pain & du fruit; on lui en préſente; elle en mange pour encourager ſon amie qui s'obſtine à ne vouloir rien prendre; car c'étoit à une chaiſe à qui elle s'adreſſoit: elle arracha la coëffe de ſon amie, place des épingles; elle s'aſſied & s'aſſoupit pour un quart d'heure; alors elle ſe leve,

& demande ſon Confeſſeur, parce que depuis plus d'un mois elle n'a été à confeſſe : le Chirurgien s'annonce pour le Confeſſeur ; elle ſe met à genoux, & ſe confeſſe. Elle n'a pas toujours obéi à ſa mere ; elle a eu des diſputes avec ſa ſœur ; elle promet de ne plus retomber dans ces fautes, & en demande pardon à Dieu ; elle ſe releve, ſe promene quelque temps, s'appuie ſur ſon lit, & le ſommeil la prend : il étoit près d'une heure, quand cette comédie ceſſa, pour ne plus revenir.

Les bains furent continués juſqu'au trente du mois courant : pendant ce cours, la malade avoit par intervalle la tête un peu embarraſſée, ſans délire : deux veſſies de cochon, à demi remplies d'eau froide, qu'on y appliquoit, la ſoulageoient : les jambes, les bras, les boyaux, le col éclaterent pluſieurs fois en divers temps ; enfin, les nerfs tomberent dans le relâchement, & la malade n'eut plus le courage d'entrer dans les bains. Je n'inſiſtai point : comme elle ne pouvoit ſe ſoutenir ; que

ſes jambes plioient ſous elle, & qu'elle manquoit d'appétit, je l'engageai à ſe promener en voiture, ce qu'elle fit pendant huit jours de ſuite. En même temps, elle a pris une écuellée de lait d'âneſſe pendant un mois tous les matins. Les forces & l'appétit ſe ſont rétablis par dégrés : elle s'eſt ſoumiſe à un régime de vie convenable, & elle jouit maintenant d'une ſanté parfaite.

Second cas. Je fus mandé le premier Février de cette année 1767, pour Mademoiſelle Savon, fille d'un maître Calefat de cette ville, âgée d'environ vingt-deux ans, d'un tempérament bilieux, ſanguin; laquelle depuis plus de quatre ans étoit ſujette, dès l'approche du printemps, à des éruptions cutanées, que l'on appercevoit ſur toute l'habitude de ſon corps, de la groſſeur d'un poids, dont partie ſuppuroit, & partie laiſſoit ſeulement ſuinter une ſéroſité âcre & mordicante, qui gerſoit la peau, & faiſoit ſentir à la malade de fortes demangeaiſons : à cette occaſion, elle

étoit ſaignée & purgée, prenoit des bouillons inciſifs, & l'humeur morbifique étoit aſſoupie pour une année. Elle auroit peut-être tout à-fait domté cette humeur, ſi un régime de vie doux & humectant, & un travail modéré, euſſent été du goût de la malade; mais, bien au contraire, la baſe de ſa nourriture étoit des viandes ou poiſſons ſalés, des oignons, des olives, du café, & rarement de la ſoupe. Ses parents l'exhortoient vainement à ſuivre leur ordinaire, qui eſt celui d'un Bourgeois aiſé: ils ne la voyoient pas non plus avec plaiſir ſi acharnée au travail de l'éguille, comme elle l'étoit; ne ſe coucher qu'après minuit, & ſouvent plus tard, & être de bout avant ſix heures du matin. Il étoit impoſſible qu'une façon de vivre, ſi peu convenable à ſon état, ne bouleversât tôt ou tard l'économie animale.

En effet, au mois de Novembre de l'année précédente, Mademoiſelle Savon fut priſe de mouvements convulſifs généraux, qui duroient près

d'une heure. Ils revenoient deux ou trois fois dans la semaine : il sembloit à la malade qu'une vapeur montât des parties inférieures, & gagnât peu-à-peu la tête ; alors le col enfloit, la face étoit fort colorée, les yeux rouloient dans les orbites, & reluisoient d'un éclat vif & peu ordinaire : les sens internes étoient si dérangés, que dans la rémission, elle n'avoit qu'un léger souvenir de ce qui s'étoit passé dans le paroxisme. Le Médecin qui prenoit soin de cette malade l'abreuvoit pendant les accès avec des potions anti-hystériques, données par cueillerées, & l'avoit soumise à des bouillons céphaliques. Bien loin que le mal diminuât, il acquit tous les jours de nouvelles forces : les mouvements convulsifs devinrent extrêmes, plus fréquents & plus longs. Le Médecin, surpris que ces remedes n'opérassent pas ce qu'il s'en étoit promis, dit à la malade & aux parents de se rassurer, de prendre patience, que la saison n'étoit point propre à faire des remedes : il renvoya au printemps

pour pourſuivre le traitement, & ſe retira.

Les parents fort embarraſſés, s'adreſſerent à leur Chirurgien, qui les engagea à m'appeller. J'arrivai chez la malade à la fin d'un violent accès : je laiſſai paſſer quelque temps, pour qu'elle ſe remît de ſa ſecouſſe ; enſuite, comme je trouvai le pouls fort & plein, je preſcrivis une ſaignée, une copieuſe boiſſon d'eau de poulet nitrée, & ſupprimai toute nourriture. Les convulſions que l'on attendoit le lendemain, ne parurent point ; la diete fut continuée. Le 3 Février, le paroxiſme fut encore violent, mais moins long que les précédents ; il ne dura qu'une heure & demie, au lieu de deux heures & demie qu'il duroit depuis plus de quinze jours. Je propoſai les bains comme le ſpécifique pour ces affections. Je trouvai des oppoſitions par rapport à la rigueur de la ſaiſon ; mais j'inſiſtai avec tant de véhémence, que je l'emportai. Dès le lendemain matin, notre malade entra dans le bain tiede à huit heures, & n'en

ſortit qu'à midi. Elle eut envie de manger ; elle prit une ſoupe aux herbes & un biſcuit. Je permis pour les jours ſuivants une ſoupe à la viande avec les herbes potageres rafraîchiſſantes, & un peu de viande bouillie ou rôtie au dîner. Le ſoir, elle étoit bornée à deux pommes cuites, ou petites poires bouillies ſans ſucre, qu'elle mangeoit avec fort peu de pain, en avalant une ſeconde ſoupe aux herbes par deſſus. La boiſſon ordinaire étoit tantôt de l'eau de fontaine légérement nitrée, tantôt une eau émulſionnée, tantôt une décoction d'orge. Comme le ventre étoit extrêmement ſerré, on faiſoit paſſer un lavement d'eau dégourdie tous les jours ; & le ſoir, avant l'heure du ſommeil, elle prenoit conſtamment une émulſion parégorique.

Notre malade, qui ſentoit un feu répandu dans toutes les parties de ſon corps, attendoit avec impatience l'heure du bain ; c'eſt pourquoi, dès les ſept heures du matin, elle y entroit réguliérement, & n'en ſortoit jamais avant midi. Je demandai à la malade

malade si son bain n'étoit pas trop froid, parce que l'eau n'étoit pas dégourdie. Au contraire, répondit-elle, s'il l'étoit un peu plus, je m'en accommoderois mieux ; en conséquence je rendis son bain froid, ce qui a été continué jusqu'à la fin du traitement.

Plus la malade avançoit dans l'usage des bains, plus elle en ressentoit les bons effets. Le feu, dont elle se plaignoit dans toutes les parties de son corps, devenoit plus tempéré : cependant cela n'empêcha pas qu'elle n'essuyât trois violentes attaques de convulsions, dans l'espace de vingt-cinq jours. Le premier Mars, elle crut être entiérement débarrassée de tous ses maux, c'est pourquoi elle renvoya la baignoire. Je la mis à l'usage du petit lait de chevre, clarifié, dont elle avaloit une écuelle matin & soir. Je lui proposai de sortir de sa maison aux heures les plus convenables, pour s'accoutumer à l'air extérieur, & pour se récréer, d'autant plus que le froid étoit très-modéré, & que les jours étoient fort clairs & sans vent. Elle

me répondit que, quand elle se mettoit à sa fenêtre, les objets lui faisoient tourner la tête; ce qui me détermina à recourir aux vessies de cochon, à demi-pleines d'eau froide, dont on lui couvroit le chef.

Jusqu'au 12 Mars, tout fut tranquille; mais l'après-dinée, il n'en fut pas de même: les convulsions reprirent avec une violence extrême pendant deux heures, après lesquelles la malade parut assoupie, sans faire aucun mouvement; vainement on la secouroit, pour faire revivre les esprits dans les parties. Le canal de l'œsophage ne pouvoit pas se contracter pour seconder la déglutition de quelques cuillerées d'eau que l'on versoit dans sa bouche avec beaucoup de peine, car les muscles des mâchoires étoient en convulsion: la face étoit colorée; les yeux étincelants, & seulement entr'ouverts; le pouls plein, fort & calme. Je fis tirer deux onces de sang de la céphalique; & peu de temps après, l'orage fut dissipé.

Je retournai, le soir de cette journée,

chez ma malade, que je trouvai fort gaie : ſes regles, qui depuis pluſieurs mois ne couloient point, avoient paru ; elles coulerent avec abondance pendant trois jours ; mais au cinquieme, il n'en fut plus queſtion. Pour lors notre malade ſe perſuada d'être guérie radicalement : les objets ſembloient troubler moins ſa vue de jour en jour, quand, le 23 ſuivant, elle eſſuya une ſecouſſe un peu moins vive que les précédentes, d'une heure environ. L'aſſoupiſſement apparent ſuccéda pour une demi-heure, après lequel elle ſe plaignit d'une peſanteur & d'une chaleur âcre à la tête. Je l'engageai à rentrer dans le bain ; ce qu'elle fit le lendemain matin. La tête ne ſe remettoit point : elle étoit toujours affectée de la même façon ; les veſſies de glace étoient inſuffiſantes pour en tempérer le feu. Je me décidai à la coëffer d'une ſerviette trempée dans l'eau froide pendant le temps du bain. Ce topique a ſi bien opéré, qu'après douze jours notre malade a pu reſter à ſa fenêtre aſſez long-

temps, sans que sa tête en ait reçu la moindre altération.

Le 8 Avril, les bains ont été discontinués pour toujours : notre malade, qui jusqu'alors avoit eu constamment grand appétit, n'eut plus pour le manger le même empressement : ses forces furent sensiblement diminuées : ses yeux, qui avoient toujours montré beaucoup de feu, ne donnerent plus un éclat si vif ; & le coloris du visage fut moins animé. Elle a repris le petit lait, qui avoit été suspendu pendant les bains : le bas-ventre, de paresseux qu'il étoit, s'est ouvert tous les jours ; les éruptions du printemps ne se sont point montrées ; & à la fin d'Avril, la santé a paru être parfaitement rétablie. Mademoiselle Savon observe maintenant un régime de vie doux & frais, duquel elle a promis ne s'écarter jamais, trop satisfaite d'avoir vu, contre son attente, la fin de ses maux, & de se trouver encore parmi le nombre des vivants (*a*).

(*a*) Journ. de Méd. mois de Décembre 1767, page 555.

OBSERVATION

SUR une opération de la pierre, qui fut précédée & suivie par des accidents singuliers; par M. Pamard fils, Chirurgien à Avignon (a).

LES malheurs, en général, ne sont pas à souhaiter; mais il arrive cependant quelquefois qu'il en résulte des avantages qu'on n'auroit obtenus que difficilement, par les plus sages précautions.

Le fils du nommé Jacques, Batelier, employé au Bureau des Fermes du Roi à Ville-Neuve-lès-Avignon, souffroit de la pierre depuis sa naissance: cet enfant, parvenu à l'âge d'onze ans, étoit dans un état si pitoyable, qu'il ne paroissoit pas prudent aux personnes de l'art les plus éclairées d'entreprendre l'opération

(a) Journ. de Méd. Juin 1767, page 547.

qui pouvoit seule lui sauver la vie. Pour détailler tous les symptomes qui accompagnoient son état, il faudroit faire l'histoire de tous les maux rassemblés; car un tempérament bien constitué, qui se dégrade par les seules douleurs de la pierre dans la vessie, passe peu à peu par tous les dégrés du dépérissement : je dirai seulement, qu'outre la fievre habituelle & la maigreur excessive, les urines étoient souvent mêlées de sang & de pus : c'en étoit assez pour faire craindre des suites funestes ; mais falloit-il abandonner ce malade à la rigueur de son sort, de peur de compromettre l'art de guérir. Jadis, ces ménagements inhumains ont pu paroître nécessaires ; mais aujourd'hui la Chirurgie est parvenue à un tel période de célébrité, qu'il n'est que peu de villes où il n'y ait des Chirurgiens qui jouissent de l'entiere confiance du public. Dans la vue d'y avoir quelque part, je résolus d'entreprendre le traitement de cet enfant : il me parut si foible, qu'une saignée fut la seule

préparation que je lui preſcrivis. Par une fatalité, qui n'eut ſans doute jamais d'exemple, on lui piqua l'aponevroſe du biceps : cette malheureuſe ſaignée fut ſuivie des accidents ordinaires ; mais d'autant plus violents, que le genre nerveux, continuellement agacé par les douleurs de la pierre, étoit devenu plus irritable : ce ne fut qu'après la cinquieme ſaignée, la diete la plus ſévere, les fréquents lavements, la plus copieuſe boiſſon, & l'application des topiques appropriés, que le gonflement phlegmoneux du bras & les douleurs ſe diſſiperent. Le malade accablé ſouffroit moins de la pierre qu'avant cet accident, par la raiſon qu'il étoit plus affoibli. La détente des ſolides étoit générale ; & j'obſervai d'après M. Pomme, qu'il faudroit citer à chaque inſtant, que le ventre ſe débarraſſoit chaque jour d'une bile noire & calcinée, que les humectants avoient délayée. La tranquillité de ce pauvre malade n'auroit pas été de longue durée, tant par le retour des douleurs, que par l'aug-

mentation des sucs, qui, vu l'état de sécheresse des organes, ne pouvoient être que mal élaborés. Je crus devoir profiter de ces moments de calme pour le tailler, persuadé que les suites de cette opération seroient moins orageuses que dans tout autre temps. La décision des grands hommes, dans les cas épineux, sert de beaucoup pour nous encourager: je me rappellai, dans les circonstances, de l'avis de feu M. Faget, qui, consultant à la Charité pour un cas d'amputation de la jambe, devenue nécessaire par une carie, prononça hautement, contre les craintes de l'état de marasme du malade, que c'étoit en général les plus foibles qui guérissoient le mieux. Ce fut le 17 Novembre 1761, qu'ayant taillé mon malade, je lui tirai une pierre énurale, de couleur brune, grosse comme une noix, & hérissée de plusieurs rosettes composées de sable grossier. Après cette opération, il n'y eut aucun accident inflammatoire le malade dormit, ce qu'il n'avoit pas fait depuis six mois,

& les urines coulerent librement. L'eau de riz fut pendant quatre jours toute ſa nourriture ; & de crainte d'effaroucher le velouté de l'eſtomac & des inteſtins par le bouillon ſeul, ſes premiers aliments ſolides furent de la crême de riz, cuite à l'eau, qu'on rendoit peu à peu plus conſiſtante, en augmentant la doſe, & mêlant peu à peu quelques cuillerées de bouillon, qui, ainſi enveloppé, ſe digere plus facilement : par cette pratique, j'ai conſtamment évité les fievres inflammatoires putrides, & les bouffiſſures qui ſuivent les opérations de la pierre, & autres chez les enfants. Vers le ſeptieme jour de l'opération, que les eſcarres procurés par la contention du tiſſu cellulaire, & autres parties expoſées au frottement des inſtruments & de la pierre dans le trajet de l'inciſion, acheverent de ſe détacher, il ſe fit un ou pluſieurs trous de communication entre le rectum & la plaie ; & bientôt des matieres excrémentielles, délayées par les urines, ſortirent indifféremment par l'anus,

par la verge, & par la plaie, qui dégénéra en peu de jours en un ulcere affreux, bordé de pustules. Ce ne fut plus qu'un cloaque de miseres qui ne laissoit aucun espoir ; j'avoue qu'alors j'eus du regret de l'avoir entrepris. Cependant, par des lavages & de fréquentes injections dans ces parties, avec de l'eau & du vin miellé, & beaucoup de propreté, on rendoit l'état de ce pauvre malheureux moins insupportable ; il ne souffroit plus : ne connoissant pas son état, il avoit l'esprit tranquille ; on lui donnoit des aliments ; l'appétit & le sommeil étoient bons ; il prit des chairs : ainsi la nature, simple dans ses opérations, simple dans ses écarts, débarrassée de la cause physique qui la dévoroit, sut si bien reprendre ses droits, qu'au terme d'environ huit mois, malgré la rigueur de l'hyver, cet enfant guérit sans fistule & sans incontinence d'urine : son tempérament resta foible pendant près de trois ans ; mais aujourd'hui, courant la cinquieme année de l'opération, il jouit d'une santé si vigoureuse, qu'il a pris le métier de son pere.

Il n'eſt pas rare de voir guérir les fiſtules qui reſtent quelquefois après les opérations de la pierre, dès que les malades reprennent de l'embonpoint, & que le Chirurgien a ſoin de détruire les mauvaiſes chairs, lorſque le cas l'exige. Mais pour revenir à mon objet, aurois-je oſé faire cinq ſaignées à cet enfant, pour prévenir les accidents de l'opération ? L'aurois-je tenu pluſieurs jours à l'eau de riz pour toute nourriture ? Aurois-je pu l'obtenir par d'autres moyens que les humectants, outre le relâchement général, annoncé par l'évacuation bilieuſe qui favoriſa la réſolution de l'engorgement du bras ? L'application ſcrupuleuſe du ſyſtême de M. Pomme aux opérations chirurgicales, eſt, à mon avis, le moyen le plus aſſuré de prévenir les accidents, de les parer lorſqu'ils arrivent. Mon petit taillé ſeroit mort, ſans la cataſtrophe du bras, d'où je puis juger ſans prévention, pour prouver ma theſe, que ce malheur lui ſauva la vie.

OBSERVATION

SUR une Hémorragie utérine, accompagnée de convulsions, guérie par l'eau froide ; par M. Gauthier, Me. en Chirurgie à Versailles, Chirurgien Major de la Compagnie de MM. les Chevaux-Légers de la garde ordinaire du Roi, & Chirurgien Major en chef des Hôtels de la Guerre, Marine & affaires étrangeres (a).

LOrſque la Maiſon du Roi eût ordre en 1761 de retourner de Weſtphalie en France, elle campa entre le Rhin & Burick, petite ville de ce canton, vis-à-vis Wéſel : c'eſt-là où je fus appellé pour ſecourir la femme d'un Vivandier qui ſe mouroit, par une hémorragie utérine des plus con-

(*a*) Journ. de Méd. Octobre 1766, pag. 331.

ſidérables, accompagnée de ſpaſme & de mouvements convulſifs ; ſuite des fatigues que nous avions eſſuyées : on avoit déjà recouru aux cordiaux ; & on alloit paſſer aux plus ſorts, tels que le lilium & autres, lorſque je vins tout à propos pour empêcher de ſe ſervir de ces remedes auxquels je ſubſtituai l'eau froide, que j'ai reconnu être le ſeul ſpécifique en pareil cas. Je fis en conſéqnence envelopper cette femme mourante d'un drap trempé dans l'eau froide ; quatre Grenadiers auſſi humains que braves, qui parurent en ce moment, m'aiderent à cette opération : ce remede opéra avec un ſi prompt ſuccès, que l'hémorragie fut d'abord arrêtée, ainſi que les mouvements convulſifs ; & ce même jour, cette femme fut en état d'être tranſportée, & pourſuivit ſa route.

Je laiſſe aux antagoniſtes de la nouvelle méthode d'attaquer ces ſpaſmes, le ſoin de réfléchir ſur cette obſervation.

OBSERVATION

SUR les ſuites d'une fauſſe couche, traitée par M. de Labrouſſe, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, de l'Académie Royale des Sciences de la même ville, & Médecin de l'Hôpital de Saint-Jean d'Aramont (a).

LES remedes les plus ſimples ſont certainement les meilleurs : la nature ingénieuſe à ſe débarraſſer de ce qui l'opprime, n'a pas beſoin d'être accablée dans ſes efforts : le Médecin éclairé doit la ſuivre dans ſa marche, & ne lui fournir des ſecours, que lorſqu'il connoît évidemment qu'elle ne ſauroit ſe ſuffire à elle-même ; c'eſt ce que j'ai obſervé dans les célebres Lieutaud, Tronchin, Tiſſot, Pomme,

(*a*) Journ. de Méd. mois de Janvier 1768, page 20.

&c. L'obſervation fidelle que je préſente, aſſurera la vérité de mon aſſertion ; je ſouhaite qu'elle ſoit à l'avantage de l'humanité.

La femme de Mounet, Ménager de cette ville, eſſuya, pendant les mois d'Avril & Mai, des accès de fievre tierce qui épuiſerent ſes forces & rendirent ſa groſſeſſe plus fâcheuſe. Après avoir pris pluſieurs médecines, & uſé de quinquina pendant long-temps, elle n'en fut pas plus avancée : elle rechûta dans le mois de Juin, avec la ferme réſolution de ne plus faire de remedes ; mais après avoir eſſuyé le 9 du même mois un accès des plus violents, elle accoucha dans le temps du friſſon, ſans reſſentir la moindre douleur : elle fut dans le délire pendant la chaleur de la fievre ; & le paroxiſme finit par un état de foibleſſe, accompagné d'un feu intérieur, qui la brûloit, diſoit-elle, & qui lui faiſoit deſirer ſans ceſſe une ſaignée du pied.

Cette femme étoit dans le huitieme mois de ſa groſſeſſe, & l'enfant ne

vécut que trois heures, après avoir éprouvé des convulsions. Elle avoit pris la veille de son accouchement un certain remede vanté dans ce pays pour les accès de fievre, qui se compose avec une demi-tasse de café sans sucre, avec autant de suc de limon mêlé ensemble: sitôt qu'elle l'eût avalé, elle eut des douleurs aux lombes, avec un vomissement, qui ne céderent qu'après que la nature l'eût délivrée de son fardeau.

On m'appella quelques heures après l'accouchement: je trouvai la malade sur la fin de son accès avec un léger délire; elle avoit la langue seche, une soif ardente, la peau brûlante & un très-petit pouls. Les lochics avoient paru très-médiocrement, & elles étoient totalement supprimées.

La malade & ses parents me demandoient une saignée du pied pour éteindre le feu dont elle se plaignoit, & pour faire revenir les lochies. Je la refusai, en me conformant à la pratique de feu M. Astruc, dans son traité des maladies des femmes, tome IV,

IV, page 268. J'aurois ſans doute augmenté l'engorgement de la matrice, & diminué les forces de cette femme. Je n'ordonnai que la tiſane de poulet, des bouillons faits avec des jeunes volailles, mêlés avec la laitue, & quelques lavements d'eau ſimple dégourdie.

Elle paſſa un jour & demi ſans autre remede : le lendemain elle eut ſon accès moins fort ; mais, en revanche, le lait remonta avec une violence extrême, & lui donna des douleurs juſques ſous les aiſſelles. Les lochies ne paroiſſoient point encore : je fis appliquer ſur le champ des fomentations émollientes chaudes ſur le bas-ventre, dans la vue de ramollir la matrice & de rappeller ſon écoulement ; & je fis mettre en même temps de légeres compreſſes, trempées dans l'eau-de-vie dégourdie, ſur le ſein de la malade, que je faiſois renouveller ſouvent, en faiſant mettre par-deſſus un mouchoir de ſoie qu'on avoit fait chauffer.

Quelle fut ma ſurpriſe, de voir que dans les premieres vingt-quatre heures

la nature obéit à ce traitement ſimple! le lait deſcendit, le ſein devint ſouple & ſec, les lochies reparurent; la malade ne ſe plaignit preſque plus de ſes feux, & les accès finirent après deux petits retours. Elle acheva de ſe rétablir avec des nourritures ſaines & légeres, en continuant ſes fomentations & ſa tiſane de poulet; elle fut purgée enſuite, le dixieme jour de ſon accouchement.

On verra, par le détail que je viens de faire, le peu de remedes que j'ai employé pour délivrer cette femme de beaucoup de maux. Mais je ſuis bien aiſe de dire, en paſſant, que je n'en ſuis pas tout-à-fait l'auteur, puiſque le célebre Tronchin (ſi je ne me trompe) m'en a appris une partie, & M. Pomme, l'autre. J'ai lu dans le Journal de Médecine du mois d'Avril, page 308, qu'un Médecin de Paris faiſoit appliquer, ſur le ſein des femmes nouvellement accouchées, une flanelle trempée dans l'eau-de-vie, en entretenant dans la région de la matrice une chaleur douce, dans la

vue sans doute d'empêcher le lait de se porter aux mamelles, & d'en favoriser l'écoulement par le vagin. Je m'y suis conformé, mais après coup, puisque le lait y étoit déjà arrivé en quantité, les lochies étant supprimées. J'ai appris du généreux M. Pomme, que les fomentations, les tisanes de poulet & les lavements simples, les rappelloient. Je pris donc la méthode de ces deux Auteurs pour faire la cure de ma malade, qui a surpris mes concitoyens : on s'en sert dans ce pays, depuis cette époque, quand l'occasion se présente ; & elle réussit. Que ne doit-on pas à ces deux MM. qui illustrent leur profession dans ce siecle (a)!

(a) " Je demande mille pardons à Monsieur Tronchin ; mais je ne puis me dispenser de publier que son topique si vanté pour les accouchées, est un remede suspect. On l'a vu cependant réussir quelquefois ; mais aussi l'a-t-on vu devenir très-funeste : & à Paris, comme dans toute la France, il ne peut convenir qu'en particulier ; ce sera dans des corps relâchés & phlegmatiques, tels qu'on les rencontre souvent en Hollande, rarement dans nos climats. "

NOUVELLES OBSERVATIONS,

Par le même (a).

NAnon Paulette, femme de Jean Coste, Cardeur de soie, âgée de trente-cinq ans, accoucha d'une fille le 4 Août 1766 : son accouchement ne fut suivi d'aucune perte en rouge, mais bien d'une sauve mêlangée de beaucoup de sérosités.

Trois jours se passerent dans cet état, sans qu'on soupçonnât le danger auquel elle étoit exposée; lorsque tout à coup l'Accouchée fut saisie de convulsions & d'un délire frénétique : on m'appella pour lors ; & après avoir pris les informations nécessaires, je reconnus le vice de la matrice : un pouls serré & convulsif, le ventre tendu & extrêmement gonflé, m'en fournirent les symptomes ; ce qui

(a) Journ. de Méd. Janvier 1767, page 39.

m'autoriſa de recourir à la pratique de M. Pomme, dont le ſuccès a été ſi ſouvent conſtaté en pareil cas. Je rejetai promptement la ſaignée du pied qui avoit déjà été propoſée, ainſi que des cordiaux ; & j'employai promptement le pédiluve chaud, les fomentations émollientes ; leſquels remedes réuſſirent ſi bien, que la malade revint à elle, ſans ſe rappeller qu'elle eût été en léthargie. Le lendemain j'appliquai les mêmes remedes ; les lochies reparurent, & la malade ſe rétablit parfaitement ſans autre ſecours.

La femme du ſieur Germani accoucha le 27 Juillet 1766 : l'Accoucheuſe étant abſente, une amie fut obligée d'en faire les fonctions ; mais n'étant pas au fait de cette manœuvre, elle laiſſa échapper le cordon, qui ne ſe préſenta avec le placenta, que pluſieurs heures après ; dans lequel intervalle l'Accouchée tomba dans un aſſoupiſſement léthargique, qui fut bientôt ſuivi de mouvements convulſifs. J'ordonnai ſur le champ le pédiluve froid,

dans la vue d'arrêter l'hémorragie ; je fis appliquer des fomentations froides sur le ventre, ce qui réussit parfaitement. L'hémorragie cessa, ainsi que les convulsions, & la malade revint à la vie. Comme je ne devois pas perdre de vue l'écoulement des lochies & l'accouchement du placenta, j'employai pour lors des fomentations tiedes, & fis prendre à la malade une potion légérement emménagogue, que je joignis cependant à la tisane de poulet, pour en diminuer l'action, ce qui réussit à merveille ; car le troisieme jour, l'arriere-faix sortit, les lochies coulerent, & tout fut rétabli le neuvieme jour de la couche.

Marie Romieu fut attaquée de la diarrhée : on la purgea, & on employa des remedes drastiques, qui amenerent les convulsions & les symptomes d'une apoplexie spasmodique ; le ventre étoit tendu & douloureux, & tout annonçoit la contraction de la matrice. Le bain tiede & les fomentations vinrent d'abord à notre secours ; la malade fut sou-

lagée, mais la tête ſouffrit de grandes douleurs. On appliqua des frontaux pour les calmer ; on en vint à l'eau froide qui termina la cure.

M. Bigourdan, notre reſpectable Curé, étoit attaqué depuis long-temps d'un vomiſſement vaporeux, atrabilaire, pour lequel il avoit fait inutilement nombre de remedes : l'exemple de tant de guériſons opérées ſous ſes yeux, l'engagea à me demander conſeil ; ce fut dans l'eau froide & dans la glace qu'il a trouvé le remede. Que les Antagoniſtes de M. Pomme s'élevent contre les obſervations journalieres qui appuient ſa méthode ; ces efforts juſqu'ici ont été bien impuiſſants. Voudroit-on des faits plus détaillés ? Je m'offre à en fournir bon nombre ; je leur confeſſerai humblement les maux que j'ai procurés à nombre de vaporeuſes, en me conformant à l'ancienne pratique des cordiaux & des antiſpaſmodiques : j'avouerai cependant qu'il faut mettre des bornes à celle-ci. J'emploie l'eau froide & l'eau chaude, ſuivant les circonſtances : je relâche la

fibre par celle-ci, je la fortifie par l'autre ; c'eſt au Phyſicien expérimenté à diſtinguer le cas où l'un & l'autre de ces remedes convient. Toute la difficulté conſiſte à connoître le pouls de ces vaporeuſes, & de décider ſur le champ s'il faut fortifier la fibre ou la relâcher : heureux ceux qui la connoiſſent ! Nous devons attendre de la nouvelle édition de M. Pomme, la ſolution de ce problême & des regles exactes ſur l'application des remedes qu'il a propoſés.



OBSERVATION

SUR une jauniſſe périodique, ſymptome d'une affection nerveuſe ſpaſmodique; par M. Pomme.

SYdenham & Boerhaave, ces deux Médecins célebres, ont diſputé long-temps ſur la cauſe de la colique hépatique; en admettant tous deux l'embarras des couloirs du foie & le reflux de la bile dans les vaiſſeaux ſanguins, ils n'ont pas été d'accord ſur la qualité d'obſtruction qui procuroit la maladie. Boerhaave n'a jamais voulu reconnoître d'autre cauſe que la matiere bilieuſe elle-même, qui bouchoit, par ſon épaiſſiſſement, les couloirs du foie & le conduit de la véſicule. Sydenham la reconnoiſſoit auſſi, cette cauſe, avec tous les Médecins; mais il croyoit s'être aſſuré, par ſon expérience, que les couloirs du foie ſe bouchoient plus d'une fois ſans vice de la matiere, & ſimplement par le rétréciſſement de leur

calibre ; ce qui préſentoit alors une cauſe contradictoire à la premiere, d'où il réſultoit cependant un même effet.

Il eſt toujours plus eſſentiel de juger cette queſtion ; il eſt même étonnant qu'on la laiſſe indéciſe, puiſque de la mépriſe, il en réſulte ſouvent de grands inconvénients. Sans vouloir m'ériger en cenſeur du grand Boerhaave, il me ſera permis, je penſe, de me montrer le défenſeur du ſentiment de l'Hippocrate anglois, en fourniſſant ici une nouvelle preuve de la ſolidité de ſon ſyſtême.

Madame de ***, âgée de quarante-cinq ans, étoit ſujette depuis longues années à des coliques hépatiques, dont les retours étoient aſſez fréquents : des douleurs plus ou moins vives annonçoient le début de l'attaque ; le vomiſſement s'enſuivoit, ainſi que les mouvements convulſifs au viſage, ce qui duroit douze heures, quelquefois vingt-quatre, au bout deſquelles la jauniſſe paroiſſoit ; & le paroxiſme ceſſoit par un écoulement d'urines

jaunes & ſafranées, telles qu'on les obſerve toujours, toutes les fois que la bile ſe dévoie de ſes couloirs naturels. Tel étoit l'état de Madame de ***, lorſqu'elle me conſulta au mois de Novembre 1766, peu de temps après mon arrivée à Paris. Au récit que M. Lalouette, Médecin de cette Faculté, eut la bonté de me faire, je crus entrevoir la colique ſpaſmodique de Sydenham. Je fus autoriſé à le croire par le détail effrayant que l'on me fit des remedes actifs dont cette Dame avoit fait uſage. Depuis vingt ans qu'elle étoit en proie à cette cruelle maladie, elle avoit conſtamment été traitée par des purgatifs violents, & tous les apéritifs connus, parmi leſquels la terre foliée de tartre tenoit le premier rang par ſon énorme quantité ; ce qui avoit aggravé les ſymptomes, au point que les retours de cette colique étoient devenus ſi fréquents, que depuis dix-huit mois on pouvoit à peine s'appercevoir des intervalles, & pluſieurs de ces attaques la mettoient en danger. L'inef-

ficacité de ce traitement m'autorisa à en proposer un autre à M. Lalouette : ce fut d'attaquer les spasmes, sans penser à l'obstruction du canal cholédoque, pas même à celle de la vésicule dans laquelle il étoit naturel de supposer de très-grands embarras. Mon Confrere y consentit sans peine ; ces remedes furent l'eau de poulet pour boisson ordinaire, les fomentations émollientes, & des lavements rafraîchissants, dans la vue de remédier à une constipation si opiniâtre (symptomes ordinaires de la jaunisse) que la malade n'alloit à la garde-robbe que tous les quinze jours, plus ou moins : ces remedes n'emporterent pas d'abord la cause du mal ; mais ils nous donnerent des preuves de leur efficacité au premier retour de la colique, qui fut moins douloureuse & moins vive. On continua toujours, & le second période en fut plus mitigé : cinq mois se passerent sous ce régime ; sans cependant avoir obtenu d'autre diminution que celle des mouvements convulsifs, ce qui ralentit la confiance.

La longueur du traitement amena le ſoupçon & le dégoût : on voulut d'autres remedes ; ce fut un purgatif qu'on ſe permit à mon inſu : le paroxiſme ſuivit de près l'action de ce remede ; les douleurs furent plus vives & plus longues ; la fievre ſurvint, & l'inflammation du foie en fut la ſuite ; ce qui nous obligea de faire ſaigner la malade deux fois, & de revenir promptement à la boiſſon de poulet & aux bains tiedes, qui procurerent enfin le relâchement ſi deſiré, & la détente des ſolides. La nature moins opprimée pour lors, ſe débarraſſa de ſon fardeau par le vomiſſement : le ventre s'ouvrit peu à peu, & la bile coula ; les douleurs & l'extrême ſenſibilité des entrailles diſparurent peu à peu. On s'aſſura enfin que le ſpaſme avoit ceſſé ; ce fut le temps où l'eau de poulet devint contraire : on y ſubſtitua la tiſane de chiendent nitrée ; on permit le vin, & on ajouta au traitement quelques apozemes légers, faits avec les ſucs de chiendent & de marrube, ce qui termina la cure.

Atteſterai-je, du moins avec M. La-

louette, que la colique hépatique n'a plus paru depuis dix mois ; que les fonctions naturelles sont en très-bon état ; que la malade jouit aujourd'hui d'un embonpoint qu'elle ne connoissoit pas depuis bien des années, & en tout d'une santé parfaite? S'il paroissoit quelques retours de cette maladie, on les attaqueroit avec les mêmes remedes, & on seroit assuré de les domter. Ce seroit ici le lieu de rapporter la cure singuliere de Madame la Marquise de B *** & celle de Madame de L ***. Mais, pour tracer le tableau de ces deux maladies, il me faudroit un temps proportionné aux phénomenes qu'elles ont produits, & mes occupations actuelles ne me le permettent pas : je réserverai donc ce détail intéressant pour un autre ouvrage & pour un temps plus paisible.



MÉMOIRE

A CONSULTER,

SUR une affection hystérique, invétérée & irritée par les toniques & les stimulants.

MONSIEUR,

JE gémis depuis que j'ai lu votre traité des affections vaporeuses : un de vos malades, Monsieur * M *, gémit avec moi, & nous nous trouvons l'un & l'autre fort à plaindre de n'avoir pas eu le bonheur de vous connoître avant que nos maux fussent parvenus à leur comble. Monsieur * M * m'assure que je trouverai du soulagement, seulement à vous écrire : je le crois ; mais depuis un an que je le desire, je n'ai pu en venir à bout. J'ai trop de choses à vous dire ; & ma tête est si épuisée par les souffrances, & plus encore par

les remedes, que je ne sais si je pourrai jamais achever le récit d'une maladie à laquelle je suis en proie depuis vingt ans, & qui est aujourd'hui à son dernier période. Livrée depuis aux caprices de l'art & aux miens propres, à des manies & aux désordres d'une imagination qui a perdu tout frein, pourrai-je jamais vous peindre ma situation actuelle, & vous faire connoître les gradations par lesquelles j'y suis parvenue: mon ignorance, sur mes maux, est des plus grandes; leurs causes me sont tout aussi inconnues, & les expressions propres à les définir, ne me sont pas familieres. Mon récit sera donc informe: vous me le pardonnerez; je l'attends de vos bontés, & de cette indulgence qui émane d'un cœur généreux & compatissant.

Je suis âgée de trente-cinq ans: ma santé fut assez bonne jusqu'à l'âge de treize, auquel temps je devins mélancolique & tout-à-fait hypocondriaque. J'ai caché mes maux pendant longtemps, soit par l'effet d'une timidité excessive, soit que les idées bizarres & singulieres

ſingulieres qui me paſſoient dans l'eſprit, ne me paruſſent pas de nature à être confiées. Je me cachois pour pleurer; je me livrois aux chagrins les plus amers; j'étois tourmentée par les craintes les plus funeſtes, & me voyois le ſeul être exiſtant, ſuſceptible de tant de malheurs. Je paſſois des nuits affreuſes par les ſonges les plus effroyables, dont l'impreſſion me reſtoit tout le jour. Je ne ſoupçonnois pas encore que tout cela fût une maladie; ce qui donnoit lieu chez moi aux idées les plus cruelles ſur les châtiments de Dieu. Si j'avois confié mes peines, on m'auroit ſoulagée; mais j'en avois trop de honte, & je ne penſois pas alors que les maux de l'eſprit fuſſent curables par des remedes phyſiques. Je faiſois peu d'attention aux maladies de mon corps: j'ignorois que l'embarras de ma tête, l'engourdiſſement, la pareſſe, l'aſſoupiſſement, fuſſent des infirmités; les inquiétudes de mon ame ne me permettoient pas même de réfléchir ſur des maux qui n'étoient rien vis-à-vis de ceux de mon eſprit.

J'avois de bons intervalles où j'oubliois tout ; & si je me rappellois mes tourments, ce n'étoit que pour m'étonner d'avoir pu me laisser aller à des craintes aussi frivoles. Je reprenois enfin courage, ne craignant plus le retour du mal, remerciant Dieu, & faisant tous mes efforts pour me corriger de tous les défauts qui avoient pu irriter la Divinité contre moi. Jamais je n'ai fait d'aussi ferventes prieres : j'aimois la vertu avec passion, & j'ai toujours travaillé avec le zele le plus ardent à perfectionner mon ame : j'aimois aussi la lecture des bons livres ; j'aurois eu la passion des sciences, mais j'étois toujours arrêtée par la passion même qui me jetoit dans l'épuisement, lequel étoit toujours suivi de maux de cœur, de diarrhées très-fortes & des plus noires vapeurs.

Je fus réglée à quatorze ans, après avoir été opilée les deux années précédentes. Ce premier temps de ma maladie a été assez cruel : j'étois d'une foiblesse extrême ; j'avois des tournements de tête continuels, des maux

de cœur & une tristesse insurmontable. On me fit prendre, selon l'usage, la limaille de fer avec du vin & la rhubarbe; on m'ordonna de faire de l'exercice, ce qui étoit pour moi le plus cruel des supplices. Cependant, comme j'étois souple & docile, & que je desirois ardemment de guérir, j'exécutois de point en point les ordonnances des Médecins. Je poussai l'exactitude si loin, que je crois avoir augmenté mes maux, en épuisant mes forces. Les regles parurent au bout de deux ans de ce régime, & on me crut guérie; mais les vapeurs redoublerent si fort, qu'il ne me fut plus possible de les cacher. On m'apprit alors que mon mal étoit une maladie réelle & susceptible de guérison: on me fit voir des gens à vapeur pour me le confirmer; mais je fus très-long-temps à me le persuader, croyant toujours que les maux des autres n'étoient pas comme les miens. Le Médecin qu'on me fit consulter pour lors, me parut connoître si bien mon mal, & ceux dont mon ame étoit affectée, que j'y donnai toute

ma confiance : je sus alors que ma maladie s'appelloit maux de nerfs, on ne m'en dit pas davantage ; je sus encore que les remedes internes qui me furent prescrits, étoient de la classe de ceux qui fortifient les nerfs : on me fit faire en même temps des frictions sur tout le corps ; on me mit des emplâtres sur l'estomach, & on me prescrivit un régime sec & fortifiant, que je suivis avec beaucoup d'exactitude, dans l'espérance des succès que l'on me promettoit. La vue du Médecin me rendoit toujours cette confiance, que la durée de mes maux & leur augmentation m'ôtoit souvent ; j'espérois dans ce temps, avec la facilité que donne la crédulité, l'ignorance & l'inexpérience, & on me persuadoit aisément tout ce que je desirois.

La constance de mes maux me fit enfin désespérer : mes parents se lasserent à leur tour, on m'interdit tout remede, on chercha à me distraire, on me fit monter à cheval ; mais les peurs continuelles auxquelles

j'étois ſujette, détruiſoient tout le bon effet de cet exercice. Ma timidité & ma poltronerie étoient au plus haut point : elles amenoient des diarrhées violentes qui augmentoient mes vapeurs, & me procuroient des nouveaux ſymptomes. C'étoit des tremblements violents dans tout le corps, des craquements de dents, & un état d'horreur & de peur, tel que celui d'un criminel que l'on conduit au ſupplice. Mon ſommeil étoit de même, & le réveil encore plus terrible. Il me ſembloit par fois qu'une flamme ſubtile me pénétroit le cerveau, & m'y laiſſoit l'impreſſion la plus vive. Ma foibleſſe étoit ſi grande, que je me croyois au dernier moment. J'ai vécu de cette maniere juſqu'à l'âge de vingt-deux ans, me laiſſant toujours bercer par des eſpérances de guériſon ; car dès que le mal étoit paſſé, j'avois un penchant inoui à me flatter, & quelquefois des accès de gaieté, de joie & de bien-être, qui annonçoient toujours la rechûte.

Ce fut dans ce temps, qu'un Mé-

decin illustre parut dans ce pays ; je me hâtai d'aller le consulter : si j'eusse laissé passer la foule, & que j'eusse attendu quelques années plus tard, peut-être que la connoissance de notre climat & de nos tempéraments l'auroit mis plus à portée de celle des remedes qui me convenoient, & m'en auroit épargné, que je soupçonne avoir laissé sur mes nerfs une empreinte ineffaçable. Il s'attacha à ma maladie ; il eut de très-longues conversations avec moi, où il fut cependant beaucoup plus question de mon ame que de mon corps. Il me donna des conseils moraux, dont je lui aurai toute ma vie la plus grande obligation. Je joignis à ma confiance des sentiments de vénération & de respect : personne n'aura jamais tant d'empire sur une ame ; il dirigeoit jusqu'à mes pensées. Je prenois des pilules par son ordre ; jamais je ne me suis informée de ce qui entroit dans leur composition : ma foi étoit telle, que je me serois reprochée le moindre doute, quoique mes maux augmentassent considérablement.

Il m'ordonna de me lever de grand matin, & de faire toutes ſortes d'exercices ; il me preſcrivit un régime ſec & fortifiant, peu de boiſſon, plus de vin que d'eau, point de ſoupe, peu de légume, beaucoup de viande, & ſur-tout du bœuf ; lequel régime augmenta mes peurs & mes angoiſſes. Mais un ſeul mot de ſa part calmoit tout, il ſe moquoit de moi ; il m'aſſuroit que tout finiroit, que j'approchois de ma guériſon, & j'en étois convaincue.

Cependant, au bout de quelques mois, mes angoiſſes redoublerent ; je reſſentis des ébranlements de nerfs beaucoup plus forts, & des émotions excitées par le moindre bruit, qui me mettoient au déſeſpoir. Je paſſai l'été dans des tranſes continuelles par la peur du tonnerre que je n'avois jamais eu auparavant. Il eſt impoſſible de ſe faire une idée de mes frayeurs ; j'en avois de toute eſpece qui ne me laiſſoient pas un inſtant de calme, & mon imagination me préſentoit toujours les plus affreux ſupplices. Dans cette ſituation, je recourois à mon

Médecin qui me rassuroit toujours, en me disant que plus mon état étoit violent, plus j'étois près de la guérison. J'avois néanmoins des doutes; mais l'ascendant qu'il avoit sur moi en triomphoit. Mes parents moins prévenus gémissoient de ma constance à persévérer dans l'usage des remedes qui produisoient chez moi des effets aussi terribles : je n'écoutois que mon oracle ; & pour n'être pas importunée, je cachois de mes maux tout ce que je pouvois : enfin, mes accès devinrent plus fréquents; les palpitations, la suffocation accompagnée de crampe, comblerent si fort la mesure, que je ne pus m'empêcher de me plaindre de lui à lui-même. Il me soutint toujours que cela n'étoit rien, il s'attacha à rassurer ma famille alarmée; & pour y réussir, il leur disoit que j'avois l'imagination si vive, que j'exagérois infiniment mes maux, & me promit encore une cure prompte & l'oubli de toutes mes souffrances.

Pour ranimer ma confiance, il venoit tous les jours chez moi me faire

prendre ſes remedes ; & j'obéiſſois, à la vérité, parce qu'il m'étoit impoſſible de lui réſiſter. Mes attaques augmenterent à tel point, que dès qu'on me laiſſoit ſeule, le déſeſpoir s'emparoit de mon ame : tout ce qu'on peut imaginer de plus noir paſſoit dans mon eſprit ; je pouſſai les écarts de mon imagination juſqu'à me perſuader qu'il me tourmentoit à deſſein, & qu'il vouloit me punir de mes doutes par le ſupplice le plus affreux ; & dans d'autres moments, le remords s'emparoit de moi, & je lui avouois mon crime. Mes parents étoient auſſi déſeſpérés que moi de ma ſituation ; mais on leur aſſuroit avec tant de force ma guériſon, qu'ils n'oſoient penſer le contraire. Jamais rien ne m'a donné de ſi grandes idées de la puiſſance de Dieu, que les tourments de mon corps & de mon ame ; il ſembloit que celle-ci ſe diviſoit, ſe multiplioit. La rapidité de mes angoiſſes, leur multitude ſeroient inexprimables ; toutes les parties de mon corps étoient dans un dégré de ſouffrance, dont mon ame ne per-

doit rien ; elle étoit par-tout en même temps, & jamais je n'ai rien su exprimer de cet état, quoique j'en eusse intérieurement l'idée la plus nette. Mais on ne me permettoit pas d'en parler, & l'horreur que m'en donnoit le souvenir étoit si grand, que je n'aurois pas voulu le peindre : voilà comme j'ai passé mon temps, jusqu'à celui où mon Médecin quitta cette ville.

La nouvelle de ce départ fut pour moi un coup de foudre : mon attachement pour lui n'ayant pas même diminué, quoique mes espérances fussent évanouies, je me crus perdue absolument, & abandonnée du ciel & de la terre ; aussi fallut-il qu'on m'assurât que ce voyage seroit court ; on le fixa même à la quinzaine : son absence me fit faire de sérieuses réflexions sur mon état, que sa présence avoit jusques-là suspendues. Je crus voir que mon mal provenoit en partie des remedes que j'avois fait jusques-là, & cette persuasion m'ôta toute confiance aux secours humains.

J'accuſois la Médecine ; je la crus la plus pernicieuſe de toutes les ſciences, & la plus fauſſe : mon eſprit ſe livroit à toutes ſortes d'écarts ſur la condition humâine : je murmurois nuit & jour ſur mon ſort, & je m'abandonnois à toutes les idées du plus violent déſeſpoir. Mon humeur & mon caractere changerent à cette époque; mes inquiétudes rendirent mon commerce inſupportable : on me plaignoit trop pour me le faire ſentir ; mais la compaſſion s'épuiſe, & j'avois trop de pénétration, pour ne pas découvrir ce myſtere. Toujours occupée de mes tourments, j'en faiſois la peinture la plus ideuſe, & j'étois incapable de m'occuper d'autre choſe.

Mon Médecin revint au bout de ſix mois ; mon attachement pour lui, que rien n'avoit pu diminuer, me porta à le rechercher de nouveau, eſpérant que s'il changeoit de méthode, il pourroit me ſoulager ; mais ſon entêtement fut toujours indomtable, ou déſeſpéroit-il peut-être plus que moi, car il ne me donna que des conſeils pour ſup-

porter mes maux avec patience. Je le conjurai encore de me guérir, comme si cela eût dépendu de lui : par condescendence il m'ordonnoit de nouvelles potions, qui, m'irritant sans doute toujours davantage, me forçoient plus d'une fois à les rejeter. Enfin, une maladie de mon pere, qui fut mortelle, & que le même Médecin dirigeoit avec un de ses confreres, acheva de mettre le comble à mes maux. Je le perdis après deux années de souffrances cruelles qui augmenterent toujours par gradation : ce coup me refroidit entiérement ; je perdis tout espoir dans la Médecine & dans le Médecin, & je m'abandonnai à moi-même, résolue de mourir sans secours.

Le second Médecin qui avoit vu mon pere me prit en pitié : soit raison, soit style de la profession, il me dit qu'il ne comprenoit pas comment j'avois pu résister à tant d'épreuves : il m'apprit en même temps que tous les remedes que j'avois pris étoient des plus chauds & des plus irritants ; qu'il en avoit vu le relevé chez mon Apo-

ticaire, & qu'il croyoit que, ſur cent perſonnes, les deux tiers en ſeroient mortes : il ajouta que, puiſque j'avois eu la force d'y réſiſter, il avoit encore l'eſpérance que des remedes tempérants, joints à la ceſſation de leurs contraires, pourroient amener le calme, & enfin la guériſon tôt ou tard : j'oubliois que quelques mois auparavant, & dans le temps où je perſécutois mon premier Médecin de me traiter par des remedes adouciſſants dont je connoiſſois le beſoin, il me fit eſſayer la diete blanche, contre laquelle j'étois déjà prévenue, m'ayant toujours été contraire : il inſiſta néanmoins, & me la fit continuer pendant trois mois, malgré mes repréſentations, ce qui ajouta à mes maux une triſteſſe profonde & la ceſſation des regles ; d'où s'enſuivirent les plus grands déſordres.

C'eſt dans ce temps que le Médecin dont il s'agit eût pitié de moi : il m'ordonna des calmants qui me ſoulageoient dans mes attaques, & m'envoya aux bains de Valais ; voyage

qu'il ne faisoit faire qu'à ceux sur qui les remedes de la Pharmacie ne pouvoient plus rien. J'acceptai la proposition du voyage, persuadée qu'il seroit pour moi une distraction; mais j'étois destinée à être malheureuse dans toutes mes entreprises. Cette route est très-désagréable, & sur-tout pour les personnes timides. Le séjour en est affreux ; on y est privé de la plupart des choses nécessaires aux besoins de la vie; & j'eus le malheur par-dessus tant d'inconvénients, de rencontrer une année très-pluvieuse : je ne me rappelle pas d'avoir souffert à beaucoup près dans l'hyver le plus terrible, autant de froid, sans avoir les moyens d'y remédier. Je fus forcée de garder le lit; mon séjour fut si pénible, que j'eus toujours les jambes froides comme du marbre, & toute ma personne, à ce que l'on m'a dit, avoit l'air stupéfié. A force de sentir, je ne sentois plus rien; je ne voyois ni n'entendois : je prenois les eaux dans cette situation ; & c'étoit pour faire quelque chose, car l'ennui y

auroit gagné le plus gai. Les nouvelles étoient, par surcroît, très-fâcheuses, & ce triste été se faisoit sentir par-tout. On me menaçoit de ne pouvoir plus revenir chez moi, parce que la pluie avoit gâté les chemins; j'étois encore sensible à cette crainte: ce pays me faisoit horreur; j'en revins du moins avec plaisir, mais ma santé ne gagna rien: je repris mes manies, je devins insupportable; mon Médecin désespéra de moi, & chercha à m'occuper & à me distraire.

Le baume de vie du sieur le Lievre parut alors: il me conseilla d'en faire usage, dans l'idée qu'il pourroit me rappeller les regles; mais, comme il fut obligé de faire un voyage, il ne me donna pas sur ce remede les instructions nécessaires, & il ne put aussi juger de ses effets. Je le pris pour faire quelque chose, & sans crainte, parce que j'étois parvenue au point où je ne craignois rien. Je m'apperçus que les agitations devinrent plus violentes: je perdis totalement le sommeil, je n'allois plus à

la selle, je maigrissois à vue d'œil; j'étois si fort hors de moi, que je ne pouvois plus juger de mon état. Envain auroit-on voulu me calmer, je n'écoutois personne. Les douleurs que je souffrois dans les entrailles me persuaderent alors qu'il falloit jeûner : je n'avois pas de guide ; la seule personne par laquelle je me serois laissé conduire, étoit absente. Je suivis cette idée : plus je jeûnois, plus je souffrois, & plus je me persuadois qu'il falloit diminuer ma nourriture. J'étois dévorée par la faim autant que par les douleurs ; & la vue des aliments faisoit sur moi une telle impression, qu'elle me donnoit des mouvements convulsifs, par le combat que je me livrois pour ne pas y succomber. J'étois convaincue que j'augmenterois mes tourments en mangeant, que j'avois la force de résister à ma faim : j'évitois à cet égard toute sorte de tentation ; je ne me mettois point à table, & je courois tout le jour, parce que l'agitation où j'étois ne me permettoit pas de repos, & qu'il me sembloit

que

que le grand air diminuât mes angoiſſes ; auſſi faiſois-je des courſes prodigieuſes, & je marchois ſi vîte, que des gens qui ne me connoiſſoient pas, m'ont ſouvent arrêtée dans les rues pour me calmer. La maigreur faiſoit de grands progrès ; mes agitations augmentoient toujours plus ; je ne pouvois dormir ; & malgré tout cela, je continuois mon baume & mon jeûne. Enfin mes maux redoublerent ſi fort, que je deſirai non-ſeulement de mourir, mais je crus qu'il m'eût été permis d'en hâter le moment. Je n'avois pris de nourriture pendant l'eſpace de ſix ſemaines, que ce qui auroit à peine ſuffi à un moineau. Je fus trois jours enſuite à ne boire que de l'eau, étant toujours ſur pied & hors de la maiſon ; mais mes courſes n'étoient plus ſi rapides, & les jambes commencerent à me refuſer le ſervice. La vue des objets propres à me ſatisfaire, que l'on mettoit conſtamment ſous mes yeux, m'obligea enfin de céder. Je dévorai tout ce qui me fut préſenté, & il ne fut plus en

mon pouvoir de modérer mon appétit. Je ne mangeois que par convulsion ; les aliments séjournoient à peine dans ma bouche ; j'engloutissois, & de même que j'avois caché le dessein de jeûner & de mourir de faim, je cachois aussi mes excès, & je me livrois à cette espece de rage avec une voracité que l'on ne peut concevoir. Les douleurs qui accompagnoient mes digestions ne m'arrêtoient pas, & j'espérois toujours que les aliments me suffoqueroient, & que je parviendrois par là à mon but ; il est bien inconcevable que cela ne soit pas arrivé.

Le Médecin absent revint, & fut fort effrayé du changement qui s'étoit fait chez moi. J'étois un véritable squelette : mes parents lui apprirent ce qu'ils croyoient y avoir donné lieu ; & après lui avoir fait ma confession, il fut décidé que c'étoit le jeûne qui m'avoit réduite en cet état. Il m'ordonna de manger, me permit de me livrer à ma faim, & de manger tout ce qui me feroit plaisir. En vain je voulus l'assurer que plus je mangeois,

plus ma faim augmentoit, & que les souffrances de la digestion étoient infinies; il ne me crut pas: mes parents & mes amis se joignirent à lui, de sorte que je fus séduite de tous les côtés. Mon Dieu, quel état! je ne puis y penser sans horreur, j'étois de niveau avec les animaux les plus voraces; on me promettoit toujours que ma faim s'appaiseroit: j'ai lutté pourtant contre elle plusieurs années, y succombant toujours, me cachant soigneusement, parce que j'en avois honte, avouant & niant mes excès, suivant les circonstances, me plaignant au Ciel & aux hommes, prenant les plus fortes résolutions de me corriger, sans pouvoir en venir à bout. Je conjurois ceux qui m'entouroient & qui s'intéressoient vivement à mes souffrances, de me refuser la nourriture; mais quand les accès de rage (je ne puis les appeller autrement) me prenoient, j'oubliois tout, & je recommençois mes subtilités. Je m'accommodois de tout ce que je pouvois trouver sous ma main; j'ai poussé cet

excès jusqu'à avaler des ordures, & bien des choses qui ne se mangent point, tout ce qui n'auroit pu servir enfin dans un temps de grande famine. La quantité d'aliments que je prenois dans un instant est incroyable, parce que je n'avois point de témoins, & on n'a jamais voulu croire les aveux que j'ai faits mille fois sur cet article. Les Médecins avoient tellement persuadé à mes parents que ma maladie me grossissoit les objets, qu'on n'ajoutoit aucune foi à mes aveux. Depuis que j'ai plus de retenue & de calme dans mes esprits, je n'ai pourtant pas changé d'idées : c'est ce qui m'avoit convaincue que j'étois immortelle. Cette folle imagination ne me quittoit plus ; & de tous les écarts dans lesquels j'ai donné dans tout le cours de cette maladie, celui-ci m'a rendu plus malheureuse. L'immortalité, dans l'état affreux où j'étois, & l'éternité des supplices, étoient pour moi la même chose. A cette forte & cruelle persuasion, se joignirent des guignons contre tout, qui me firent

enfin changer d'objet : ce fut d'aller dans une petite ville de Suiſſe, me mettre en penſion, croyant de pouvoir laiſſer chez moi mes manies & mes maux ; mais ils me pourſuivirent, & je revins chez moi bientôt.

Ce fut alors que je fis connoiſſance avec le ſeul Médecin dont les conſeils me furent utiles ; mais malheureuſement pour moi, je le connus trop tard. J'avois entiérement perdu cette docilité & cette confiance, qui ſeule peut donner de l'efficace aux remedes ; & ma répugnance étoit ſi forte, que je ſuivis très-mal ſes ordonnances, qui furent des bains, du petit lait, des bouillons d'herbes, des lavements & beaucoup de délayants. Dans certains moments, j'avois aſſez de foi à ſes ordonnances : dans d'autres, je les rejetois toutes. Il commença par me faire ſaigner, ce qui me dégagea la tête, & m'appaiſa la faim. Je ne pris pas les bains, comme il auroit voulu, j'avois une répugnance invincible pour tout aſſujettiſſement ; cependant, le peu que je pris par ſes conſeils, remit

quelque paix dans mon ame & du soulagement dans mes maux. Mais mes manies me firent bientôt desirer le changement ; je souhaitai alors avec ardeur d'aller respirer l'air des montagnes : j'y fus , & j'y retrouvai le même Médecin auquel je m'étois attachée. Il avoit une si vive compassion de mon état , que malgré ses grandes occupations , il me donna tous ses soins ; mais mes obstinations mettoient toujours des obstacles aux succès des remedes , & le retour de mes maux me désespéroit. J'avois cependant conservé assez de raison pour ne pas m'appercevoir de mes folies ; mais celles-ci surmontoient le plus souvent ma raison. Je faisois alors mes remedes avec excès , ce qui leur ôtoit également l'efficace : les saignées auxquelles je revenois souvent , détruisoient le peu de bien que les humectants me procuroient ; je sentois cependant que j'aurois vaincu mes fantaisies , & que je me serois enfin réduite sous les loix de ce Médecin , lorsque la Providence me l'enleva dans le temps où il me

devenoit si nécessaire : il mourut, ce qui fut un nouveau coup de foudre pour moi, que j'essuyai avec ma résignation ordinaire. Je l'ai regretté vivement, & je le regretterai toute ma vie ; j'ai tâché de suivre ses conseils jusqu'à-présent, mais j'ai outré la mesure : je me suis fait saigner presque tous les mois, quoiqu'il m'eût défendu de le faire qu'avec retenue. Je me suis habituée aux lavements, ce qui depuis trois ou quatre ans ne me permet plus d'aller à la garde-robe. Ils m'ont entiérement dérangé les digestions, affoibli le ton des boyaux : cependant la nature a fait en moi un prodige qui ne m'a pas peu surprise, c'est d'avoir rappellé mes regles, qui ont reparu depuis deux ans sans aucune révolution, & après neuf ans & demi d'intervalle. Tout le monde m'assuroit qu'elles ameneroient la guérison ; mais je n'ai point trouvé d'amendement à mes maux ; j'ai été au contraire plus susceptible depuis lors d'émotion, d'ébranlement & de foiblesse ; mes jambes

ne m'ont plus servie ; il m'est survenu au bout de huit mois des coliques violentes accompagnées d'angoisses ; j'ai regrettée enfin le temps où je n'étois pas réglée.

Une des choses, qui précédemment avoit le plus adouci mes maux, c'étoit la liberté : je me la suis procurée en vivant en mon particulier avec une Demoiselle que mes maux m'ont attachée, & qui a des soins & une complaisance qui, sans trop coûter à sa sensibilité, soulagent beaucoup la mienne. La vue des peines que mon état causoit à deux sœurs, avec qui j'avois toujours vécu, étoit pour moi un surcroît de douleurs ; la gêne & la crainte que cela m'imposoit m'irritoit considérablement. La réflexion m'a appris que les plaintes continuelles épuisent la compassion ; que dans les maux, la patience étoit le seul adoucissement ; qu'il falloit se retirer de la société quand on n'avoit qu'un visage triste à montrer, des réflexions ameres, & que le poison que cela jette dans les compagnies, retomboit cruel-

lement ſur celle qui en étoit la ſource. Je ne me ſuis donc plus montrée que quand j'ai eu la force de ſurmonter mes maux, de ne plus paroître occupée de moi-même, d'avoir une contenance tranquille, décente & convenable; auſſi ai-je perſuadé que je me portois mieux. L'embonpoint qui étoit revenu à peu près au même dégré où il étoit avant les remedes chauds, le teint aſſez naturel, toutes ces circonſtances perſuaderent au public que j'étois infiniment mieux, & j'ai gagné à cette perſuaſion. Mon abord ne fait plus une impreſſion fâcheuſe ſur les phyſionomies: l'intérêt a ſemblé s'augmenter ou ſe réveiller; enfin, la certitude de n'être plus à charge, me fait ſupporter mon état plus patiemment: mais avant d'en venir là, je pourrois faire l'hiſtoire de mes erreurs, de mes caprices, de mon acharnement à me faire tout le mal poſſible, & le récit en ſeroit infini. Les impreſſions qui m'en reſtent ſont encore affreuſes; & c'eſt cet état, Monſieur, que je voudrois vous faire connoître parfaitement.

Le mieux que j'ai éprouvé pendant deux ou trois ans, & que je dois à ce Médecin que j'ai perdu, ne s'est pas soutenu : beaucoup de symptomes, effacés ou adoucis, reprirent de nouvelles forces à l'époque des regles, ce qui me détermina à recourir de nouveau au Médecin, malgré le peu de confiance que j'avois à tout remede. Celui ci m'ordonna encore des pilules, dans l'intention de fortifier mon estomac, & de remédier ainsi à ma constipation. Ces remedes m'échaufferent encore davantage, augmenterent les vents dont je suis constamment tourmentée, & qui sont la source de mes plus pénibles angoisses, & me constiperent davantage. On y substitua ensuite le tartre soluble, qui me purgea à toute outrance, & mes nerfs en souffrirent beaucoup. On termina le tout par des eaux minérales, qu'il fallut aller chercher au loin, dans une ville de Savoie, qu'on nomme Evian ou Amphion. Je les commençai à Geneve : elles me fatiguerent pendant quinze jours ; cependant elles me ren-

dirent un peu la liberté du ventre, ce qui m'engagea d'aller ſur les lieux pour les prendre à leur ſource, eſpérant qu'elles opéreroient mieux : car, étant tranſportée à Geneve, elles n'avoient qu'une foible vertu, n'ayant abſolument ni odeur ni goût.

Ce voyage détruiſit le bien qu'elles m'avoient procuré, & me donna de nouveaux maux ; la faim canine reparut avec plus de force ; je fus plus échauffée & plus conſtipée : j'en revins avec des maux de dents affreux, & la ſuppreſſion de mes regles. On m'appliqua cruellement des véſicatoires derriere les oreilles & aux épaules : on m'arracha pluſieurs dents ſans être ſoulagée ; mes douleurs continuerent toujours ; elles augmenterent même à tel point, que je crus devenir folle. Le ſeul adouciſſant qui me réuſſiſſoit dans ces criſes, c'étoit l'eau tiede, ou preſque froide, que je tenois continuellement dans la bouche, & le frottement de mes doigts ſur les gencives, ce que j'ai fait ſans relâche pendant quinze jours. Je n'avois de

l'interruption qu'à huit heures du soir ; alors je sentois diminuer insensiblement mes douleurs : je soupois & ne les ressentois plus de toute la nuit ; elles revenoient ensuite à six heures du matin. On me fit prendre du quinquina, vu le périodique de mes attaques. Mon estomac ne put le supporter : il en fut extrêmement fatigué, quoiqu'il m'appaisât les douleurs. Il fallut abandonner ce remede, puisqu'il me procuroit des coliques affreuses accompagnées d'oppressions & des crampes dans tout le corps, ce qui abattoit mon ame, & me plongeoit dans une tristesse mortelle, & m'a laissé des ébranlements dans le cerveau, & des douleurs dans les yeux.

Voilà, Monsieur, une légere esquisse de ma situation dans une lettre bien longue, que vous n'aurez pas la patience de lire. Il y a près de deux mois que je l'ai commencée, étant pleinement convaincue que je n'en viendrois jamais à bout. Je n'ai jamais écrit sans en être malade : l'idée seule d'écrire me fatigue ; jugez de là ce qu'il m'en

a coûté pour vous faire ce récit. Je ſuis très-convaincue que ma maladie eſt mal détaillée ; que les choſes eſſentielles n'y ſont point, & que les inutiles y abondent : mais j'eſpere, Monſieur, que dans la réponſe que je vous prie de me faire, vous aurez la bonté de me faire des queſtions. Je crains fort qu'elles ne ſoient : *je vous plains, Mademoiſelle, & je n'ai que des vœux à offrir au Ciel pour votre ſoulagement.* Je m'y attends, c'eſt ce qui m'a fait héſiter ſi long-temps à vous écrire. S'il étoit poſſible que vous euſſiez quelques eſpérances ſur mon compte, l'éloignement ſera toujours un grand obſtacle à ma guériſon ; & à des maux comme les miens, la préſence du Médecin devient néceſſaire, pour ne pas dire indiſpenſable. Il faudroit d'ailleurs une exactitude & une docilité analogues au beſoin que j'ai de vos conſeils : je n'en ſuis plus la maîtreſſe. Avant d'être parvenue où je ſuis, la foi me faiſoit faire les choſes les plus pénibles ; aujourd'hui j'ai tout perdu, je ſuis devenue machine, je n'agis plus que par

instinct: tel est mon triste état auquel je pourrois ajouter bien d'autres choses qui hâteroient ma condamnation. Je ne veux pas épuiser davantage votre patience, sans savoir si elle sera assez grande pour le supporter.

Dans l'intervalle de temps que j'ai commencé ce détail, une de mes sœurs Madame de * R * a eu l'honneur de vous consulter : elle se dispose à suivre vos conseils, de la bonté desquels elle est parfaitement convaincue. J'ai cru pouvoir aussi, sans rien risquer, essayer avec elle l'eau de poulet, & je suis chargée de vous demander, Monsieur, comme il faut la faire ; & dans le cas où la saison ne permettra plus d'avoir des jeunes poulets, comment y suppléer. Je crois devoir vous dire encore que les sucs d'herbes, le petit lait, que j'avois si bien soutenu dans un temps, ne passent plus à présent, augmentent les aigreurs, me donnent des feux dans les entrailles, qui, se portant dans les parties supérieures, & sur-tout au col & à la machoire, me causent des maux affreux

dont je connois tous les dégrés, ainſi que tout ce que vous appellez dans votre ouvrage ſpaſme, contraction, rigidité, &c. Le cliquetis des nerfs eſt preſque continuel chez moi, & ſe fait ſentir dans tous mes membres ; ce qui me prouve que je n'ai plus depuis long-temps cette humeur douce, dont vous parlez, qui doit arroſer les nerfs & entretenir leur ſoupleſſe. Je me compare enfin à un bloc de fer : pardon, Monſieur, mille fois d'une lettre auſſi longue & auſſi mal écrite ; mais je ne ſuis pas en état de faire mieux : je n'oſe plus ajouter que les ſentiments de la parfaite conſidération avec leſquels je ſuis, &c.

ELISABETH * M *

P. S. Monſieur * M *, qui par intérêt perſonnel & par reconnoiſſance, ne s'occupe que de vous & de votre ſyſtême, m'a montré ces jours paſſés une critique amere de votre traité des vapeurs. Nous avons jugé lui & moi, au ton qui regne dans cette brochure anonyme, que votre Antagoniſte eſt

bien foible en arguments & en preuves contraires, puisqu'il recourt aux invectives : nous avons lu aussi la réponse sage & modérée que vous lui avez faite dans le Journal de Médecine, & encore la replique de l'Auteur de ce Journal, qui nous a paru assez injurieuse ; ce qui redouble notre confiance, Monsieur, car ce n'est pas des hommes médiocres qui trouvent des ennemis.



OBSERVATION

OBSERVATIONS

SUR les effets de l'application de l'eau froide dans les mouvements convulsifs ; par M. Feuillerade, Médecin à Damasan en Guienne.

DAns le mois d'Octobre 1767, je me trouvai chez un de mes amis qui me pria de voir un de ses Vignerons, abandonné de son Médecin ordinaire qui, pour dernier remede, lui faisoit faire usage du café. La peinture qu'il me fit de l'état du malade, fit que je me rendis à regret à ses instances. A mon arrivée, je compris qu'il n'avoit rien exagéré : je trouvai ce pauvre homme dans une situation des plus tristes ; il éprouvoit dans les bras des mouvements convulsifs des plus violents, un spasme cynique qui faisoit horreur, & une roideur de tout le corps. Je trouvai son pouls dans l'état naturel, ce qui me fit dire à mon ami que le malade

n'étoit pas sans ressource : je bannis l'usage du café, & j'employai l'eau de poulet émulsionnée. Pendant qu'on la préparoit, je fis couper les cheveux, & je fis appliquer sur la tête des serviettes chargées d'eau froide. A la seconde ou troisieme application, les mouvements convulsifs cesserent, & le malade reprit l'usage des sens qu'il avoit perdu.

Ici finit mon observation, & ce seroit ici que je devrois faire l'ætiologie de la maladie qu'avoit éprouvée ce malheureux ; mais je n'ai garde de l'entreprendre. Je le vis alors pour la premiere & derniere fois : il étoit dans le délire, & plusieurs personnes étoient occupées à le tenir ; il avoit été saigné & purgé plusieurs fois : *Interest non quod morbum faciat, sed quod tollat*. Celsus. Je n'entreprendrai pas non plus de relever le systême que M. Pomme a fait revivre : je n'ai d'autre intérêt, en faisant part au Public de cette cure, aussi prompte que surprenante, que celui de l'humanité. Je ne connois pas Monsieur

Pomme : j'ai lu son traité des Vapeurs, & je ne crois pas, comme lui, que le racorniſſement des nerfs en soit toujours la cause (*a*).

« Monsieur Feuillerade nous dit » avoir employé avec succès l'eau » froide dans une attaque convul- » sive ; & s'il fait usage de ce re- » mede en pareille circonstance, c'est » sans doute dans l'intention de con- » denser les raréfactions intérieures » du cerveau, de ranger les fluides » dans leur circulation, & sur-tout » les esprits animaux, & d'amener » ainsi la détente de la fibre. C'est » d'après cette théorie, que son re- » mede agit ; & c'est sous ce point » de vue, que je l'emploie moi- » même avec succès dans tous les » cas où la raréfaction des liqueurs » surpasse la roideur des solides. Si » Monsieur Feuillerade a jugé ainsi » son malade, on peut dire qu'il a

(*a*) Journal de Médecine, mois d'Août 1768.

» appliqué le remede avec connoif-
» fance de caufe ; & alors doit-il
» faire parade de fon incrédulité au
» fujet du racorniffement dont il
» s'agit. »



CONCLUSIONS.

IL eſt prouvé & démontré par les expériences ci-deſſus rapportées : 1°. Que la tenſion des nerfs eſt la ſeule cauſe à combattre dans les affections vaporeuſes, & que le relâchement qu'on a voulu admettre juſqu'ici n'a point lieu.

2°. Il eſt prouvé auſſi & démontré que les remedes antiſpaſmodiques, tels que le caſtor, le muſc, le camphre, l'*aſſa fœtida*, l'*æther* & autres de cette eſpece, ſont de véritables poiſons, auxquels on attribue fauſſement le nom d'antiſpaſmodique, puiſqu'ils procurent un effet oppoſé aux indications du Médecin, qui ſont de détendre les nerfs dans tous les temps de la maladie.

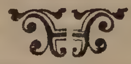
3°. Il eſt encore prouvé & & démontré que les relâchants & les humectants ſont les ſeuls remedes favorables pour cette maladie, lorſqu'elle n'eſt point compliquée avec toute autre,

& qu'elle est le produit du spasme, proprement dit, sans matiere quelconque & autres vices adjoints.

4°. Il est enfin prouvé & démontré que l'eau froide & l'eau tiede réussissent également dans ces sortes de cas, & qu'on doit par conséquent les employer toujours comme antispasmodiques, puisqu'ils sont les seuls qui en méritent le nom; mais ce sera avec les conditions, que le Médecin qui voudra les employer, sera en état de distinguer celui des deux qui aura la préférence, ce qu'il connoîtra facilement par les symptomes qui accompagneront l'affection hystérique; lesquels symptomes décideront quelle sera la premiere cause qu'il aura à combattre, ou la tension outre nature, ou la raréfaction interne de l'air & des humeurs. Dans le premier cas, on emploiera les relâchants tiedes: dans le second, les relâchants froids seront les préférés; & pour ne pas donner matiere à des contradictions, je répéterai ici que ceux-ci agiront, en condensant l'air intérieur trop raréfié;

& quoiqu'agissant momentanément, au préjudice de la fibre, ils deviendront néanmoins spécifiques & radicaux.

5°. Les mêmes expériences nous enseignent que cette tension des solides est quelquefois excitée par une matiere quelconque, laquelle fait ici une complication humorale, qui demande d'autres secours. Le quinquina a paru réussir, les autres spécifiques peuvent aussi en partager la gloire; mais comme la complication de cette matiere fébrile ou autre sera toujours soumise à la premiere cause, je veux dire à la tension spasmodique des nerfs, on s'occupera à domter celle-ci par les relâchants, avant de recourir aux remedes contraires, ceux-ci même ne seront jamais employés seuls; & par ce double accord, on guérira sûrement toutes les maladies dépendantes de cette cause, même les plus rebelles.



CAUSES GÉNÉRALES

DES MALADIES DE NERFS.

ON demande tous les jours pourquoi les maladies de nerfs sont devenues si communes : je m'étois imposé le devoir de répondre à la question, lorsque mon illustre ami, *M. Tissot*, m'a prévenu. Je trouve, comme lui, plusieurs causes de cette contagion : il en indique les principales (*a*) ; j'ajouterai celles qu'il a omises.

1°. L'amour des Sciences, & la culture des Lettres beaucoup plus répandues. On pourroit dire, comme Cicéron disoit autrefois des Dieux : il est plus aisé de rencontrer un Aca-

(*a*) Tissot, de la santé des gens de Lettres, page 182.

démicien qu'un homme. Cette foule de preſſes qui roulent continuellement en Europe, cette immenſité d'ouvrages qui en ſortent tous les jours, ſuppoſent néceſſairement une multitude d'hommes, qui n'ont peut-être point les attributs des Savants, mais qui ſont plus ou moins expoſés aux maux qu'ils éprouvent. Tant d'Auteurs ſont éclore une foule de lecteurs; & une lecture continuée produit toutes les maladies nerveuſes: peut-être que de toutes les cauſes qui ont nui à la ſanté des femmes, la principale a été la multiplication infinie des romans depuis cent ans. Dès la bavette juſqu'à la vieilleſſe, elles les liſent avec une ſi grande ardeur, qu'elles craignent de ſe diſtraire un moment, ne prennent aucun mouvement, & ſouvent veillent très-tard pour ſatisfaire cette paſſion, ce qui ruine abſolument leur ſanté; ſans parler de celles qui ſont elles-mêmes auteurs, & ce nombre s'accroît tous les jours. Une fille qui à dix ans lit au lieu de courir, doit être à vingt une femme à vapeurs, & non point une bonne nourrice.

2°. Un beaucoup plus grand uſage des eaux chaudes : le café, le thé, le chocolat, &c.

3°. L'augmentation du luxe, qui entraîne une vie beaucoup plus molle pour les maîtres & pour les domeſtiques, & qui a multiplié prodigieuſement le nombre des arts ſédentaires, dont l'établiſſement ſi vanté, a ruiné tout-à-la-fois l'agriculture & la ſanté. J'ai vu, *dit M. Tiſſot*, dans ce pays, quelques villages dont tous les habitants, occupés aux ouvrages de futaillerie, paſſoient leur vie à aller couper les arbres dans les forêts, à les mettre en œuvre, à conduire leurs ouvrages ſur les marchés ; & c'étoit le canton du pays où l'on trouvoit les hommes les plus beaux, les plus forts, les mieux portants & les plus à leur aiſe. Il y a trente ans qu'il s'y établit quelques Lapidaires : la quantité d'argent augmenta & ſéduiſit ; la lapidomanie gagna ; la futaillerie tomba ; la vie ſédentaire ſuccéda à la vie active ; des mercenaires étrangers ſont venus travailler leur terre ; la nouvelle pro-

fession a perdu de sa vogue : c'est aujourd'hui le quartier du pays qui a le plus dégénéré, & l'aisance s'en éloigne pour n'y revenir peut-être jamais, parce qu'elle fuit les contrées où les hommes sont foibles & oisifs. Plusieurs ordres de gens qui se servoient eux-mêmes, il y a trente ans, se font servir aujourd'hui : ceux qui alloient à cheval vont en voiture, ils trouvent même le cahotement des voitures publiques trop rude ; & les derniers Artisans ne voyageront bientôt plus que dans des carrosses à ressort bien liants. On demeure beaucoup plus en ville qu'on ne faisoit : le mot vague d'éducation a frappé les oreilles ; & sans savoir quelles idées on y attachoit, on est venu en ville donner de l'éducation à ses enfants, & ils y ont perdu leur santé, & trop souvent peut-être leurs vertus : qu'ont-ils acquis en échange ?

4°. Plus de passions : le luxe & la vie de la ville les mettent nécessairement en jeu : ils augmentent la vanité, la cupidité, l'ambition, la ja-

lousie, passions nuisibles qui détruisent la santé, & produisent tous les maux de nerfs ; ils diminuent les liaisons, l'amitié, la gaieté qui font tant de bien.

5°. Un goût d'assaisonnement dans la cuisine beaucoup plus échauffant ; ce qui use nécessairement les organes, jette dans la foiblesse, la fievre lente, tous les maux de nerfs.

6°. Une dégénération qui est inévitable : les enfans se ressentent des maux désespérés. Nos aïeux ont commencé par s'écarter un peu du genre de vie le plus salutaire : nos grands peres sont nés un peu plus foibles, ont été élevés plus mollement, ont eu des enfants encore plus foibles qu'eux ; & nous, quatrieme génération, nous ne connoissons plus la force & la santé que chez les vieillards octogénaires, ou par oui-dire. Il faudroit, pour nous les rendre, une conduite raisonnée, qu'on ne peut point espérer, ou quelques siecles de barbarie, qu'on n'ose pas même desirer.

7°. Les influences des maladies

ſecretes, & ces différentes prépara-tions mercurielles, nouvellement imaginées par la cupidité, dont on abuſe d'autant plus qu'elles diſpenſent de toute ſervitude.

8°. L'abus des remedes pharmaceutiques. La diete & l'eau, ſuffiſoient autrefois pour une légere indiſpoſition, & quelquefois pour des plus graves : aujourd'hui on ſaigne, on purge; & ſi cette premiere purgation opere bien, on y revient pluſieurs fois. On paie le tribut à la Médecine en naiſſant : la dentition, la rougeole, la petite vérole, & les autres maladies de l'enfance, ſont toutes autant d'aſſauts à ſoutenir contre elle. C'eſt ainſi que le corps s'altere de fort bonne heure : ſes organes irrités ſe détraquent, & on eſt vaporeux avant l'adoleſcence, ſans le ſavoir.

9°. Les mépriſes des Médecins dans la diſtinction des maladies nerveuſes avec tant d'autres dont elles empruntent ſouvent le caractere. Que d'écarts dans la pratique, que de maux aggravés, défigurés ou méconnus! J'en

ſuis coupable tout comme un autre ; ces écarts ſont d'autant plus communs, que pluſieurs d'entre nous méconnoiſſent non-ſeulement ces maladies, mais encore ils en font gloire. Il a été un temps où tout Vaporeux invétéré étoit livré aux antiſcorbutiques les plus âcres : les antiſcrophuleux prirent enſuite la place de ceux-ci ; les mercuriaux ſont à préſent les remedes du jour.

10°. Les Charlatans, & ce nombre de remedes empiriques ſi vantés pour les vapeurs, dont on tolere le débit, opiat, électuaire, élixir, poudre, &c.

Telles ſont les ſources qui ont produit les maladies nerveuſes : ce ſont elles qui les entretiennent en perpétuant la contagion. Si l'on conſidere leurs effets, on verra clairement qu'elles provoquent toute l'évaporation du fluide nerveux, & qu'elles deſſechent ainſi la fibre ; d'où s'enſuit la roideur des nerfs & leur racorniſſement, quand cette cauſe eſt portée à ſon plus haut degré.

POST-SCRIPTUM.

IL eſt néceſſaire que j'avertiſſe ici Meſſieurs les Médecins qui s'occupent à fournir des obſervations relatives à mon ſyſtême, de ne plus les adreſſer au Journaliſte de Médecine, parce qu'elles reſteroient au rebut, ainſi que celles qu'il a reçues depuis la publication de ſa critique anonyme; mais je les prie de vouloir bien me les adreſſer directement, & j'aurai ſoin de les publier moi-même à la ſuite de ce recueil.

MOnſieur de Labrouſſe a demandé fort ſagement dans ſes dernieres obſervations, ci-deſſus, page 392, s'il n'y auroit point de ſigne pathognomonique de cette raréfaction des liqueurs qui domine ſouvent ſur la rigidité de la fibre; laquelle doit décider le Médecin ſur l'emploi de l'eau froide, par préférence à celui de l'eau

tiede. J'ai l'honneur de lui répondre que ces ſignes ne ſe tirent jamais du pouls, mais bien de la violence des ſymptomes hyſtériques, du tempérament des malades, & encore de l'effet de ces deux contraires; ce qui fournit le diagnoſtic le moins infidele.

EXPLICATION

EXPLICATION

De quelques termes de Médecine qui pourroient arrêter certains Lecteurs.

SPASME. Convulſion ou contraction violente & involontaire : (effet d'une tenſion outrée des fibres nerveuſes & d'une trop grande ſenſibilité.) Premier dégré de la cauſe prochaine des affections vaporeuſes.

Erétiſme. Accroiſſement de tenſion & de ſenſibilité, joint à une plus grande vibratilité (d'ou s'enſuit le racorniſſement des nerfs.) Second degré de la cauſe prochaine des affections vaporeuſes.

A.

Abdomen. Le bas-ventre, ou le ventre proprement dit.

Acrimonie. Acreté.

Acrimonieux. Acre.

Atonie. Défaut de ton ou de reſſort, relâchement : (effet oppoſé à la cauſe ci-deſſus établie.)

Æther. Liqueur blanche, diaphane, d'une odeur particuliere, très-pénétrante & très-volatile.

Altérants. Remedes qui causent quelques changements manifestes, soit dans les parties solides, soit dans les humeurs, sans évacuation sensible.

Antiseptiques. Remedes contre la putridité.

Antispasmodiques. Remedes contre les convulsions.

Anxietés. Inquiétudes.

Apéritifs. Remedes qui atténuent les humeurs épaissies, & détruisent les obstructions.

Apoplexie. Maladie où le malade est dans une inaction générale, où tous les efforts que l'on fait pour le réveiller sont inutiles, & où il n'a ni sentiment ni parole.

Apozeme. Décoction de différentes plantes, racines, feuilles, fleurs, fruits, semences, bois, &c. édulcorée avec du sirop, du sucre ou du miel.

Arteres. Vaisseaux membraneux, élastiques, lissés, polis intérieurement, figurés

ſigurés en coûe allongé, deſtinés à recevoir le ſang du cœur, pour le diſtribuer aux poumons & à toutes les parties du corps.

Aſcite. Hydropiſie du bas-ventre.

Aſthme. Maladie du poumon, avec grande difficulté de reſpirer ſans fievre.

Atrophie. Amaigriſſement & conſomption de tout le corps, ou de quelques-uns de ſes membres.

B.

Béchiques. Remedes pectoraux, c'eſt-à-dire qui conviennent aux maladies de poitrine.

Bile. Liqueur jaune, amere, huileuſe, ſavoneuſe, ſéparée du ſang de la veine-porte dans le foie.

C.

Cachectiques. Perſonnes dont les humeurs ſont altérées & viciées.

Cardialgie. Douleur violente qu'on ſent à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac.

Cathartiques. Médicaments purgatifs qui font leurs effets par les voies inférieures.

Cautere. Ulcere rond qu'on fait à quelque partie du corps avec la pierre à cautere, pour détourner les humeurs nuisibles.

Chlorotiques. Personnes qui ont les pâles couleurs.

Chyle. Humeur alimentaire, douce, blanche, laiteuse, préparée dans l'estomac & les intestins grêles, séparée des excréments par le moyen des vaisseaux lactés & conduits par le canal thorachique à la masse du sang dans la veine souclaviere gauche.

Clinique. (Médecine) ou Médecin qui traite les malades qui sont alités.

Colliquation. Fonte d'humeurs.

Collyres. Remedes externes, destinés particuliérement pour les maladies des yeux.

Convulsion. Contraction violente & involontaire de tout le corps ou de quelques-unes de ses parties.

Cordial. Remede qui fortifie le cœur & rétablit les forces.

Couloirs. Paſſages deſtinés & faits pour filtrer les humeurs ſecrétoires.
Criſe. Changement ſubit qui arrive dans l'état de la maladie, & qui démontre que la nature ſurmonte & chaſſe la matiere morbifique.
Critique. Temps auquel les criſes arrivent ordinairement.

D.

Décoction. Préparation de drogues médicinales qu'on fait bouillir dans quelques liqueurs pour en tirer les vertus.
Déjection. Excréments ou ſelles.
Diagnoſtic. Connoiſſance de l'état préſent, & de la nature des maladies ou de la ſanté, par des ſignes & des ſymptomes.
Diaphorétiques Remedes qui pouſſent la tranſpiration.
Diaphragme. Cloiſon muſculeuſe, tendineuſe & nerveuſe qui ſépare le ventre de la poitrine.
Diaſtole. Dilatation du cœur & des arteres.

Digestion. Fonction naturelle dont l'effet le plus sensible est le changement des aliments en chyle.

Dissolution. Corruption.

Diurétiques. Remedes qui poussent par les urines.

Douches. C'est faire tomber une liqueur d'une certaine hauteur sur quelques parties malades : elles se font ordinairement goutte à goutte ou au filet.

Drastiques. Purgatifs violents.

Dysurie. Difficulté d'uriner.

E.

Ecorce du Pérou. Quinquina.

Emeto-cathartiques. Remedes qui purgent par haut & par bas : ce sont des émétiques auxquels on joint des purgatifs.

Emollients. Remedes qui ramollissent, en relâchant les fibres.

Empieme. Collection de pus dans la capacité de la poitrine.

Emulsions. Remedes liquides, laiteux & agréables, qu'on prépare avec

la moëlle de ſemences laiteuſes & huileuſes.

Epigaſtre. Partie ſupérieure du bas-ventre qui commence au cartilage xiphoide, & finit à deux travers de doigt au-deſſus de l'ombilic.

Epiploon. Membrane graiſſeuſe qui flotte librement ſur les inteſtins.

Epiſpaſtiques. Médicaments topiques & externes qui attirent fortement les humeurs en dehors.

Erratique. Irrégulier, déréglé.

Eruption. Sortes de taches ou de boutons ſur la peau.

Eréſipele. Tumeur ſuperficielle, inflammatoire, qui s'étend facilement ſur la peau, accompagnée de chaleur âcre & brûlante.

Eſſentielle. On appelle maladie eſſentielle, celle qui bleſſe les fonctions par elle-même, ſans dépendre d'aucune affection contre nature.

Excrémentitielles. Humeurs qui ſe ſéparent de la maſſe du ſang comme incapables de nourrir le corps.

Excretoires. Vaiſſeaux qui donnent iſſue aux humeurs ſéparées de la

masse du sang dans les glandes.

Expectoration. Evacuation par les crachats d'humeurs grossieres & visqueuses contenues dans les bronches & les vésicules du poumon.

F.

Fébrifuges. Remedes qui dissipent la fievre.

Fibres. Filets ou filaments qui font le tissu des vaisseaux, des muscles & de toutes les parties du corps.

Fievre. Mouvement déréglé de la masse du sang, avec fréquence permanente du pouls, & avec lésion des fonctions.

Fomentations. Remedes externes qu'on applique sur quelque partie du corps, en vue de ramollir, de rafraîchir, de calmer, de résoudre, de fortifier, &c.

Fonctions. Actions qui se font en conséquence de la structure & de la disposition particuliere des parties dont le corps est composé.

—*Vitales.* Celles qui entretiennent

la vie, & ſans leſquelles elle ne ne ſauroit ſubſiſter comme l'action du cœur, l'action des poumons & l'action du cerveau.

— *Naturelles.* Celles qui ne ſont pas néceſſaires pour la conſervation de l'individu dans tous les inſtants de ſon être, mais qui cependant lui ſont eſſentielles pour ſa conſervation en général, pour ſon accroiſſement & pour la propagation de l'eſpece, comme la digeſtion, la ſanguification, la ſecrétion, la nutrition, la génération, &c.

— *Animales.* Celles qui dépendent ou de l'action de l'ame ſeulement ou de la diſpoſition organique des patties ou du concours de l'une ou de l'autre.

G.

Gaſtrique. Nom qu'on donne à pluſieurs parties relatives à l'eſtomac.

Germe. La ſemence ou la matiere qui entretient la maladie.

Glandes. Corps formés par l'aſſemblage, l'union & l'entrelacement

intime de quantité de vaisseaux de tout genre.

Gymnastique. Partie de la Médecine qui appartient à l'hygiene, & qui concerne le mouvement.

H.

Hémoptysie. Crachement de sang provenant des poumons, accompagné ordinairement de toux.

Hémoptisique. Celui qui crache le sang.

Hidragogues. Remedes purgatifs qui évacuent les eaux & les sérosités.

Hydropisie. Maladie causée par un amas d'eaux dans quelques parties du corps.

Hypocondres. Parties internes du ventre au-dessous des côtés.

Hypogastre. Partie inférieure du bas-ventre.

I.

Ictéritie. Jaunisse.

Idiopathique. Une maladie idiopathique est la même qu'une maladie essentielle.

Idiosyncrasie. Disposition ou tempérament propre d'un corps.

Incisifs. Remedes qui divisent les humeurs grossieres.

Indication. Connoissance d'une maladie & de ses accidents qui indique ou fait choisir les remedes propres à la guérir.

Infusion. Action par laquelle on fait seulement macérer les médicaments dans quelque liqueur chaude, sans faire bouillir pour en tirer les vertus.

Ischurie. Suppression entiere ou retention d'urine.

L.

Léthargie. Sommeil ou assoupissement profond & contre nature, accompagné d'une diminution considérable du sentiment & du mouvement volontaire, de délire, d'oubli & quelquefois de la fievre.

Leucophlegmatie. Enflure de toute l'habitude du corps qui retient l'impression du doigt.

Liniments. Remedes topiques & externes, onctueux, dont on se sert

pour oindre & frotter quelque partie.

Loochs. Remedes pectoraux, doux & sucrés, qu'on prend par cuillerée, ou qu'on suce avec un bâton de réglisse.

Lymphe. Suc aqueux, doux & spiritueux, qui nourrit les parties, & qui est contenu dans des vaisseaux particuliers, appellés Lymphatiques.

M.

Maladie aiguë. Maladie vive qui se termine promptement.

— *Chronique.* Maladie longue qui dure quelquefois des années.

Maniaque. Un homme fou & furieux.

Marasme. Maigreur extrême, consomption de tout le corps.

Martiaux. Remedes qui contiennent du fer.

Matiere morbifique. Le germe, le foyer de la maladie.

Métastase. Transport de la matiere morbifique dans un autre endroit que celui où elle étoit auparavant.

Méthodiques. Secte qui réduit le grand

nombre des maladies à deux genres principaux : qui ſont le genre reſſerré & le genre relâché, c'eſt-à-dire que toutes les maladies dépendent, ou du relâchement, ou du reſſerrement.

Méſentere. Membrane graiſſeuſe qui ſert d'attache aux inteſtins.

Minoratif. Purgation douce & légere.

Moëlle épiniere. (Moëlle de l'épine) : c'eſt la continuation de la moëlle allongée.

Mouvement périſtaltique. Mouvement verniculaire des inteſtins, qui conſiſte dans un raccourciſſement & un allongement ſucceſſifs & alternatifs des fibres qui les compoſent.

N.

Narcotiques. Remedes qui aſſoupiſſent & procurent le ſommeil.

Nauſées. Envies de vômir.

Néphrétique. (Colique) douleur aiguë & conſidérable qu'on ſent dans la région des reins.

Nutrition. Fonction naturelle par laquelle le ſuc nourricier que les ali-

ments fournissent, est assimilé & converti en notre propre substance pour réparer les pertes continuelles qui se font.

O.

Obstruction. Embarras dans les vaisseaux, causé par un épaississement d'humeurs qui empêche les liqueurs d'y couler.

Odontalgie. Douleur aux dents.

Otalgie. Douleur d'oreille.

Œdeme. Tumeur froide, molle, lâche, blanche, sans douleur, cédant à l'impression du doigt, & la retenant quelque temps.

Opiats. Remedes d'une consistance molle, composés de pulpes, de poudres, de sels, de sirops & d'autres ingrédients.

Opilation Obstruction.

Orgasme. Turgescence, gonflement de sucs & d'humeurs.

P.

Palpitation de cœur. Mouvement du

cœur, violent, fréquent, déréglé, convulſif, accompagné d'oppreſſion, de difficulté de reſpirer, d'abattement des forces ; & de défaillance.

Parenchyme. Subſtance propre de chaque viſcere.

Parois. Surface interne des parties du corps qui ont des cavités.

Paroxiſme. Accès.

Pathognomonique. Signe propre, eſſentiel, particulier & inſéparable.

Pathologie. Partie de la Médecine théorique qui enſeigne la connoiſſance des maladies, de leurs cauſes & de leurs ſymptomes.

Période. Temps, point.

Périodique. Régulier, réglé.

Perioſte. Membrane fine & très-ſenſible, qui couvre immédiatement les os.

Pharmaceutiques. Secours tiré de la Pharmacie.

Phlébotomie. Saignée.

Phlegmatique. Pituiteux.

Phrénéſie. Délire continuel & furieux, ſuivi de fievre aiguë, d'inſomnie & d'inflammation.

Phthysie. Maladie qui desseche les poumons & tout le corps, & qui est accompagnée d'une grande langueur & de la fievre lente.

Physiologie. Partie de la Médecine théorique qui enseigne la connoissance de la structure de l'homme, considéré dans l'état sain.

Placenta. Arriere-faix.

Plethore. Surabondance de sang.

Plevre. Membrane qui tapisse intérieurement toute la poitrine.

Pouls. Battement des arteres.

Premieres voies. Ce sont l'estomac & les intestins.

Pronostic. Jugement qu'on fait de l'événement d'une maladie par les signes qui l'ont précédée ou qui l'accompagnent.

R.

Rafraîchissants. Remedes qui temperent la trop grande agitation des humeurs.

Rhumatisme. Douleur aiguë & inflammatoire qu'on sent dans les mem-

branes, & ſouvent dans le perioſte même.

S.

Saburre. Ordures ou mauvaiſes humeurs renfermées dans les premieres voies, c'eſt à-dire dans l'eſtomac & les inteſtins.

Sang couenneux. Couleur & conſiſtance de ſang ordinaire dans les maladies inflammatoires, reſſemblant à une couenne de lard.

Scarification. Inciſion qu'on fait à la peau avec une lancette ou un biſtouri.

Secrétion. Séparation de quelque liqueur.

Sédiment. Dépôt qui ſe fait au fond du vaſe où l'on a mis repoſer de l'urine.

Sérosité. Partie aqueuſe du ſang.

Soubreſauts. Commotion, ſauts des tendons.

Spaſmodique. Convulſif.

Squirrhe. Tumeur froide, glanduleuſe, dure, ſans douleur & ſans changement de couleur.

Stagnation. Séjour du sang ou d'humeurs dans quelque partie du corps.

Stase. C'est la même chose que stagnation.

Stomachiques. Remedes propres à fortifier l'estomac.

Suc intestinal. Liqueur fournie par les intestins.

—— *Pancréatique.* Liqueur qui se filtre dans une glande conglomerée, appellée pancréas.

Sudorifiques. Remedes qui excitent la transpiration & la sueur.

Superpurgation. Purgation excessive.

Symptomatique. On appelle une maladie symptomatique, une maladie qui dépend d'une autre.

Symptome. On entend par symptome tout ce qu'on observe dans un malade d'étranger à la santé.

Syncope. Perte de connoissance.

Systole. Contraction du cœur & des arteres.

T.

Tartre stibié. Tartre émétique.

Tempérants,

Tempérants. Remedes qui appaisent la fougue des humeurs.

Théorie. Connoissance spéculative.

Thérapeutique. Partie de la Médecine qui apprend la maniere de traiter & de guérir les maladies, ou d'en adoucir les symptomes, lorsqu'elles sont incurables.

Tonique. (remede) qui donne du ressort aux solides.

Tonique. (action) contraction propre à toutes les fibres du corps.

Topiques. Remedes qui s'appliquent extérieurement.

Trachée-artere. Canal de la respiration qui va du fond de la bouche dans les poumons.

Tumeur. Protubérance, élévation contre nature qui survient à quelque partie du corps.

Tunique charnue. Membrane musculeuse, formée de plans de fibres charnues.

—*nerveuse.* Membrane formée par l'entrelacement de plusieurs filets nerveux.

Tunique veloutée. Membrane fabriquée en forme de velours.

Tympanite. Hydropisie seche, causée par de l'air ou des vents dans le bas-ventre.

V.

Vagin. Le col de la matrice.

Vaisseaux iliaques. Vaisseaux qui ont du rapport à la région du ventre, appellée iliaque.

Valvules. Membranes qui font le même effet dans les vaisseaux du corps, que les soupapes dans les machines hydrauliques.

Veine-porte. Tronc de veine considérable qui pénetre la substance du foie.

Veines hémorrhoïdales. Qui ont du rapport aux hémorrhoïdes.

Ventricule. Estomac.

Vésicatoires. Remedes caustiques qui attirent les sérosités vers la superficie de la peau.

Visceres. Parties principales du corps destinées à quelques fonctions propres & principales : comme le foie

eſt un viſcere deſtiné à la ſecrétion de la bile, le cerveau à celle des eſprits animaux, &c.

Ureteres. Canaux qui conduiſent l'urine des reins dans la veſſie.

Uterus. Matrice.



FAUTES

A corriger dans le second Volume.

PAge 30, la matrice sphacéleuse : *lisez* la matiere.
Page 91, sur l'ame : *lisez* sans l'ame.
Page 136, garantie : *lisez* garanti.
Page 142, plus capables : *lisez* coupables.
Page 198, les opiates : *lisez* opiats.
Page 261, en ajoutant : *lisez* en y ajoutant.
Page 300, ce qui annonça : *lisez* ce qui annonce.
Page 320, mon vis : *lisez* mon avis.
Page 322, elle rechûta, *lisez* retomba.
Page 324, l'après-dînée : *lisez* l'après-dîner.
Page 338, a éprouvé : *ajoutez* étant en couche.
Page 376, les circonstances : *lisez* ces circonstances.
Idem, pierre énurale : *lisez* murale.
Page 377, contension : *lisez* contusion.
Page 381, ces spasmes : *lisez* les spasmes.
Page 383, rechûta : *lisez* retomba.
Page 387, qu'en particulier : *lisez* qu'au particulier.
Page 388, d'une sauve, *lisez* de quelque sanie.
Page 414, devinrent : *lisez* devenoient.
Page 424, regrettée : *lisez* regretté.
Page 444, désespérés : *lisez* des peres.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Ouvrage qui a pour titre : *Traité des affections vaporeuſes des deux Sexes*, par M. Pomme, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, Médecin conſultant du Roi & de la grande Fauconnerie. Une quatrieme édition annonce la rapidité de la diſtribution qui en a été faite ; mais plus cet Ecrit a été multiplié & répandu, plus il a ſuſcité de contradicteurs & même d'ennemis à M. Pomme. C'eſt le ſort auquel ſont, pour ainſi dire, condamnés tous ceux qui ont le courage de relever des erreurs, & qui veulent ramener les hommes au vrai. Une pareille tentative bleſſant inévitablement l'amour propre des uns & l'intérêt particulier des autres ; tout ce que l'intrigue, le manege, & preſque toujours la mauvaiſe foi peuvent avoir de redoutable, eſt mis en uſage pour s'oppoſer au bien général qu'on n'opere jamais qu'autant qu'on a la fermeté de pourſuivre ſa route, en dédaignant de vains efforts & d'inutiles clameurs. On doit frémir quand on penſe que la vie des hommes eſt le jouet des conjectures, & qu'elle eſt le plus ſouvent ſacrifiée à la paſſion & à un acharnement opiniâtre à tels ou tels ſyſtêmes. L'Auteur a augmenté cette quatrieme édition d'une infinité de pieces qui ont été déjà publiées en plus grande partie dans le Journal de Médecine & ailleurs. Il a cru devoir les raſſembler comme les pieces d'un procès qui ſemble partager aujourd'hui les Médecins ; mais ce procès eſt moins le leur que celui de l'humanité pour laquelle on peut dire que M. Pomme plaide en ce jour. Les moyens qu'il emploie, conſiſtant dans des faits, & non dans des opinions

vagues ou dans des préjugés fortifiés par une habitude meurtriere; on peut dire que des intérêts aussi grands ne sauroient être mieux défendus ni dans des mains plus sûres. Elles sont d'ailleurs incapables d'écrire & de publier la moindre chose qui puisse être contraire à la Religion, aux bonnes mœurs & au Gouvernement. A Paris, ce 21 Février 1768.

BOURGELAT.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sr. POMME, Médecin à Arles, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition qui a pour titre : *Traité des affections vaporeuses des deux Sexes* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défense à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer

ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sr. DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sr. FEYDEAU DE BROU, le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long

du commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le trente-unieme jour du mois d'Août, l'an de Grace mil sept cent soixante-trois, & de notre Regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1106, Fol. 455, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, Art. 41, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leur nom, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris ce 3 Septembre 1763.

DESPILLY, Adjoint.

CESSION.

J'AI cédé à Monsieur BENOIT DUPLAIN, Libraire à Lyon, le Privilege ci-dessus, pour toujours, suivant les conventions faites entre nous. A Lyon, le 9 Septembre 1763.

POMME fils, Méd.

De l'Imprimerie de LOUIS BUISSON, Place des Cordeliers.







